

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention - histoire, histoire de l'art et archéologie

Spécialité - Culture de l'écrit et de l'image

Les Lyonnais à la découverte de l'Égypte au XIXème siècle.

Camille DUCROT

Sous la direction de Claude Prudhomme
Professeur d'histoire contemporaine - Université Lumière Lyon 2.

Tome I
Les Lyonnais à la découverte de l'Égypte
au XIXème siècle

Camille Ducrot

2010-2011

Remerciements

Mes remerciements vont à Claude Prudhomme qui a dirigé mes recherches cette année, et qui m'a permis d'approfondir ma découverte des échanges en Méditerranée au XIXème siècle.

Merci aussi à Monsieur Yves Jocteur Montrozier, conservateur du fonds ancien de la bibliothèque municipale de Lyon, pour ses conseils, et à toute l'équipe de la salle du fonds ancien, pour leur patience.

Enfin, je tiens à remercier mes grand-parents et ma mère qui ont pris beaucoup de leur temps pour me relire et Sébastien qui m'a soutenue tout au long de ce travail et qui m'a initiée à L^AT_EX.

Résumé

Collecter des savoirs sur l'Égypte, exemple d'une ville de province : Lyon.

Suite à l'expédition d'Égypte de Bonaparte en 1798, la France développe ses liens avec ce pays, même s'ils existaient déjà avant par le commerce ou par des échanges culturels. Paris est souvent considérée comme l'unique centre de connaissances sur l'Égypte à cause de la présence de l'institut d'Égypte, de ses musées, de son obélisque ou par l'intérêt que porte la haute-société parisienne à ce pays. Mon travail tente de montrer qu'un tel intérêt existe aussi dans les villes provinciales, en particulier à Lyon, ville engagée dans la colonisation, liée à l'Égypte depuis le début du siècle, à cause de grands Lyonnais qui ont eu un rôle important dans l'histoire du pays. Grâce à des sources telles que les récits de voyageurs lyonnais ou les bulletins de sociétés savantes, ou par les catalogues de la bibliothèque et des musées, ce travail tente de comprendre comment Lyon a acquis et a organisé des connaissances sur ce territoire inconnu. Bien entendu un grand nombre de sources présentes à Lyon viennent de Paris, mais la ville s'est efforcée d'acquérir les ouvrages et les objets découverts par les Lyonnais et de les montrer à la bourgeoisie par des expositions, des conférences, et dans les galeries des musées.

Descripteurs

Égypte

Lyon

Musées des Beaux-Arts, Muséum, Musée Guimet de Lyon

Bibliothèques du Lycée, du Palais Saint-Pierre de Lyon

Voyage

Abstract

Collecting information about Egypt, the example of a provincial city : Lyon.

After Bonaparte's Egyptian expedition in 1798, France increased its relationships with that country even though trading or cultural exchanges had existed before. Paris is often viewed as the only significant center of knowledge about Egypt with its Egypt Institute, its museums, its obelisk and the Parisian high society's passion for that country. My essay will seek to demonstrate that such an interest for Egypt also existed in provincial cities, and especially in Lyon, which was a colonial center bound with Egypt since the beginning of the century, partly because of great figures of Lyon who played a prominent part in Egyptian history. Through writings such as the travel journals of people from Lyon or Lyon scholars' societies' bulletins and through libraries and museums catalogues, my essay will focus on how Lyon acquired and recorded information about that foreign and distant country. Even though Lyon used a considerable amount of data from Paris, special attention was paid to getting the works of people from Lyon and to making them available to Lyon's upper middle class through exhibitions, museums, and lectures.

Keywords

Egypt

Lyon

Musées des Beaux-Arts, Muséum, Musée Guimet of Lyon

Bibliothèques du Lycée, du Palais Saint-Pierre of Lyon

Travel

Sommaire

Remerciements	i
Introduction	1
1 L'Égypte et les musées de Lyon : exposer l'Égypte ancienne	5
2 Les bibliothèques de la ville de Lyon : lire l'Égypte	34
3 Des Lyonnais en Égypte	69
4 Promotion de l'Égypte à Lyon et diffusion du savoir	119
Conclusion	147
Sources	150
Bibliographie	154
Index	159
Table des figures	164

Introduction

Dès les XVIème et XVIIème siècles, « l'Égypte est la terre élue de la curiosité »¹. À Lyon cette admiration a laissé des traces qui se voient encore aujourd'hui : les musées de la ville ont des collections égyptiennes qui ne s'inclinent par leur importance que devant celles de Paris et l'université lyonnaise propose des études d'égyptologie depuis la fin du XIXème siècle. De nombreux doctorants sortent ainsi de l'école égyptologique lyonnaise. Comment cet engouement est-il arrivé jusqu'à Lyon ?

La France, et les pays d'Europe en général, connaissent depuis l'époque moderne une très grande fascination pour le pays des pharaons. De nombreux aristocrates, souvent très riches, s'y rendent en pèlerinage pour suivre l'itinéraire du Christ mais aussi pour s'émanciper et admirer les monuments antiques dont on ne comprend pas encore la signification. Ils reviennent avec des récits fantaisistes dans lesquels les pyramides ont des pointes de diamant, ils rapportent aussi des objets antiques qui grossissent les collections des égyptophiles². Aux pèlerins s'ajoutent des explorateurs mandatés par le roi : ces derniers sont chargés de trouver des médailles et des manuscrits arabes et font progresser le savoir sur l'Orient et l'Égypte même si leurs erreurs sont parfois grossières : ils interprètent faussement l'utilisation des grands monuments ou se trompent quant aux sources du Nil. Leurs récits ont cependant beaucoup de succès en France où l'admiration pour le pays des pharaons se développe, influencée par le modèle italien. Cet engouement se traduit par la multiplication des petites figurines de sphinx, des obélisques, par l'utilisation de la poudre de momie comme remède contre la vieillesse. Les premiers cabinets de curiosités apparaissent et avec eux les expositions de momies dans les cercles d'amis et les salons. La France est aussi présente en Égypte avec une « petite échelle »³ pour le commerce, prévue par les capitulations. Il existe en Égypte une petite colonie surtout marseillaise, habillée à l'orientale. Seul le consul conserve ses habitudes occidentales.

Avec la multiplication des récits de voyage, Le Mascrier peut s'exclamer en 1740 : « Le Nil est aussi familier à beaucoup de gens que la Seine. »

La fascination pour l'Égypte augmente encore avec la Révolution qui loue la sagesse

1. Krzysztof, Pomian, préface, *La Momie et la tempête*, Avignon, Alain Barthélémy, 1990.

2. Amour de l'Égypte ancienne, sa civilisation et son art. Par extension collection passionnée de tout objet datant de l'Égypte ancienne ou y faisant référence.

3. Une échelle est un établissement français dans les ports de l'empire Ottoman : le sultan avait octroyé à François I^{er} des capitulations qui donnaient des droits et des privilèges aux commerçants français installés dans ces ports et qui les protégeaient. Au cours des siècles, ces droits se sont étendus à tous les commerçants européens. Ces échelles ont disparu au XIXème siècle.

et les lumières des pharaons. Elle s'accompagne d'un mépris profond des Mamelouks⁴ qui dirigent le pays depuis plusieurs siècles. Leur régime semble féodal et brutal, de moins en moins contrôlé par un Empire Ottoman en déclin. Bonaparte et le Directoire souhaitent profiter de cette décadence pour envahir le pays et couper la route des Indes aux Anglais : la conquête de la Méditerranée déplace le conflit franco-anglais en Orient et l'Égypte en fait les frais.

Les Français débarquent début juillet 1798, malgré quelques victoires, ils sont obligés de repartir en 1801 : leur flotte est détruite par les Anglais le 1er Août 1798 et, isolés, ils sont défaits par l'alliance turquo-anglaise. Cette expédition est cependant le début d'un vaste mouvement d'échange culturel franco-égyptien et elle relance l'intérêt porté au pays puisque la *Description d'Égypte* permet le passage de l'égyptomanie à une certaine forme d'égyptologie. Les recherches se développent aussi parce que l'Occident pense retrouver ses origines dans l'Égypte antique : l'Europe des Lumières théorise le mythe-histoire de la raison, qui est au XVIIIème siècle aux mains des occidentaux, dont la civilisation est la plus avancée, mais qui leur vient de l'Égypte, imitée par la Grèce.

« Le mythe-histoire de la raison va façonner jusqu'à nos jours les cadres implicites de la perception de l'Égypte par l'Occident et par les Orientaux acculturés. L'islam n'est qu'une usurpation et un sujet d'étude, la pharaonicité est la véritable nature de l'Égypte, un objet d'admiration »⁵.

L'admiration entraîne le besoin de comprendre la période antique du pays : des études sur les hiéroglyphes voient le jour dès le XVIIIème. Comme le souligne l'article « Égypte » de l'*Encyclopédie* : « C'étoit jadis un pays d'admiration ; c'en est un aujourd'hui à étudier ».

Cependant seule la *Description* permet une étude systématique et détaillée du pays. Elle commence à sortir en 1809 en trois parties : "Antiquité", "Égypte moderne" et "Histoire naturelle", rédigée sous la direction de huit anciens d'Égypte : Berthollet, Conté, Costaz, Desgenettes, Fourier, Girard, Lancret et Monge puis Jomard. Avant la fin de la sortie de la première édition, l'éditeur Pancoucke publie une nouvelle version plus maniable et moins chère. Tout y est représenté avec une extrême minutie. La carte par exemple est réalisée au 1/100000. Les monuments sont dessinés sous tous les angles... C'est la première fois qu'un pays est étudié si attentivement. Cette étude est sans doute l'unique réussite de Bonaparte en Égypte et sa volonté d'être accompagné de savants permet à la France de s'imposer dans les recherches menées dans le pays : Champollion déchiffre la pierre de Rosette et donne les résultats de ses études en 1822. À sa suite une grande école égyptologique se forme en France dont les plus grands représentants sont Mariette qui fonde le musée du Caire en 1858 et le service des antiquités d'Égypte pour conserver le mieux possible ces trésors, et Maspéro, directeur de la Mission archéologique française du Caire.

La partie sur l'Égypte moderne de la *Description*, motivée sûrement par le désir des

4. Milice d'esclaves qui occupent le pouvoir depuis le XIIIème siècle en Égypte. Avec l'installation de l'Empire Ottoman, ils sont nommés par le sultan pour gouverner cette province mais se révoltent régulièrement. En 1777 par exemple, Ali-Bey se soulève contre la Porte qui réussit à rétablir la situation. Ils représentent les Turcs dans la population arabe égyptienne.

5. Henry Laurens, « L'Égypte dans le mythe-histoire de la Raison », *Orientales*, Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 37.

Français de coloniser le pays, est souvent oubliée au profit de celle sur l'antiquité. Les Français n'ont jamais pu revendiquer à nouveau une quelconque suprématie sur l'Égypte : l'entente avec l'Angleterre a été tardive, et la France s'est alignée sur la politique de cette dernière quand elle s'est imposée en Méditerranée. Les tensions ne réapparaissent que dans les années 1860, quand le projet de la construction du canal de Suez voit le jour. L'Égypte devient de plus en plus un pays moderne, sous la direction de Méhémet-Ali d'abord, puis sous celle de son fils Ismaïl. Le réseau de chemin de fer est construit, les usines se multiplient, tandis que la culture du coton explose. Pour le pacha, l'inauguration du canal en 1869 est l'occasion de montrer au monde entier la modernité de son pays. Mais ce canal et le coton entraînent l'attention des Anglais et les incitent à intervenir. L'Égypte s'est fortement endettée pour tous ces changements. Les Français et les Anglais contrôlent financièrement le pays dans une sorte de consensus. Mais l'Égypte, bien trop ruinée, vend ses parts du canal à l'Angleterre qui s'assure ainsi la route des Indes. Prétendant une révolte contre l'autorité légitime du pacha, cette dernière s'installe de facto⁶ dans le pays en 1882 au grand dam des Français. L'entente est difficile entre les deux pays jusqu'à la fin du siècle⁷ malgré des accords pour se partager l'Afrique du Nord⁸.

Au sein de la présence française en Égypte, Lyon a une figure un peu spéciale mais son étude à l'échelon local contribue à comprendre l'histoire de la France et de l'Égypte. Les échanges sont nombreux entre la ville du Rhône et le pays du Nil, mais ils sont dès le départ beaucoup plus culturels que commerciaux. La ville est en effet dirigée par une élite négociante qui travaille essentiellement la soie. Or le pays des pharaons n'en produit pas... Il y a bien quelques échanges d'ordre commercial lors de la construction du canal de Suez (des représentants de la Chambre de commerce lyonnaise se rendent en Égypte en 1869 pour voir les résultats des travaux dans lesquels ils ont investi) mais ils ne sont guère développés. Lyon est en revanche très rapidement une ville d'égyptophiles : les premiers cabinets de curiosités ouvrent au XVII^e siècle et, en 1824, François Artaud inaugure la galerie d'exposition d'égyptologie dans le Musée Saint-Pierre, la première en France avant le Louvre (1826). Lyon est aussi la première ville de province à avoir une chaire d'égyptologie ouverte par le gouvernement en 1879 et elle devient le second centre d'égyptologie de France après Paris. La ville est donc un centre important de connaissances sur l'Égypte, avec en 1914, trois musées différents qui exposent des collections antiques et une bibliothèque avec un fonds relativement important de livres sur ce pays. Ces deux éléments interrogent la relation de la capitale des Gaules avec le pays des pharaons. Quels sont leurs échanges culturels ? Lyon a-t-elle des liens particuliers avec ce pays que les autres villes de France n'auraient pas ? D'autre part, travailler sur ces liens et sur l'accroissement des connaissances à Lyon permet de mesurer l'importance de l'admiration pour l'Égypte au sein d'une grande ville de province. Comment les populations non parisiennes ont-elles accès à ces savoirs ? Ceux-ci sont-ils aisés pour tous les habitants de la ville ? Le contexte politique de la présence française en Égypte a-t-il des incidences sur le développement des

6. L'Égypte entre officiellement dans les colonies anglaises pendant la première guerre mondiale.

7. S'ajoute à cette rivalité pour l'Égypte, la crise de Fachoda en 1898 : dans le partage de l'Afrique entre les grandes puissances occidentales, la France profite d'une révolte du Soudan contre les Britanniques pour essayer de récupérer le haut-Nil. Le problème est finalement réglé par négociation mais les tensions sont très fortes.

8. La France accepte l'occupation de l'Égypte contre le Maroc...

connaissances liées à l'Égypte dans une ville de province ? En dernier lieu, les origines de l'image attribuée à l'Égypte dans la population dépendent-elles des échanges de la ville avec le pays ?

Les sources sur la présence culturelle de l'Égypte à Lyon se sont révélées très abondantes et il m'a été impossible de toutes les consulter. Pour travailler sur la diffusion des connaissances à Lyon la plus large possible, je me suis concentrée sur les sources laïques et sur l'étude des institutions accessibles par tout un chacun. Les sources missionnaires n'ont donc pas été traitées malgré leur importance : grande ville missionnaire dès la seconde moitié du siècle, Lyon a été présente de cette façon sur le continent africain et ses missionnaires ont parfois fait le récit de leur séjour dans leurs journaux ou ont envoyé des lettres et des photos. Mais à cette époque, ils sont peut-être plus tournés vers l'Afrique noire. Si leurs lettres sont accessibles aujourd'hui dans leurs archives, elles ne l'étaient pas il y a un siècle et ne participent pas directement à l'élaboration de l'image de l'Égypte à Lyon. Les archives de la Chambre de commerce n'ont pas été consultées non plus, puisque les quelques échanges de cette dernière avec l'Égypte sont essentiellement d'ordre commercial. Au début du XXème siècle, elle finance tout de même des fouilles à Antinoë. Les objets découverts vont garnir les rayons du musée des tissus. Ce dernier n'est pas compris dans ma première partie sur les musées car son ouverture se fait tardivement dans les années 1914.

En revanche, je me suis attardée sur la constitution des collections des musées et des bibliothèques, des liens de ces établissements avec l'Égypte et de leur accessibilité au public.

- Les Archives départementales du Rhône⁹ et les Archives municipales de Lyon¹⁰ ont permis de mesurer les échanges des conservateurs avec les archéologues ou de noter les liens avec les musées égyptiens parisiens.
- Tout un travail a été mené sur le catalogue de la bibliothèque pour essayer de découvrir quels livres ont été acquis et à quelle date.
- Cette étude sur la bibliothèque m'a révélé l'existence de récits de voyages de Lyonnais dont la lecture et l'analyse permettent peut-être de définir une vision lyonnaise du pays.
- Les trois premiers chapitres montrent qu'une image de l'Égypte est créée à Lyon, le quatrième tente de cerner la diffusion qu'elle a pu avoir auprès de la population de la ville : qui a accès au savoir sur ce pays et comment ce savoir est-il présenté ?

9. Les Archives départementales du Rhône sont désormais notées A.D.R.

10. Les Archives municipales de Lyon sont désormais notées A.M.L.

Chapitre 1

L'Égypte et les musées de Lyon : exposer l'Égypte ancienne

Les musées de Lyon possèdent des collections égyptiennes parmi les premières de France par leur taille et leur qualité. Ce sont des collections anciennes et complètes qui prouvent un certain intérêt pour l'Égypte. La ville de Lyon fait preuve d'originalité dans la création de sa collection d'objets égyptiens. Ils sont répartis en trois musées différents : le muséum d'histoire naturelle et le musée des beaux arts sont des musées municipaux ; le musée Guimet est créé par un industriel passionné d'Égypte puis d'Extrême Orient. Tous les trois reçoivent théoriquement des objets différents plus tournés vers la zoologie pour le muséum, vers les arts pour les Beaux-Arts et vers les religions pour le musée Guimet. En vérité il y a des recoupements de collections mais chaque musée conserve des objets remarquables.

Pourquoi les musées lyonnais s'intéressent-ils à l'Égypte ? Quelles sont la nature de leurs liens avec ce pays et son histoire ?

1.1 Le Musée des Beaux-Arts, une promenade en Égypte

1.1.1 Aux origines de la collection : l'activité des jésuites

Des cabinets privés de médailles et d'antiques, dits « cabinets de curiosités » se créent au XVII^e siècle ; les jésuites, sous l'impulsion du père François de la Chaise, ouvrent le cabinet des antiques et le médailler du collège de la Trinité au XVII^e siècle. Ils reçoivent des objets de pays lointains par l'intermédiaire des missionnaires de l'ordre et ils achètent aussi des découvertes locales et des objets étrangers. Un inventaire, dressé en 1764 par le père Janin, recense plusieurs objets égyptiens noyés dans les antiques romains¹ ; les jésuites sont les premiers à importer ces objets et à les placer au contact des Lyonnais

1. Jean-Claude Goyon, *Les voies d'Osiris en Ré : collections du Musée des Beaux-Arts et du muséum d'histoire naturelle de Lyon*, Lyon, Éditions Média Conseil Communication, 2002, p.7.

les plus aisés, ceux qui peuvent venir étudier et apprendre à leur côté. Leur collègue et ses collections appartiennent à la ville qui est donc propriétaire d'objets égyptiens.

La ville fonde en 1733 son propre cabinet de médailles et d'antiquités avec de très belles pièces comme la figurine en bronze d'Isis allaitant ou la représentation du "Nil-divin Hâpy". Ce cabinet possède aussi les stèles dédiées à Ré-Hrakhhy et au général Mentjouuser. Lors de l'expulsion des jésuites prononcée par le roi en 1764, ces cabinets sont réunis.

1.1.2 La politique dynamique du premier directeur du musée

Sous la Révolution le cabinet subit de nombreuses destructions et finit par s'installer dans le palais Saint Pierre, ancien couvent des religieuses bénédictines Saint-Pierre-les-Nonnains, sur l'actuelle place des Terreaux. Ce palais est désigné comme le lieu de rassemblement des œuvres, des objets d'arts et des livres saisis dans les couvents mais aussi des biens des émigrés lors des confiscations révolutionnaires².

Le décret consulaire du 14 fructidor an IX (1801) crée officiellement le musée des Beaux-Arts qui est d'abord placé sous la direction de François Artaud nommé « inspecteur du conservatoire et antiquaire de la ville »³ jusqu'à son départ en 1830, mais il est aussi bibliothécaire à la bibliothèque du Palais des Arts. Artaud est la figure de proue de l'archéologie lyonnaise : venu à Lyon pour être l'élève du peintre Pierre Schneyder, il entreprend les fouilles de la ville romaine. Il enrichit considérablement le musée par une politique d'acquisition active et remarquable tant dans les collections d'antiques romains que dans celles d'Égypte ; en 1810 il réussit à faire entrer dans le musée les collections du cabinet du collège de la Trinité et celles du cabinet de la ville. Il se lance ensuite dans les inventaires et publie en 1816 *Le Cabinet des antiques du Musée de Lyon* qui recense cent soixante-douze antiquités parmi lesquelles des figurines d'Osiris et d'Isis, des taureaux Apis, des amulettes, des vases canopes, etc. Il mentionne l'acquisition d'une momie et son débandelettage dans sa *Notice des tableaux du Musée de Lyon* de 1823.

En collectionneur d'antique éclairé, Artaud noue des contacts avec le monde des égyptologues :

- Giuseppe Passalacqua collectionneur italien et conservateur du musée de Berlin qui lui offre des éléments textiles.
- Le comte Forbin, directeur du Musée royal.
- Charles Lenormant, directeur du Cabinet des médailles de la Bibliothèque royale.
- Jean-François Champollion qu'il rencontre à diverses reprises en l'invitant à Lyon et à qui il présente les collections et la figurine du "Nil-divin". Champollion écrit même à son frère :

« Le Musée de Lyon m'a offert, entre autres morceaux curieux, une statuette en bronze, de sept pouces de hauteur, représentant le dieu Nil, morceau d'un excellent travail. Je le fais dessiner pour mon Panthéon :

2. Jean-Claude Goyon, *Les voies d'Osiris en Ré : collections du Musée des Beaux-Arts et du muséum d'histoire naturelle de Lyon*, Lyon, Éditions Média Conseil Communication, 2002, p.7.

3. Idem.

c'est, jusqu'ici, une chose unique que je suis bien aise d'avoir rencontrée »⁴.

À l'instar des autres grands musées européens qui constituent leurs collections égyptiennes en ce début de XIX^{ème} siècle en se servant dans les vestiges du pays, le musée de Lyon en la personne de son directeur, commerce avec Bernardino Drovetti, vice consul de France à Alexandrie, pourvoyeur d'antiquités égyptiennes. Bernardino Drovetti est un jeune soldat italien de l'armée d'Égypte de Bonaparte. Il est subjugué par la beauté des paysages et fasciné par les vestiges pharaoniques et revient en Égypte en 1802 en tant que consul de France. Dès les premiers mois de son séjour, il se ruine en objets antiques et se constitue une collection de première valeur. Il est le premier à remettre l'Égypte au goût du jour et souffre ensuite de la venue d'autres consuls, en particulier anglais comme Henry Salt, qui se lancent dans la course aux antiquités égyptiennes.

En 1824, Bernardino Drovetti offre à la ville huit stèles, parmi lesquelles se trouvent les stèles dédiées à la famille de Houyou et à Osiris avec une table d'offrandes. Il permet en outre à Artaud de compléter sa collection. En 1838, à sa mort, Artaud lègue tout son cabinet au musée ; ce don est très important : par exemple, parmi les deux cent quarante-deux objets en argile ou terre cuite inventoriés en 1855, quarante-neuf proviennent du cabinet de la ville contre cent quatre-vingt sept de celui d'Artaud⁵. Il est même dit que, face au budget très faible alloué au musée, il aurait constitué sa collection dans le but d'en faire profiter la ville⁶. Artaud a placé Lyon sur le devant de la scène lorsqu'il a noué de tels contacts : Champollion est le premier « égyptologue » et Drovetti fournit les plus grands musées.

Artaud est représentatif de ces passionnés, souvent membres des sociétés savantes, et haut placés, qui réunissent des collections privées en France et surtout à Lyon au début du siècle. Son successeur, Ambroise Comarmond⁷ (1786-1857) est aussi une grande figure de l'archéologie lyonnaise. D'abord médecin, il se passionne pour les antiquités qu'il traque avec assiduité. Il devient en 1837 conservateur de la bibliothèque du Palais des Arts puis, en 1841, « conservateur des musées archéologiques de la ville de Lyon ». Les collections du musée lapidaire quadruplent pendant sa direction, de deux cents objets à huit cent cinquante-quatre⁸. Il est aussi membre de l'Académie de Lyon et de la Société d'archéologie de la même ville et correspond à ce titre avec les académies de Rome, Turin et Dijon, et avec les sociétés d'Athènes, de Londres, d'Autun, de Dijon, etc. Ambroise Comarmond réunit une collection de plus de mille cinq cents « pièces égyptiennes en toutes matières » d'après Jean-Claude Goyon⁹. Ambroise Comarmond poursuit l'œuvre d'Artaud après 1830 et fait entrer au musée les dons :

4. Lettre du 18 Juillet 1828 de Jean-François Champollion à son frère.

5. Ambroise Comarmond, *Description des antiquités et objets d'art contenus dans les Salles du Palais des Arts de la ville de Lyon*, Lyon, Dumoulin, 1855-1857, X.

6. Idem.

7. Ambroise Comarmond, *Description des antiquités et objets d'art contenus dans les Salles du Palais des Arts de la ville de Lyon*, Lyon, Dumoulin, 1855-1857, p. V.

8. Idem.

9. Jean-Claude Goyon, *Les voies d'Osiris en Ré : collections du Musée des Beaux-Arts et du muséum d'histoire naturelle de Lyon*, Lyon, Éditions Média Conseil Communication, 2002, p.9.

- de Chenavard et de Rey en 1844, tous deux professeurs à l'École des Beaux-Arts ayant fait un voyage en Orient.
- d'Aimé Bruyas, voyageur en Orient, en 1848 (don d'un cône funéraire de Ramsès).
- de Jacques-Antoine Lambert en 1850. Lambert entre à l'Académie des sciences et des arts de Lyon grâce à l'importance de sa collection (une bibliothèque et un cabinet d'antiques) évaluée à trois cent mille francs qu'il laisse à la ville contre un versement de vingt mille francs à ses neveux. Il ne possède que « l'amour des antiquités il n'en avait pas la connaissance » rapporte la *Revue du Lyonnais*¹⁰ avant de s'excuser de ce jugement critique dans le numéro suivant. S'il est probablement entré à l'Académie et dans les diverses sociétés par les subventions qu'il distribue, Lambert a cependant un goût sûr quant au choix de ses pièces et une collection qualifiée de magnifique par les conservateurs.

Ambroise Comarmond fait en 1855 un inventaire du musée à la demande du maire de Lyon, M. Terme qui désire faire un état de propriété des objets :

« [Comme] cet ouvrage [est] destiné à figurer dans les bibliothèques, je veux, disait-il, rehausser par ce moyen la réputation de notre musée et nous faire connaître à l'étranger »¹¹.

Il y a ici clairement une volonté d'exister sur la scène internationale, pour cela, le maire demande à l'auteur d'insérer dans l'ouvrage des planches représentant exactement et sous plusieurs facettes les objets les plus intéressants pour que les étrangers puissent bien les admirer¹². L'inventaire est composé de deux séries :

- les antiquités égyptiennes forment la première, et leurs inscriptions hiéroglyphiques ont été traduites par Dévéria, attaché à la conservation du Musée égyptien du Louvre parce que personne n'en est capable à Lyon. Comarmond a donc des contacts à Paris qui lui rendent service mais qui peuvent aussi vanter les collections : nous pouvons imaginer que Dévéria après avoir étudié les objets de la collection en a parlé autour de lui.
- La seconde série regroupe les antiquités celtes, grecques, romaines et gallo-romaines. Faire des antiquités égyptiennes une série à elles seules prouve l'importance de la collection et l'attention que les conservateurs lui accordent.

À la mort d'Ambroise Comarmond, en 1857, un catalogue est établi de sa collection : il commence par les objets égyptiens qui sont au nombre de quatre-vingt-un sur quatre cent un (des scarabées, des sceaux éziaques, des statues de prêtres en bronze, un nilomètre en Lapis Lazuli, une écritoire en calcaire blanc, des dieux, des amulettes, etc.). Mais la commission municipale ne retient que trente-sept objets qui lui paraissent dignes de figurer dans le musée¹³. Le sénateur à qui il est demandé de débloquent les fonds nécessaires pour cette acquisition refuse. La collection est donc dispersée et vendue aux enchères ; les objets égyptiens n'ont cependant pas beaucoup de valeur, mise à part peut-être un tombeau

10. *Revue du Lyonnais*, Lyon, tome 1, 1850, page nécrologie 157.

11. Ambroise Comarmond, *Description des antiquités et objets d'art contenus dans les Salles du Palais des Arts de la ville de Lyon*, Lyon, Dumoulin, 1855-1857, p. IX.

12. Ambroise Comarmond, *Description des antiquités et objets d'art contenus dans les Salles du Palais des Arts de la ville de Lyon*, Lyon, Dumoulin, 1855-1857, p. XV. Ces planches ne se trouvaient cependant pas dans l'exemplaire consulté.

13. A.D.R., 4T 66, lettre du 24 Mai 1859 à M. Monfalcon.

d'Ibis en calcaire à cent francs et une statue en sienite avec des inscriptions vendue à cinq cents francs.

La politique d'Artaud a été peut-être plus décisive en matière égyptienne que celle de Comarmond. Dans les archives, il n'est jamais fait mention d'acquisition d'objets égyptiens sous sa direction ; il s'est beaucoup plus concentré sur les objets antiques découverts dans la région de Lyon. Malgré tout c'est surtout après ces deux hommes que les conservateurs s'éloignent de l'Égypte, la collection s'agrandit beaucoup moins rapidement.

1.1.3 Le rassemblement des objets égyptiens

La collection égyptienne du musée des Beaux-Arts s'est formée autour des nombreux dons et legs de particuliers que les directeurs successifs ont réussi à obtenir. M. Drissard, conservateur du musée des Beaux-Arts propose en 1900 l'acquisition de pièces au maire de Lyon.

« J'ai l'honneur de vous proposer l'acquisition pour le musée des objets suivants (qui seront dignes de lui) :

- tête de femme en plâtre peint, trouvée en Égypte,
- lécythe grec avec inscriptions,
- bas relief de bronze,
- tête de Jupiter,
- lampe en bronze à tête de nègre ».¹⁴

Tout un ensemble de pièces est proposé au maire, qui préside la commission consultative des musées qui décide de l'entrée ou non d'objets. Cette proposition est acceptée le 26 Février 1900. Il n'y a qu'une pièce égyptienne, peut-être parce que les antiquités sortent moins facilement d'Égypte qu'au début du siècle. Il faut maintenant une autorisation khédivale et les simples voyageurs ne peuvent plus ramener d'objets.

Cependant le monde politique en la personne du sénateur du département n'accepte pas toujours de financer les legs proposés aux conservateurs. Le successeur de Comarmond, M. Martin-Daussigny rencontre en 1859 Clot-Bey¹⁵ :

« M. le Docteur Clot, élevé à la dignité de Bey par le vice-roi d'Égypte en récompense de son long et honorable service, a passé dernièrement dans notre musée à son retour de Paris en se rendant à Marseille où il réside. Il a visité très attentivement le musée de Lyon et particulièrement le musée égyptien dont il a admiré le nombre de pièces rares et précieuses. Il a donné de grands éloges, chose à laquelle j'ai été fort sensible, à la disposition d'ensemble que j'ai adoptée. Le Docteur m'a parlé longuement de son intention de se défaire de la magnifique collection d'antiquités égyptiennes qu'il a réunie pendant trente ans dans le pays de Pharaon ; son but serait d'empêcher par ce moyen la dispersion d'objets qu'il a passés trente ans à réunir et que ses enfants ne conserveront pas, bien certainement. Je ne connais le cabinet du célèbre docteur

14. A.M.L., 1400 WP 003, correspondance M.Drissard au Maire de Lyon, Février 1900.

15. Français parti en Égypte organiser le système hospitalier du vice-roi, voir p. 33.

que de représentation. Je sais qu'on y remarque entre autre deux sarcophages égyptiens en basalte couverts d'inscriptions et d'une valeur immense »¹⁶.

Il est important de noter ici le rôle du conservateur dans une proposition de legs ; Clot-Bey remarque le remaniement qu'a opéré le conservateur dans l'organisation du musée et il y est sensible ; il est alors possible d'imaginer qu'impressionné par le travail de Martin-Daussigny, il lui ait proposé sa collection. Martin-Daussigny demande donc au sénateur de débloquer les 60 000 francs nécessaires à cet achat qui serait tout à sa gloire. En effet, souligne-t-il,

« Cette proposition du Docteur, me rappelle que Lyon est peut-être la ville de France qui a reçu le plus d'offres de cette nature et que si par une fatalité déplorable elle n'avait pas été forcée de les laisser échapper, elle aurait été le plus beau musée de la France. En 1827, M. Drovetti ; consul général de France en Égypte, offrit son magnifique cabinet à Lyon qui le refuse. Il revient au roi de Piémont, et Turin se trouve avec un musée égyptien dont la renommée est européenne »¹⁷.

Car il s'agit bien de ça : c'est la renommée d'une ville qui est en jeu. Est-ce une simple flatterie de la part du conservateur qui veut juste récupérer la collection pour le fonds qu'elle constitue ou pense-t-il réellement à la représentation de sa ville ? Il semble quand même, au vu des liens tissés à l'étranger, des dons et des legs acceptés, qu'il existe cette envie de rendre sa ville plus grande. Cependant, malgré cette argumentation percutante, le sénateur refuse, prétextant un manque d'argent et de place dans le musée. Il y a clairement ici une inadéquation entre les acteurs : la collection de Clot-Bey va au musée de Marseille qui devient le deuxième musée de France et Lyon perd une occasion d'être remarquée. Que s'est-il passé ? Il n'y a pas, aux archives départementales, d'autres sources sur ce sujet, nous ne pouvons donc fournir que des hypothèses. Le sénateur ne semble pas avoir compris l'importance, au niveau du monde des collections égyptiennes, d'une telle collection. La somme est faramineuse mais l'enjeu aussi. L'intérêt pour l'Égypte n'est peut-être pas assez développé, ou dans un période de repli des acquisitions du musée, les politiques ne le jugent plus important...

Mais le musée bénéficie aussi des donations entre musées. Le Musée du Louvre offre à Lyon certaines antiquités venant d'Égypte, l'inventaire du 6 Avril 1891 du Musée des Beaux-Arts présente

« une liste des objets pouvant être mis à la disposition du Musée de Lyon par le département des antiquités du Musée du Louvre : Isis avec son fils Hâtor (yeux incrustés d'or), une boîte de papyrus en forme d'Osiris, une statue du taureau Apis, une statuette d'Imhotep, des ushebtis, une tête provenant d'un canope, des sandales, deux scarabées »¹⁸.

Que le Musée de Lyon ait été choisi pour conserver cet ensemble d'objets montre que l'institution lyonnaise occupe une place importante dans la conservation des antiquités

16. A.D.R 4T 66, lettre de Martin-Daussigny au Sénateur.

17. A.D.R 4T 66, lettre de Martin-Daussigny au Sénateur.

18. Inventaire E 1879-1934, Musées des Beaux-Arts de Lyon, 6 Avril 1891.

égyptiennes en province. En même temps c'est une sorte de concession que fait le musée du Louvre : ce transfert, hypothétique en plus, ne reste qu'un prêt ou plutôt un dépôt, les objets n'appartiennent pas au musée des Beaux-Arts. Ils sont juste « mis à disposition ». Le Louvre affirme quand même sa suprématie.

L'acquisition de certains objets passe parfois par l'achat auprès d'antiquaires ou de marchands-voyageurs. Il est ainsi fait mention dans l'inventaire d'une acquisition chez « M. Rolin et M. Férnardent, 4 rue de Louvois, Paris : une applique en bronze, à tête de Bacchante provenant d'Égypte »¹⁹. Le Musée achète donc des objets ailleurs que dans sa propre ville. Aller s'approvisionner à Paris revient en quelque sorte à concurrencer les musées parisiens. Le musée de Lyon mène une vraie politique d'acquisition en allant chercher les objets à la capitale, là où se trouve le plus grand centre français d'égyptologie et où sont concentrées les pièces.

1.1.4 L'évolution de cette collection

Lyon, grande ville de France, a été décrite sous tous les angles par de nombreux guides de voyages qui vont nous être utiles ici pour mesurer l'évolution du musée des Beaux-Arts puisqu'ils paraissent régulièrement tout au long du siècle.

Le Nouveau guide de l'étranger à Lyon paru en 1826 inclut une petite description du musée dans le paragraphe concernant le Palais Saint-Pierre où la collection est conservée. Mais il ne fait que « remarquer dans quatre armoires d'un superbe travail des figures grecques, égyptiennes et romaines d'une rare perfection ». L'Égypte est noyée parmi les autres antiques et aucun ne bénéficie d'une bonne description ni d'un éloge : la collection n'est pas digne d'être mise en avant. Il ne dit mot de la momie acquise en 1823 par Artaud par exemple. Il précise les horaires d'ouverture du musée :

« Le public peut jouir librement de la vue de toutes les curiosités du Palais des Arts les jeudis et dimanches depuis onze heures jusqu'à deux »²⁰.

En 1847, *le Guide pittoresque de l'étranger à Lyon* décrit en ces mots la collection égyptienne du musée :

« On y voit : quatre armoires [...] renfermant une grande quantité de figurines romaines, grecques et égyptiennes, des lampes, des vases de verre et de faïence, etc. ; une momie enveloppée de bandelettes est placée dans une caisse vitrée, entre deux cercueils égyptiens couverts d'hiéroglyphes... »²¹.

Il révèle aussi l'existence

« d'une momie d'Égypte, elle est dans une caisse chargée de hiéroglyphes »²².

19. Inventaire E 1879-1934, Musées des Beaux-Arts de Lyon, Décembre 1896.

20. C.-J.-N., Fournier, *Le Nouveau guide de l'étranger*, Lyon, 1826.

21. Charles Joseph, Chambet, *Guide pittoresque de l'étranger à Lyon : Panorama de la ville, de ses faubourgs et d'une partie de ses environs*, Lyon, Guyot, 1836, p. 93-94.

22. Charles Joseph, Chambet, *Guide pittoresque de l'étranger à Lyon : Panorama de la ville, de ses faubourgs et d'une partie de ses environs*, Lyon, Guyot, 1836, p. 94.

Cependant l'auteur ne laisse pas place à une description très approfondie ; ses phrases sur les collections du musée ne sont que des mentions au sein de la description du Palais Saint-Pierre et l'Égypte n'y a pas beaucoup d'importance. Il faut remarquer toutefois un développement sur les momies absent du *Nouveau guide de l'étranger à Lyon*.



FIGURE 1.1 – Galerie antique du Musée des Beaux-Arts, 1909.

Quelques années plus tard, Ambroise Comarmond, quant à lui, présente ainsi la collection lyonnaise de cinq cent vingt-huit pièces dans la *Description des Antiquités et Objets d'Art contenus dans la salle du Palais des Arts de la ville de Lyon* :

« Quoique notre collection ne soit pas très nombreuse, que nous ne possédions point de monuments gigantesques, tels ceux qui figurent dans les musées de Turin, de Paris et de Londres, les séries diverses qui sont étalées dans nos galeries peuvent déjà donner une idée du progrès de l'art égyptien »²³.

Cette remarque montre l'importance des acquisitions de cette première moitié de siècle par le musée des Beaux-Arts, mais révèle peut-être un décalage entre la conception des conservateurs et celle des auteurs de guides, qui veulent montrer ce qui est remarquable à Lyon : les premiers s'attachent aussi aux objets antiques de la vie de tous les jours alors que les seconds veulent des monuments.

En 1864, Adrien Péladan publie *le Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs*. Là est décrit avec précision le musée lapidaire et le musée de peinture ; l'auteur mentionne les conservateurs et leur dynamisme, la disposition des pièces et fait

23. Ambroise Cormarond, *Description des antiquités et objets d'art contenus dans les Salles du Palais des Arts de la ville de Lyon*, Lyon, Dumoulin, 1855-1857, p. 529.

la liste des antiquités romaines et des tableaux les plus importants ; enfin il s'arrête à la galerie des antiques. Il signale une momie de femme dans son sarcophage.

« La collection des antiquités égyptiennes est intéressante, elle offre des couvercles de caisses de momies, des papyrus, des stèles, etc. »²⁴.

Mise à part cette phrase, rien d'autre n'est dit sur l'Égypte.

La collection égyptienne du musée des Beaux-Arts a tendance à s'effacer derrière ses collections de tableaux, elle n'en reste pas moins très intéressante. C'est surtout sous les directions de François Artaud et d'Ambroise Comarmond qu'elle s'est considérablement agrandie, amplifiée par les contacts qu'ils ont noués avec les égyptologues célèbres et avec les grands musées de Paris.

1.2 Le musée d'histoire naturelle, une institution liée à l'égyptologie

1.2.1 Origine du musée

En 1700, le cabinet de curiosités des frères de Monconys est racheté par un médecin lyonnais Jérôme Jean Pestalozzi. Les Monconys sont des magistrats du roi à Lyon et l'un d'eux, Balthazar, diplomate, magistrat et physicien, est l'un des premiers voyageurs français à être allé chercher les sources des enseignements de Pythagore, de Zoroastre et des autres alchimistes grecs et arabes en Égypte et en Orient. Il rapporte de ses voyages, effectués en 1611, un *Journal des voyages de M. de Monconys* publié par son fils, après sa mort en 1665, à Lyon ; dans ce journal, le voyageur parle des estampes et des tableaux qu'il a marchandés, d'autres dont il a fait l'acquisition, entre autres des ouvrages du Poussin et de Claude Lorrain mais aussi des antiquités qu'il rapporte comme souvenirs : une momie, quelques crocodiles, des vipères et des statuette de bois et de terre. Antoine Joseph, fils de Jérôme Jean Pestalozzi, cède ce cabinet à la ville de Lyon. Elle le confie en 1772 à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Lyon qui lui adjoint le cabinet de Pierre Adamoli. L'Académie a pour consigne de l'ouvrir au public certains jours. Ce cabinet forme le noyau des collections du musée mais il souffre beaucoup de la Révolution : le cabinet de Monconys est en parti démantelé²⁵.

Après de longues années de sommeil, ce cabinet obtient donc sa transformation en musée et son autonomie officielle en 1838, lors de la nomination d'un « directeur du musée d'Histoire naturelle ». Cela fait partie d'une politique générale : à l'instar de la transformation du Jardin du Roi en musée national sous la Révolution, beaucoup de

24. Adrien Péladan, *Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs*, Lyon, Duprat, 1864, p. 419.

25. Louis, David, *Histoire du musée de Lyon*, Lyon, musée de Lyon, 1998, 96 p.

cabinets d'histoire naturelle sont ainsi à l'origine des muséums d'histoire naturelle dans les grandes villes²⁶. La création du muséum à Lyon s'inscrit dans un grand mouvement européen d'étude de la diversité de la faune et de la flore, mais aussi des civilisations. Entraînées par la curiosité des élites intellectuelles, de nouvelles sciences voient le jour à partir des années 1720-1730 : la botanique, la zoologie, l'ethnologie, mais aussi la géologie, l'archéologie, l'histoire de l'art, etc. remplacent progressivement l'astronomie, passion du XVIII^e siècle. Dans ce contexte culturel, l'histoire naturelle, alors comprise comme l'observation et la description des roches, des plantes, des bêtes et des hommes, est la science la plus à la mode. Les États, certaines institutions et quelques particuliers financent une reprise des grandes explorations marquées par le retour de l'utopie "là-bas", par exemple près des "bons sauvages" du Pacifique.

Il s'agit aussi pour la municipalité de Lyon de s'affirmer au rang des grandes villes. Le muséum est transféré des pentes de la Croix-Rousse au palais Saint-Pierre à côté de l'hôtel de ville en 1826 lors de la restructuration de ce quartier. C'est le premier témoin de la volonté de la municipalité de moderniser la ville par les grands équipements que sont le parc de la Tête-d'Or, la gare de Perrache, l'hôpital de la Croix-Rousse, le Palais du Commerce, etc. construits dans les années dix-huit cent cinquante. Le muséum fait partie de la politique des municipalités de vulgarisation de la culture. L'idée est bien présente en 1838 chez Prunelle lorsqu'il procède à la transformation du cabinet en muséum, qu'il commence en même temps la restauration des facultés des Sciences et des Lettres et qu'il lance l'une des grandes périodes d'acquisition et d'enrichissement des collections du muséum et du musée des Beaux-Arts. Le nouveau directeur, Claude Jourdain, professeur de zoologie à la faculté des sciences, est très dynamique mais il ne s'occupe pas des collections égyptiennes, puis il s'engage dans les affaires politiques et délaisse un peu plus, chaque année, le muséum.

1.2.2 Des scientifiques lyonnais en Égypte

Le muséum a commencé à avoir des liens avec l'Orient et l'Égypte pendant la fin du mandat de l'archéologue et préhistorien Jacques de Morgan à la tête du Service des Antiquités de l'Égypte. Ernest Chantre, anthropologue égyptologue à ses heures perdues, obtient les premiers éléments de l'Égypte antique à partir de 1879 : à son initiative, le muséum ouvre son premier chantier de fouilles en Égypte. Une note des archives²⁷ explique qu'il rapporte de sa mission, en plus de collections de sciences naturelles, cent cinq restes de momies humaines et vingt-six de momies animales. Mais c'est vers le Moyen-Orient qu'il se tourne plus volontiers.

Louis Lortet ou l'histoire naturelle à la rencontre de l'égyptologie.

En 1870, c'est à nouveau à un professeur de la faculté, Louis Lortet, médecin-professeur, que le muséum est confié. Sa longue direction (de 1870 à 1909) lui permet de faire face au très mauvais état des collections. À son arrivée, il lui faut pallier aux

26. P. , Mauries, *Cabinets de curiosités*, Paris, Gallimard, 2002.

27. Cité dans *L'Égypte au musée des confluences*, Lyon, Musée des confluences, 2010.

problèmes de “délabrement” :

« J’ai l’honneur de vous adresser l’état des dépenses faites pour le muséum. Les dépenses ont été assez considérables à cause de l’état de délabrement dans lequel j’ai trouvé le muséum. Elles diminueront d’ici à quelques années »²⁸.

Le muséum s’agrandit considérablement et connaît des problèmes de place tandis qu’il accueille jusqu’à cinq cent mille visiteurs en 1877. C’est que Lortet a su s’entourer d’hommes de valeur comme le géologue et anthropologue Ernest Chantre, sous-directeur du muséum, puis Claude Gaillard et qu’il a eu la possibilité de se rendre en Orient, en Syrie et au Liban, mais aussi en Égypte où il veut faire des recherches à la fois médicales et naturalistes.

Sa direction est marquée par la recherche de nouveaux locaux pour le muséum : la municipalité a le projet, qui n’aboutit pas, de le transférer près du Parc de la Tête d’Or, dans les années 1870-1890, pour favoriser l’aménagement du quartier des Brotteaux, devenu le nouveau lieu moderne et aisé de la ville, et de la rive gauche du Rhône, où la préfecture et les facultés sont installées dans les années 1880. Mais Lortet refuse pour essayer de rapprocher le muséum des facultés et favoriser l’étude. Le transfert effectif dans l’ancien musée Guimet, en 1909-1914, s’explique en bonne partie par la volonté d’Edouard Herriot, maire de Lyon depuis 1905, de structurer toute la partie Est de la ville, à la fois par des opérations d’urbanisme (quartier des États-Unis) et par de nouveaux équipements : gare des Brotteaux, hôpital de Grange-Blanche, etc. Le maire veut aussi vulgariser la culture : en mettant le muséum dans le prolongement de la promenade de la Tête d’Or, il espère en faire un lieu de divertissement. Il promeut une politique de retour à des collections moins scientifiques, c’est ainsi que le déménagement du musée Guimet permet un élargissement des collections qui deviennent plus accessibles pour les visiteurs. Lortet aurait cependant préféré que le muséum se trouve dans le parc, proche du jardin botanique.

Lortet est envoyé en missions scientifiques par l’État. Dès 1893, elles se centrent sur l’Égypte ; il y rencontre Jacques de Morgan, directeur du service des antiquités. Celui-ci l’encourage à visiter les sites de fouilles d’où proviennent les premiers témoins pré-dynastiques. Il s’intéresse d’abord, en tant que médecin et anthropologue, aux restes humains. Il prononce en 1896 un essai²⁹ sur la médecine à l’Institut égyptien du Caire. C’est là qu’il fait la connaissance de l’explorateur, botaniste et ethnologue allemand Georg August Schweinfurth, avec qui il se lie d’une profonde amitié.

En 1897, il est accueilli par le nouveau directeur du service des antiquités, Victor Loret, égyptologue novateur qui s’intéresse à la faune et à la flore de l’Égypte antique, professeur d’égyptologie à Lyon ; lui aussi a dans l’idée d’étudier les espèces animales conservées par la momification pour mesurer l’évolution. Lortet obtient en même temps l’autorisation khédivale pour faire des fouilles et ramener des objets à Lyon à condition qu’il crée en parallèle une galerie de paléo-faune au musée du Caire ; cette autorisation n’est pas aisée à recevoir : Lortet passe par Gaston Maspéro puis par la diplomatie française, il écrit donc au ministère :

« Pour compléter mes études, il me serait très nécessaire de pouvoir étudier

28. A.D.R., 4T 209, Lettre de Lortet au Maire du 2 Novembre 1872.

29. Louis Lortet, “Exposition sur le traitement de la tuberculose chez l’homme et les animaux au moyen des rayons Roentgen”, dans *Bulletin de l’Institut égyptien*, n° 7, 1897, p. 223-235.

avec le plus grand soin les nombreuses momies d'animaux et les squelettes de toute nature que l'on trouve journallement dans les fouilles exécutées en Égypte »³⁰.

Pour accélérer le processus, il déclare qu'il ne gardera pas les momies après les avoir étudiées et qu'il les renverra en Égypte. Son but est d'abord exclusivement scientifique avant de devenir plus pédagogique avec des collections ouvertes au public.

Il réalise ces fouilles avec d'autres personnalités lyonnaises : Victor Lortet, second titulaire de la chaire d'égyptologie de Lyon, Claude Gaillard, préparateur de Lortet et Hugounenq, professeur de chimie à la faculté. Il s'agit pour les quatre hommes d'étudier les animaux momifiés par les anciens Égyptiens, retrouvés dans les nécropoles, pour déterminer les éventuelles différences anatomiques avec les animaux actuels.

« Mon but est d'étudier dans tous ses détails la faune de l'ancienne Égypte telle qu'elle nous est transmise par d'innombrables momies »³¹.

Aidé de Claude Gaillard, il catalogue les spécimens trouvés. En 1905, Claude Gaillard et l'égyptologue Darressy publient *La Faune momifiée de l'antique Égypte*, dans le catalogue du musée du Caire.

Les fréquents séjours au bord du Nil que nécessitent de telles recherches permettent à Lortet et à Chantre de ramener de nombreuses pièces au muséum ; en 1901, guidé par Schweinfurth, Lortet et Hugounenq remontent la vallée du Nil jusqu'à Assouan pour marquer les sites qu'ils veulent fouiller. Les premiers objets arrivent à Lyon à cette même époque. Il s'agit d'abord des doubles du musée du Caire. En 1902, mille momies d'oiseaux débarquent à Lyon, elles sont de suite inventoriées et décrites dans un article des *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, "Sur les oiseaux momifiés". Ce sont surtout les collections sur la faune qui vont être conservées à Lyon. Des chiens, des chats, des sauriens ou des reptiles rejoignent bientôt les oiseaux. S'y retrouvent aussi des objets de forme animale ou de décor mettant en scène des animaux.

À partir de 1905, Lortet se rend tous les ans en Égypte. Après avoir fait des fouilles à Khozam et Roda, il se rend à Louqsor où se trouvent « les cimetières des singes ». Il découvre des tombes de babouins d'époque gallo-romaine mais aussi les témoins d'un culte très peu connu, les fêtes d'Osiris de Khoiat qui marquaient la renaissance de la vie après la saison des inondations. Les fouilles enrichissent donc le musée d'objets bien différents de la zoologie ou de la préhistoire. Sa découverte la plus connue reste celle des « barbus de Lyon », en 1909 à Gébélain.

Ces chefs d'œuvres de l'art pré-dynastique sont encore un mystère.

« Le muséum de Lyon s'est enrichi cette année d'une nouvelle série importante de documents anciens rapportés par M. le Docteur Lortet des nécropoles de Gébélain et de Kôm-Ombo »³².

Lyon réunit aussi à cette époque la plus grande collection de momies animales :

30. A.D.R., 4T 209, Lettre de Lortet au ministère, le 17 Mai 1882.

31. A.D.R., 4T 236, Lettre de Lortet au Maire de Lyon, 5 Décembre 1900.

32. A.D.R., 4T 282 Article du *Progrès*, 23 Juillet 1909.



FIGURE 1.2 – Momies de chats, époque ptolémaïque, Stabl-Antar (Haute-Égypte), envoi de Gaston Maspéro, 332 à 30 av. J.-C., conservée au muséum.



FIGURE 1.3 – Statuette d'homme barbu, époque prédynastique, Nagada 1er, amratien Gébelein (Haute-Egypte) 3800 à 3500 av. J.-C. pierre (schiste), musée des Confluences.

« Le muséum de Lyon, auquel le nom de M. Lortet est désormais attaché, et qui est un des plus riches qui soient au point de vue égyptologique va donc sous peu s'enrichir encore de nouvelles collections [après la mission de Lortet



FIGURE 1.4 – Statuette d’homme barbu, époque prédynastique, Nagada 1er, amratien Gébelein (Haute-Égypte) 3800 à 3500 av. J.-C. Pierre (brèche claire), musée des Confluences.

en Égypte, envoyé par M. Briand, ministre de l’Instruction publique] »³³.

Cet intérêt porté par Lortet aux momies animales donne l’occasion d’établir au muséum une collection égyptienne singulière et unique en France.

« Ces squelettes constitueront des séries des plus intéressantes qui n’existent nulle part, ni en Égypte, ni dans aucun musée d’Europe. Les pièces actuellement à Lyon sont si importantes qu’elles ont déjà valu au muséum la visite de savants étrangers venus spécialement pour les étudier. Parmi eux je citerai M. le professeur Schweinfurth, l’explorateur célèbre de la région de Bahr-el-Ghazal »³⁴.

Ses voyages en Égypte lui permettent aussi de rencontrer les plus grands égyptologues comme Gaston Maspéro avec qui il se lie rapidement.

« L’année dernière à la suite d’une conversation que j’ai eu au Caire avec M. Maspéro, directeur général des Antiquités Égyptiennes, je lui ai proposé d’entrer régulièrement en rapport avec le muséum pour faciliter ses recherches »³⁵.

Lortet travaille en étroite collaboration avec Gaston Maspéro ce qui assure au muséum des pièces d’une très grande qualité et lui permet d’édifier sa collection de momies animales égyptiennes.

« J’ai fait sur le champ des recherches dans nos magasins, écrit Maspéro après avoir reçu la première lettre de Lortet lui présentant son objet d’étude, et j’y ai trouvé trois gazelles et deux oiseaux plus un morceaux de crocodile pour tout

33. A.D.R., 4T 282, Article de *Lyon Républicain*, 7 Février 1907.

34. A.D.R., 4T 236, Lettre de Lortet au Maire de Lyon, 5 Décembre 1900.

35. Idem.

potage : Mariette ne ramassait pas les momies d'animaux. Ce n'est pas qu'elles manquent mais je vais être obligé de les rechercher pour notre collection : votre lettre aura eu pour heureux résultat d'attirer mon attention sur un point faible de notre musée »³⁶.

Il lui conseille ensuite d'aller voir les quelques spécimens qui se trouvent à New York et à la Bibliothèque Nationale de France³⁷. Sa recherche est pionnière. Maspéro envoie ensuite ses trouvailles au muséum de Lyon :

« Cette année j'ai travaillé au laboratoire jusqu'à cinq et six heures du soir pour déterminer d'après des ouvrages écrits en allemand et anglais les nombreux animaux momifiés envoyés d'Égypte par M.Maspéro »³⁸.

Avec la création de la chaire d'égyptologie en 1879, un fonds d'antiques destiné à l'enseignement se met en place : Victor Loret obtient du gouvernement l'envoi, en 1895, d'objets témoins pour en permettre l'observation directe par ses étudiants ; un premier dépôt de trois cent quatre-vingt onze pièces de toutes époques rejoint le muséum ; ce sont de très beaux objets qu'il utilise pour illustrer directement ses cours. Ce dépôt contient en partie des objets présents dans l'inventaire du musée national établi en 1857 : des objets du legs Durand (1824), d'autres de la collection de Clot-Bey (1852) ; cette collection est complétée entre 1902 et 1904 par cent treize témoins d'époque romaine et byzantine des fouilles d'Albert Gayet, de Pierre Jouguet³⁹ et de Lefébure.

Lortet publie en 1903 avec Gaillard *La faune momifiée de l'ancienne Égypte* acquise par les bibliothèques de la ville de Lyon en double exemplaire. Cette étude connaît un véritable succès dû à sa nouveauté et à la qualité de la recherche.

« On sait que depuis quelques années notre savant et laborieux compatriote aidé de M. Gaillard, son distingué chef de travail, s'est fait en quelque sorte une spécialité de l'étude des momies animales de l'Ancienne Égypte »⁴⁰.

Ses auteurs sont reconnus au point de se voir confier par le Louvre l'étude des viscères de Ramsès II ; cette étude est encore aujourd'hui un ouvrage de référence longtemps après la prévision qu'avait fait Victor Loret en la préfaçant :

« Pendant longtemps soit en zoologie, soit en égyptologie, l'ouvrage de MM. Lortet et Gaillard [...] servira de base à des travaux dont on ne peut prévoir encore ni le nombre ni l'importance, mais qui tireront en grande partie leur valeur de la science avec laquelle ont été présentés les riches matériaux qui viennent de nous être révélés »⁴¹.

36. A.D.R., 4T 236, Lettre de Maspéro à Lortet du Mai 1882.

37. Mais ne s'y trouvent que quelques oiseaux et crocodiles

38. A.M.L., 524 W 424, Lettre de M.Gaillard au Maire de Lyon et 23 Décembre 1902 pour réclamer une augmentation.

39. Jeune égyptologue qui publie essentiellement après guerre

40. A.D.R., 4T 282, Article de *Lyon Républicain*, 7 Février 1907.

41. Louis Lortet, Claude Gaillard, *La faune momifiée de l'ancienne Égypte*, préface de Victor Loret, Lyon, Georg, 1903.

1.2.3 Le muséum et l'Égypte

Le muséum est en contact permanent avec l'Égypte sous la direction de Lortet au moyen des missions demandées et prises en charge par le ministère de l'Instruction publique et des Cultes.

« M. le Docteur Lortet vient d'être chargé par M. Briand, ministre de l'Instruction publique, d'une mission spéciale en Égypte »⁴².

Louis Lortet permet au muséum de Lyon d'être représenté à l'échelle nationale car il est désigné par le ministre, et à l'échelle internationale puisqu'il part en mission. Il est présent en Égypte aux côtés des plus grands égyptologues.

Les travaux du muséum sont abondamment diffusés dans les grandes villes d'Europe mais aussi d'Orient. Lortet crée dès 1872 une revue, *Les Archives du muséum d'Histoire naturelle de Lyon*.

« Le conseil municipal de Lyon a émis le vœu qu'un exemplaire des précieuses publications du muséum d'histoire naturelle soit déposé à la bibliothèque publique du Palais des Arts »⁴³.

Le muséum se diffuse dans sa ville-même et dans toutes les grandes agglomérations françaises qui souscrivent à ses écrits. L'État en reçoit aussi, il se vend à l'étranger et contribue à la renommée de cette institution. La revue est envoyée à Berlin, au Proche Orient, en Tunisie⁴⁴, au Caire⁴⁵, aux États unis...



FIGURE 1.5 – Accusé réception de l'Institut khédival. « l'Institut d'Égypte vous remercie de l'envoi... » au muséum de Lyon, 19 Avril 1910, Verso.

42. A.D.R., 4T 282, Article de *Lyon Républicain*, 7 Février 1907.

43. A.D.R., 4T 236, Lettre du 5 Février 1876 du préfet de Rhône au directeur du muséum.

44. A.D.R., 4T 237, Lettre d'accusé réception du gouvernement tunisien au muséum, Tunis, 11 Janvier 1913.

45. A.D.R., 4T 237, Lettre d'accusé réception de la société khédivale de géographie du Caire au directeur de muséum, 5 Avril 1911.



FIGURE 1.6 – Accusé réception de l'Institut khédival. « l'Institut d'Égypte vous remercie de l'envoi... » au muséum de Lyon, 19 Avril 1910, Recto.

« Dear sir, I am very much obliged to you for sending me the copy of *Le tout* Lyon wist the most interesting account of the late Professor Lortet, whose death we so much deplore »⁴⁶.

Nous n'avons cependant pas trouvé d'accusé de réception faisant mention d'un livre d'égyptologie mais tout porte à croire que la diffusion a été la même. En contrepartie ces pays renvoient leurs publications à la bibliothèque du muséum que Lortet s'efforce de reconstituer.

« C'est grâce surtout à un système d'échange très étendu dans les deux mondes que l'on a pu obtenir d'un très grand nombre de musées étrangers et de sociétés savantes, des publications analogues à la notre »⁴⁷.

Jusqu'à son arrivée, la bibliothèque du muséum s'est intégrée à la bibliothèque du Palais des Arts, mais en prévision du déménagement qui l'en éloignerait, Lortet mène une politique active d'achats et d'échanges. L'origine de la collection provient des doubles des ouvrages de zoologie, de géologie et de paléontologie de la bibliothèque du Palais des Arts. S'y ajoutent les envois ministériels comme en témoignent les nombreux avis de dons qui se trouvent aux archives départementales⁴⁸. Parfois cependant le ministère n'a plus l'ouvrage que le directeur demande parce qu'il a déjà envoyé tous ceux auxquels il a souscrit à d'autres villes. Il envoie des documents français mais aussi étrangers : en 1876, il fait parvenir à Lortet un écrit venant de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg⁴⁹. Le nombre de livres est multiplié par neuf entre l'arrivée de Lortet et 1900. Le fonds d'égyptologie en profite avec des ouvrages de Reinach, Lortet ou Gaillard mais aussi des ouvrages de spécialistes étrangers, allemands ou anglais. Nous n'étudierons cependant pas cette bibliothèque très précisément puisque nous nous concentrons sur les lieux présentant l'Égypte d'accès tout public.

46. A.D.R., 4T 236, Lettre de la Zoological Society of London à Gaillard, le 8 Janvier 1910.

47. A.D.R 4T 236 Lettre de Lortet au maire le 9 Décembre 1900.

48. Voir le dossier A.D.R 4T 236.

49. A.D.R., 4T 236, Lettre du ministère de l'instruction publique au directeur du muséum.

Entre les deux siècles, l'action de Louis Lortet mais aussi de son équipe reste sans pareil : la constitution au muséum d'une collection égyptienne sur la faune et les espèces animales fossiles fait de Lyon le pionnier dans la sauvegarde d'un patrimoine unique. Leurs publications et leurs études ont poussé l'égyptologie vers des méthodes de recherches et d'analyses plus scientifiques ; Il s'agit presque d'une école lyonnaise puisque les acteurs travaillent tous à Lyon et y restent pendant toute leur carrière. Si les publications de Victor Loret et de Claude Gaillard se sont faites à Paris, Louis Lortet publie les siennes à Lyon : les deux exemplaires de *La Faune momifiée de l'ancienne Égypte* conservés à la bibliothèque viennent de l'éditeur Georg de Lyon. Ils ont appartenu à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Lyon à laquelle Louis Lortet est membre depuis 1876. Louis Lortet est une haute figure de la scène lyonnaise ; il appartient à plusieurs sociétés savantes de la ville⁵⁰ mais aussi à des sociétés nationales⁵¹. Il est donc une sorte de lien entre la ville et le niveau national et international ; l'action de Lortet à la direction du muséum a projeté Lyon sur la scène internationale.

1.3 Le musée Guimet

1.3.1 L'Égypte, première passion d'Émile Guimet

Émile Guimet⁵² est le fils de l'industriel Jean-Baptiste Guimet qui a découvert le bleu outremer artificiel et qui le commercialise à partir de son usine de Fleurieu-sur-Loire. À 24 ans, il reprend les rênes de l'entreprise familiale. Dans un même temps il se passionne pour l'art en général, que ce soit le théâtre, la poésie, la littérature ou encore la musique. Il affiche très vite la vocation d'instruire les prolétaires et ouvre un théâtre, une fanfare, avant de se lancer dans la création du musée. Très vite aussi, il part en voyage, poussé par un esprit toujours plus curieux : il part dans les années 1860 en Espagne, en Italie, en Grèce, en Turquie, en Roumanie, en Algérie, en Tunisie. À 29 ans, il voyage en Égypte où il est confronté à un monde nouveau et fascinant. Il publie à son retour *Croquis égyptien, journal d'un touriste* dans lequel il rapporte des anecdotes croustillantes et montre un esprit curieux ; c'est ce voyage en Égypte en 1865 qui tient lieu de déclic : il se découvre une passion pour les collections d'antiques et les mythes égyptiens en visitant le Musée de Boulaq, fondé et dirigé par Auguste Mariette ; il s'interroge sur les problématiques de conservation ou de présentation des œuvres.

« Rentré chez moi, je fis faire une vitrine à trois étages... Eh bien ! C'était déjà le musée. Je ne m'en doutais certes pas [...] un jour, j'achetai une momie ! Quelle joie ! »⁵³.

50. Société anthropologique, Société de Médecine, Société Linéenne

51. Il est membre par correspondance de l'Académie des sciences, membre de la Société Botanique de France, de la Société des sciences naturelles de l'ouest de la France

52. Dierde Emmons, responsable des collections Asie, *Émile Guimet, une histoire lyonnaise*, Lyon, Musée des Confluences.

53. *Le jubilé du musée Guimet, le 25ème anniversaire de sa fondation (1879-1904)*, 2ème éd., Lyon,

Il raconte encore qu'à son retour d'Égypte la maison est envahie par les antiquités.

« Pour gagner mon lit, j'étais obligé d'enjamber les cadavres. Je changeai de chambre. Les Antiquités arrivant toujours ne tardèrent pas à me chasser de mon nouveau logement. Assez rapidement, elles me poursuivirent de chambre en chambre »⁵⁴.



FIGURE 1.7 – Tableau représentant Émile Guimet dans son musée, F.Luigini, 1898.

La découverte de cette civilisation le pousse vers l'archéologie et l'histoire des religions. Grâce aux moyens considérables de son entreprise, il achète des objets et des livres et se met à étudier avec frénésie les civilisations gréco-latines et égyptiennes puis, dans un mouvement de comparaison, celles de l'Inde, de la Chine et du Japon où il se rend en 1876 pour une mission du ministère de l'Instruction publique.

« En 1865, j'entreprenais, comme tout le monde, un voyage de touriste en Égypte. La vue des monuments, les visites au Musée de Boulaq, la lecture du

A.Rey, 1909.

54. *Le jubilé du musée Guimet, le 25ème anniversaire de sa fondation (1879-1904)*, 2ème éd., Lyon, A.Rey, 1909.

merveilleux catalogue rédigé par Mariette, attrayant même pour les profanes, tout cela avait ouvert mon esprit aux choses des temps passés et particulièrement aux croyances encombrantes dont les symboles se déroulent en Égypte sur des kilomètres de murailles[...]. Mais alors que je n'en étais qu'aux recherches égyptiennes, je sentais que ces objets que je réunissais restaient muets, et que pourtant ils avaient des choses à me dire, mais que je ne savais pas les interroger. Je me mis à lire Champollion, Chabas, de Rougé, les rares livres d'égyptologie qu'on avait publiés à cette époque. Alors se dressa devant moi cette formidable histoire de l'Égypte, avec ses croyances compliquées, sa religion intense, sa philosophie grandiose, ses superstitions mesquines, sa morale pure. Des comparaisons s'imposaient avec les autres civilisations archaïques. Il fallait tourner mes regards vers l'Inde, la Chaldée, la Chine »⁵⁵.

Il se lance donc dans le tour du monde et s'attarde particulièrement en Extrême-Orient. Il publie *Promenades Japonaises*, récit de ses voyages faits avec son ami peintre Félix Régamey.

1.3.2 L'échec du Musée

Son projet muséographique est d'abord mentionné dans son rapport de mission ; il conçoit un musée fondé sur la clarté, l'unité et l'accès au plus grand nombre, spécialistes ou simples curieux. Il veut une institution qui soit à la fois musée, bibliothèque, école de langues. Les cours qu'il prévoit s'appuieraient sur les objets rapportés de ses voyages. Ses collections sont présentées à l'Exposition universelle de Paris en 1878 et ont un grand succès. Guimet se lance alors dans la réalisation de son projet et commence la construction des bâtiments.

« La création de ce musée donnera au quartier où il doit être construit une nouvelle importance, ou plutôt ajoutera à celle qu'il acquiert de jour en jour. Le musée lui-même sera une des belles choses que les étrangers pourront visiter à Lyon grâce aux richesses archéologiques dont le dotera son fondateur »⁵⁶.

Après avoir organisé le congrès des orientalistes à Lyon en 1878, il inaugure le Musée des religions le 30 Septembre 1879 en la présence de Jules Ferry, ministre de l'Instruction. Il le pense comme un lieu de transmission des savoirs, accessible au plus grand nombre ; le musée est ouvert gratuitement tous les après-midi, de deux à quatre heures.

« Ce musée a pour objet de propager la connaissance des civilisations de l'Orient et de l'Antiquité classique [...]. La galerie du rez-de-chaussée est consacrée à l'Égypte, le premier étage au Japon, la galerie de Nord se partage la Perse, l'Inde, l'Indochine, la Chine et le Japon »⁵⁷.

Si la véritable passion de Guimet est le Japon, l'Égypte garde une place considérable : la collection se déploie dans une galerie entière. Le fondateur du Musée le pense comme un

55. cité dans Musée national des arts asiatiques, *Rénovation du musée national des Arts asiatiques-Guimet*, Paris, 2001.

56. A.D.R., 4T 209, *Revue du Lyonnais*, 1878.

57. A.D.R., 4T 282, le musée Guimet, Août 1919.

moyen d'amener l'Orient et l'Extrême Orient aux Lyonnais et aux visiteurs étrangers. Il souhaite, de plus, pouvoir y attirer de nombreux savants.

Mais ce musée, à Lyon n'a pas le succès attendu par son propriétaire ; le manque de visiteurs, les difficultés financières et les problèmes avec la mairie de Lyon le font réfléchir à un éventuel transfert pour sauver son musée. Son école a déjà fermé par manque d'élèves et son musée semble mécontenter la municipalité qui le voit non comme un avantage mais comme une concurrence des musées municipaux. Guimet discute avec la ville de Paris et avec le ministère de l'Instruction publique et justifie sa décision :

« Je m'aperçus qu'à Lyon ne venaient pas les savants, archéologues, philosophes, philologues, qui auraient pu m'être utiles [...] dans ce cas on déplace l'usine, c'est ce que je fis »⁵⁸.

Ceci explique son transfert à Paris où est inauguré, en 1889, le nouveau Musée Guimet. La ville de Paris promet en outre une aide financière pour l'entretien des collections ce que n'avait pas fait la municipalité de Lyon. Le maire de l'époque, M. Gailleton ne porte qu'un maigre intérêt à la révélation des civilisations orientales et ne fait rien pour les conserver. Il y a de plus toute une controverse entre catholiques qui rejettent ces religions à de simples superstitions inintéressantes et anticléricaux qui soutiennent le musée. Ainsi, avec une évidente mauvaise foi, le *Nouvelliste* titre le 8 Mars 1892 "Ce que coûte au contribuable le musée Guimet" alors que la très grande majorité des fonds vient bien de son fondateur.

« Malgré les récits alléchants d'un catalogue savamment rédigé, écrit le journal, les visiteurs étaient peu nombreux dans les galeries du "Musée des religions"[...]. La renommée du musée n'avait pas dépassé les bords fleuris de la Saône »⁵⁹.

Les guillemets encadrant le titre du musée montrent bien tout le mépris qu'inspire au journal les religions antiques autres que monothéiste et surtout probablement autres que catholique.

« Je suis bien obligé de reconnaître que cette institution qui rend quelques services à Lyon, au fonds de la province, en rendrait de bien plus grands à Paris, au centre des savants de la capitale et à portée de nombreux étrangers qui viennent en France et dont bien peu s'arrêtent à Lyon »⁶⁰.

La perte de ce musée est très importante pour Lyon qui voit disparaître un avantage au profit de Paris. La ville rate sa chance de rester un fort pôle d'égyptologie. Guimet souligne bien ici les difficultés qu'éprouve une ville de province, aussi importante soit-elle, face à Paris, capitale du monde savant que visitent les étrangers. Installer le musée à Paris, c'est avoir plus de chance de lui créer une réputation internationale.

58. *Le jubilé du musée Guimet, 25^e anniversaire de sa fondation, 1879-1904*, 1904, p. 6.

59. A.D.R., 4T 282, Article du *Nouvelliste* du 8 Mars 1892.

60. A.M. 001 C50 24 25, "Visite au musée oriental" dans *Compte rendu de la troisième session du congrès provincial des orientalistes à Lyon*, T. 2, Lyon, Pitrat Ainé, 1880, p. 150.

1.3.3 Le retour partiel du Musée à Lyon

En 1913, Émile Guimet négocie le retour à Lyon d'une partie de ses collections, surtout les objets faisant double emploi à Paris⁶¹. Trois mille pièces entrent en dépôt longue durée au muséum alors installé boulevard des Belges, dans les bâtiments du premier musée Guimet⁶². L'année suivante, Émile Guimet décide d'ouvrir un nouveau musée des religions qu'il dirige mais qui est maintenant municipal. Ce nouveau musée est constitué surtout des collections asiatiques mais s'y retrouvent des objets découverts par Albert Gayet à Antinoé, lors des fouilles financées par Guimet, toujours passionné par l'Égypte ; il y a aussi des dépôts du musée Guimet parisien et du Louvre, des fouilles de Raymond Weill et d'Adolphe Reinach à Zaouiyet el-Mayetin, à Touna el-Gebel, à Gournat, à Assiout ou à Koptos. Toutes ces acquisitions donnent au Musée Guimet la première place des collections égyptologiques lyonnaises.

En fait, Émile Guimet alimente les collections de son musée en commandant des fouilles archéologiques : il finance les fouilles d'Antinoé. En 1895 il se rend sur le site de cette ville fondée par l'empereur Hadrien car il pense y trouver des preuves de l'extension du culte d'Isis qui l'intéresse tant. La première campagne débute en 1896 sous la direction d'Albert Gayet.

« De retour au Caire [après avoir vu le site d'Antinoé], j'en parlai à M. Albert Gayet, l'égyptologue, qui voulu bien se charger de ces explorations, et l'hiver suivant, 1896-1897, il se mettait à la besogne »⁶³.

Si les traces du culte de la déesse n'ont pas été nombreuses, les découvertes sont particulièrement riches et vont faire l'objet de sept expositions au musée, après chaque campagne de fouilles. Les archéologues y découvrent des étoffes, des portraits de plâtre peints, des momies qui deviennent très connues (Thais et Sérapion sont les sujets de nombreux débats et mises en scène). Il intervient pour les fouilles d'Adolphe Reinach et de l'égyptologue Raymond Weill à Koptos en 1911.

« Vous savez, si M. Guimet vous a mis au courant, que j'ai fait en Janvier-Février 1910, avec la collaboration du capitaine R. Weill, des fouilles à Koptos en Haute Égypte. Ces fouilles ont été faites au nom de la Société des Fouilles Archéologiques ; à leurs frais, la Société a contribué pour 3.000 frs, M. Guimet pour 1.000 et moi pour environ 5.000. Ces fouilles se sont montrées exceptionnellement fructueuses (vous avez peut-être lu l'article que leur a consacré M. Maspéro dans les *Débats* du mois d'Août et mes *Rapports* qui vont paraître incessamment en brochures vous seront envoyés aussitôt). En défalquant tout ce qui n'a pu être emporté et tout ce qui est resté au Caire ou à Alexandrie, c'est encore environ 15 tonnes d'antiquités que j'ai rapportées en France. Il avait toujours été convenu que le Louvre aurait, sur ces pièces, droit de préemption [...]. Après délibération, le choix de ses représentants s'est fixé sur deux ou trois d'entre elles. À ces pièces près, l'ensemble des antiquités rapportées

61. La nouvelle mairie, dirigée par le radical Édouard Herriot, s'intéresse plus à l'instruction des citoyens

62. Le muséum vient de déménager : la mairie a acheté le palais des glaces, ancien musée Guimet pour sortir le muséum des locaux, trop étroits, du Palais des Arts.

63. Émile Guimet, *les Portraits d'Antinoé*, Paris, Hachette, 1912, p. 3.

reste disponible : il n’y a pas seulement de quoi remplir quatre ou cinq vitrines de petites antiquités, il reste de très grosses pièces, comme on n’en rapporte rarement : des piliers et un autel en granit historiés, des bas reliefs, des stèles et, surtout, un ensemble de blocs sculptés en creux provenant de la paroi d’un temple ruiné de la XII^e dynastie, blocs appartenant à deux registres et qui demanderont, pour être fixés, huit mètres de mur environ. Le musée Guimet de Paris était trop encombré pour recevoir une pareille collection : aussi est-ce avec la plus grande satisfaction que j’ai accueilli les ouvertures de M. Guimet quand il m’a offert la rotonde du Musée que la ville de Lyon va acquérir [nouveau Musée Guimet de Lyon]. Cette proposition me paraît concorder, en effet, avec les différents intérêts en présence et les concilier : l’intérêt scientifique – que les pièces trouvées dans une même fouille ne soient pas dispersées –, l’intérêt des études égyptologiques – elles ne sont nulle part mieux représentées qu’à Lyon et la présence de spécimens des différentes époques de l’art égyptien y pourra être d’un grand secours au développement de ces études – intérêt de la ville de Lyon qui aura ainsi le noyau d’une collection égyptologique tout à fait digne d’elle »⁶⁴.

Les objets découverts sont envoyés au musée Guimet de Lyon. Adolphe Reinach rédige ainsi un *Catalogue des Antiquités égyptiennes recueillies dans les fouilles de Koptos en 1910 et 1911*, antiquités exposées au Musée Guimet en 1913. Cependant, les liens sont étroits entre le muséum et les musée Guimet : les collections sont placées dans un même lieu et sont de ce fait plus accessibles.

Il publie en parallèle, un catalogue de commentaires des œuvres exposées, et crée la *Revue de l’Histoire des religions* et les *Annales du Musée Guimet* (1880) qui rassemblent des comptes rendus de conférences sur les civilisations orientales et extrême-orientales toutes deux conservées à la bibliothèque de la ville de Lyon. En 1889, il fonde la “bibliothèque de vulgarisation” au titre révélateur ; les plus grands égyptologues y participent : Lefébure, titulaire de la chaire de Lyon a publié dans les Annales deux études sur “les hypogées royales de Thèbes” et “le puits de Deir el Bahari”. Amélineau, spécialiste de l’histoire copte, y écrit un “Essai sur le gnosticisme égyptien” et un autre sur “Les moines égyptiens : vie de Shnouidi”, aussi publiés dans la bibliothèque de vulgarisation. Ces ouvrages sont présents à la bibliothèque de Lyon mais ne semblent pas avoir été l’objet d’un don particulier.

Comme il est reçu à l’Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon en 1869, il rédige quelques écrits érudits. En 1872 paraît *De l’Ascia des Égyptiens* publié à Lyon chez Aimé Vintrignier. Il enchaîne ensuite avec un texte issu d’une conférence, *La Statue vocale de Memnon* en 1876. En créateur du musée des religions, il s’intéresse particulièrement au culte isiaque et à son développement : il publie successivement *l’Isis romaine* (1896), *Plutarque et l’Égypte*, *Le culte isiaque à Rome et en Égypte* (1899), une série publiée dans la *Revue* sur “Les Isiaques de la Gaule”. Sa dernière publication remonte à l’année 1913 où il rédige un article sur *Les âmes égyptiennes*. Il participe à de nombreuses conférences dont sont extraites ses publications. Émile Guimet écrit aussi un texte sur *Les portraits d’Antinoé*.

64. A.M.L., 111 WP 058 2, Lettre d’Adolphe Reinach au Maire de Lyon, le 14 Novembre 1910.

« M. Émile Guimet vient de publier une nouvelle étude sur les curieuses et très instructives trouvailles de M. Albert Gayet dans la Basse-Égypte. L'ouvrage admirablement illustré projette avec une netteté impressionnante la vie, les mœurs et jusqu'à la physionomie des hommes qui se sont succédés sur les bords du Nil et stratifiés dans ses nécropoles »⁶⁵.

Ses publications ne sont pas nombreuses pour un académicien et elles sont souvent critiquées par ses pairs, mais son œuvre est plus large compte tenu de son musée, de ses acquisitions, des aides qu'il a données à la recherche...

Émile Guimet est donc, comme le souligne Bruno Levy-Rueff, un « bourgeois atypique »⁶⁶. Le terme d'atypique est peut-être trop fort, celui de hors-norme conviendrait mieux. S'il est d'abord pour une décentralisation des arts et des sciences, il installe son musée à Lyon, il n'hésite pas à effectuer son transfert à Paris en cas de difficultés. Il est resté lyonnais malgré ce départ ; il est membre de la Société de Géographie, de celle d'instruction primaire du Rhône, des Amis de la Science, d'Anthropologie, des Artistes Lyonnais... Il s'impose comme industriel et comme spécialiste de l'histoire des religions. Dans sa volonté d'instruire un public très large, il a permis l'introduction à Lyon d'une collection égyptienne très importante. Comme le fait Lortet à la même époque, il crée un lien de plus entre l'Égypte et Lyon par les fouilles qu'il finance.

1.4 Les collections égyptiennes d'autres musées de province

Y a-t-il une originalité des collections lyonnaises dans leurs acquisitions ?

1.4.1 Les collections du Musée Borély de Marseille⁶⁷

Les collections égyptiennes de la ville de Marseille sont les plus importantes de province, juste derrière celles du Louvre. Il est vrai que les rapports entre la Provence et l'Égypte ont été continus depuis le XVI^e siècle. Les savants marseillais grâce à leurs compatriotes qui vivaient à Alexandrie avaient la possibilité de constituer de belles collections de momies, de cercueils, de sarcophages et de statues.

« Mais tous ces objets, après s'être arrêtés quelques temps en Provence, passaient aux mains des grands collectionneurs de Paris »⁶⁸.

65. A.D.R., 4T 282, Article du *Progrès* 13 Avril 1914.

66. Françoise Chapuis, Francis Marcouin (dir.), *D'outremer et d'Orient mystique...les itinéraires d'Émile Guimet*, Paris, Findakly, 2001, p. 141.

67. Monique Nelson, *Catalogue des antiquités égyptiennes*, Musée Borely, Marseille, Musée d'Archéologie de Marseille, 1973, 93 p.

68. Gaston Maspéro, *Catalogue du Musée égyptien de Marseille*, Paris, Imprimerie Nationale, 1889, 208

Le Musée est créé en 1802-1803, dans l'ancien couvent des Bernadines et se constitue d'objets confisqués aux émigrés et aux congrégations religieuses. En 1863, il s'installe dans le château des Borély, grands amateurs d'art, qui donnent leurs collections rassemblées par Louis Borély dès le XVIII^e siècle. Vient s'y ajouter la collection du docteur Clot-Bey cédée à la ville en 1861 pour 50 000 francs.

« Les seuls monuments qui soient demeurés à Marseille sont ceux qui y vinrent par hasard.[...] Le tout réuni aurait tenu aisément dans une armoire, et Marseille serait, aujourd'hui encore très pauvre en monuments égyptiens, si Clot-Bey ne lui avait donné d'un seul coup un musée complet »⁶⁹.

Antoine Barthélémy-Clot-Bey naît à Grenoble le 5 Novembre 1793. Il trouve assez vite sa vocation et, à la mort de son père, descend à Marseille étudier puis pratiquer la médecine, une fois obtenu son doctorat. En 1824, M. Tourneau, français établi en Égypte, envoyé en France par Méhémet-Ali pour engager des officiers et des médecins pour l'armée égyptienne, se voit recommander ce jeune médecin. Il lui propose de signer un engagement de cinq ans et de partir en Égypte. Très rapidement, Clot-Bey se fait remarquer et devient une personnalité proche du vice-roi. Il fonde un hôpital et une école de médecine et s'investit énormément lors des épidémies de choléra et de peste. Méhémet-Ali lui attribue le titre de Bey et le grade de général des armées.

Clot-Bey est un des premiers, avant la grande mode du voyage en Égypte, à parcourir le pays⁷⁰. Dans les années 1840-1850, lorsque le commerce des objets de fouilles est florissant, Clot-Bey réunit une collection importante et originale. Sans être égyptologue, il a le goût d'un homme de sciences et réunit des petits objets très divers tout en respectant les consignes données par le service des Antiquités de l'Égypte de Mariette qui commence à protéger le patrimoine égyptien. Le vice-roi en effet, s'inquiète de ce commerce si florissant et de la fuite du patrimoine égyptien. Dans le cadre de sa politique de valorisation de la nation égyptienne, il interdit toute exportation d'objets antiques en Europe et se montre très prudent pour les autorisations de recherche sur les sites archéologiques. Clot-Bey peut cependant conserver sa collection de petits objets, il finit par rentrer en France en 1858 et il meurt à Marseille en 1868 après avoir enrichi de sa collection le musée de sa ville d'adoption. Maspéro remarque que Clot-Bey a su acheter des « morceaux de très grande valeur »⁷¹ comme une table d'offrande ou l'autel en granit de Ramsès II ; sa collection est quelquefois lacunaire sur des objets communs comme les armes.

« La collection qu'il assembla n'en est pas moins une des plus riches qu'un seul homme ait fait depuis le commencement de notre siècle »⁷².

L'État fait également quelques dons à la ville, en 1875, le Louvre dépose une série importante de petits objets, en 1893, le ministère des Beaux Arts envoie à Marseille quatorze statuettes funéraires offertes à la France par le Khédive. La ville reçoit aussi de nombreux

p.

69. Idem.

70. Il publie en 1840 un *Aperçu général de l'Égypte* qui décrit le pays sous le règne de Méhémet-Ali avec un chapitre consacré aux "ruines et monuments" de l'Égypte

71. Gaston Maspéro, *Catalogue du Musée égyptien de Marseille*, Paris, Imprimerie Nationale, 1889, 208 p.

72. Idem.

dons et achète des collections comme celle des tissus coptes d'un marchand d'antiquités du Caire M. Panaghiotti.

1.4.2 Les collections du Musée des Beaux Arts de Dijon ⁷³

Le musée des Beaux Arts de Dijon est lui aussi un des grands musées de France. Son origine est très ancienne et remonte à l'Ancien Régime : un muséum est créé en 1787 avec les ouvrages des pensionnaires de l'École de Dessin. Il devient « établissement public » le 7 Mars 1799, ouvert aux visiteurs quelques mois plus tard. Les confiscations révolutionnaires des biens du clergé et des biens des émigrés contribuent à accroître ses fonds. Elles sont suivies par les dons, legs, dépôts et achats qui, au cours des siècles, enrichissent le musée de dizaines de milliers de pièces. Le musée reçoit des dons d' « objets anthropologiques » : en 1841, Joseph Bertholomey donne deux momies, dont une avec un sarcophage et une momie de Lates Niloticus dans son sarcophage ; en 1858, M.Dugier fait don de jambes humaines momifiées. En 1901, l'État envoie deux momies d'Antinoé et leurs vêtements trouvés par Albert Gayet. H. Seton Karr offre, en 1901-1902, un lot de cinquante-trois silex qu'il a trouvés dans le désert oriental, datant du Paléolithique ou du Néolithique.

En 1883 paraît un *Catalogue historique et descriptif du Musée de Dijon* qui mentionne dix-sept objets (statuettes de divinités, têtes de basalte en bronze et figures funéraires en émail ou en terre cuite). L'origine de ces pièces reste inconnue mais elles proviennent probablement des galeries d'Antiques des riches parlementaires dijonnais qui ont fui la Révolution. Le premier legs important est celui du couple Trimolet dont le mari est peintre à Dijon. Leur collection, riche de presque deux mille pièces, comprend soixante-dix pièces d' « antiquités égyptiennes », essentiellement des petits objets (vingt scarabées, quarante-deux pièces d'enfilages en pierre ou en terre vernie...)

Mais c'est surtout grâce à Albert Gayet, né à Dijon le 17 Septembre 1856, que le fonds égyptien s'agrandit considérablement. Élève de Gaston Maspéro, il fait parti du personnel scientifique de la Mission Archéologique Française au Caire en 1881. Il travaille au temple de Louqsor, puis à partir de 1895 sur le site d'Antinopolis ou Antinoé pour la chambre de commerce de Lyon et pour la Société Française de Fouilles Archéologiques créée par Émile Guimet. Ces fouilles font l'objet d'une exposition annuelle organisée par Émile Guimet. L'archéologue meurt en 1916, ses collections vont à sa sœur qui disparaît en 1924 ; l'État est d'abord le premier légataire universel chargé de constituer une collection Albert Gayet au Grand Palais. Devant l'impossibilité de remplir cette consigne, l'État renonce à ce legs au bénéfice de Dijon. Mais cette collection est dispersée et rentre au musée entre 1925 et 1926 après notre période d'étude. Les collections de Dijon ont bénéficié ensuite de nombreux autres dons.

73. Véronique Laurent, *Antiquités égyptiennes, inventaire des collections du Musée des Beaux Arts de Dijon*, Dijon, Musée des Beaux-Arts, 1997, 325 p.

1.4.3 Les collections du Musée de la Ville de Grenoble

La ville de Grenoble est liée à l'histoire de Champollion et à celle de l'égyptologie. Témoignant de l'intérêt porté dès le XVIII^e siècle en Dauphiné pour l'égyptologie, un intérêt conforté par la présence active de Champollion, la collection d'antiquités égyptiennes du musée est particulièrement importante.

Le Dauphiné a précédé la mode de l'orientalisme et des voyages en Égypte, véritable institution dès la fin du XVIII^e siècle, puisque dès avant la Révolution, la bibliothèque publique de Grenoble possède des momies et des antiquités égyptiennes dans un cabinet d'antiques. Elle reçoit d'abord la petite collection de l'abbaye de Saint-Antoine en Dauphiné mais les registres de délibérations ne les mentionnent pas, la présence de ces objets reste une simple supposition. La bibliothèque acquiert ensuite en direct d'Égypte une momie envoyée par le consul M. de Mure (1774-1790), originaire de Grenoble.

En 1802, Joseph Fourier est nommé préfet d'Isère par Bonaparte. Ce polytechnicien qui rentre de l'expédition d'Égypte est un passionné du pays des pharaons. Très vite la bibliothèque expose ses collections au public. Fourier s'occupe de l'enseignement et soutient le lycée de Grenoble, il met en place, en 1810, l'Université de Grenoble (dont la création a été décidée en 1808), offre la chaire de littérature grecque à Champollion-Figeac rencontré un peu plus tôt et un poste de professeur suppléant à son jeune frère (qui a vingt ans). Il veille également sur les acquisitions de la bibliothèque de Grenoble et tient à ce qu'elle dispose de livres récents et de récits de voyage... Champollion-Figeac entre ensuite à la bibliothèque en tant que bibliothécaire-adjoint et très vite il commence à étudier les momies : en 1809, il en ouvre une pour l'étudier complètement. Champollion le Jeune succède à son frère au poste de bibliothécaire-adjoint et c'est à partir de ces collections qu'il peut faire ses premières armes. Il établit de sa propre main l'inventaire du cabinet des antiques de la bibliothèque.

Stationnaire autour d'une dizaine d'éléments pendant tout le XIX^e siècle, deux dons viennent agrandir le fonds au début du XX^e siècle : celui de la société française des fouilles archéologiques et celui du Comte Louis de Saint Ferriol. En 1907 et 1913, la Société Française de fouilles archéologiques donne à Grenoble cent vingt-cinq pièces des recherches d'Albert Gayet à la suite des fouilles d'Antinoé, de Touna-el-Gebel et de Kôm-el-Ahmar (les pièces de cet archéologue sont réparties entre plusieurs musées de province). Le comte de Saint Ferriol, de retour d'Égypte après son très grand voyage pour étudier les trois civilisations de la vallée du Nil, commence par exposer ses objets dans son château à Uriage-les-Bains. La nomenclature manuscrite de ces objets est réalisée par Théodule Déveria et par lui-même. Certains de ces objets sont ensuite étudiés par Alexandre Moret. À sa mort en 1916, sa famille fait don de sa collection au musée. D'autre part se développent les collections privées qui aboutissent à des dons : en 1905, les collections d'étoffes coptes des Blanchet de Rives enrichissent les collections du musée, comme celles de Duinge et de Gillet. En 1907, la ville récupère un cercueil de la collection d'Aymé Dubois qui participa à l'Expédition d'Égypte.

1.4.4 Les collections du Musée de Picardie ⁷⁴

En Picardie, c'est la Société des Antiquaires, créée en 1836 pour réunir les vestiges archéologiques de la région, qui commence à rassembler des antiquités égyptiennes. Un premier assemblage composite d'objets est constitué dans une salle de la bibliothèque ; on y trouve, entre autre, une pièce très admirée, une momie achetée en 1839 par la Société à un marchand de curiosités. La collection ne croît cependant qu'en 1891, lorsque le ministère de l'instruction, des Beaux Arts et des cultes y dépose cent objets provenant du Département des Antiquités égyptiennes du Louvre. Le musée reçoit un autre dépôt d'État d'une quinzaine de statuettes funéraires et du cercueil de Neskafaâ en 1893, puis un troisième de trente-quatre objets des fouilles de Pierre Jouguet et d'Eugène Lefébure, en 1903. Quatre ans plus tard, le Musée Guimet envoie un masque funéraire en plâtre polychrome et des étoffes coptes qui viennent peut-être des fouilles d'Antinoé. En 1927, a lieu le legs le plus important que reçoit le musée : Maignan, peintre, graveur passionné d'arts anciens acquiert les objets du fonds Amélineau. Il devient membre de la Société d'Amiens en 1894 puis lui lègue sa collection. Le fonds du Musée a donc été constitué par les dépôts d'État et par le legs d'un passionné.

1.4.5 Qu'ont-ils en commun avec les musées lyonnais ?

Il faut déjà noter l'originalité de Lyon et de ses trois musées. Chacun a en quelque sorte sa spécialité et reste à la tête de son domaine. De sorte que les collections un peu extraordinaires comme les momies animales du muséum, peuvent s'accroître sans empiéter sur les autres domaines de l'Égypte antique.

Tous ces musées ont en commun un accroissement des collections égyptiennes par des dons : le musée de Marseille doit l'importance de son fonds égyptien au don de Clot-Bey, celui de Dijon au don d'Albert Gayet, celui de Grenoble aux dons du Comte de Saint Ferriol et de la Société française de Fouilles Archéologiques et celui de Picardie au don de Maignan. Ils ont reçu et payé les collections de personnages passionnés par l'Égypte, très grands égyptologues, personnes ayant habité au pays des pharaons ou simples curieux. S'il y a effectivement des dons faits aux musées de Lyon, ils ne concernent pas seulement les antiquités égyptiennes. Les objets égyptiens font toujours partis d'ensembles plus vastes où se côtoient antiquités grecques, romaines, gauloises, égyptiennes et médailles.

En revanche, il y a à Lyon une réelle politique de certains directeurs des musées, sans parler de Guimet à qui la ville doit le musée des religions. Les grands directeurs ne se sont pas concentrés uniquement sur la collection égyptienne mais ils ont fait preuve d'innovations dans leurs choix, leurs contacts. Ils sont tous présents sur la scène nationale et internationale. Ils ont su susciter les dons et constituer de belles collections qui font de celles de Lyon les secondes de France. Les collections du musée des Beaux-Arts sont à elles seules placées derrière celles du Louvre et de Marseille. Il faut remarquer que cette politique d'achat est motivée par le conservateur mais ne se fait pas que par lui : il doit

74. Musée de Picardie, *La collection égyptienne du Musée de Picardie*, Paris, Musée de Picardie, 1994, 197 p.

demander un budget au maire, au préfet ou au sénateur. Si ces personnes ne voient pas l'intérêt d'un tel achat, ils le refusent. Il est possible de remarquer deux périodes pour les collections égyptiennes des musées de Lyon.

- la première se situe pendant la direction d'Artaud puis de Comarmond à la tête du musée des Beaux-Arts. Le premier conservateur est très actif et bénéficie de l'aide de la municipalité qui vient de créer le musée. Il profite surtout donc de la bonne volonté des politiques. Comarmond voit l'arrivée à la mairie de Lyon, en 1830, du Docteur Gabriel Prunelle. Après avoir étudié la médecine à la faculté de Montpellier de 1794 à 1799, celui-ci monte à Paris en 1800 et devient médecin militaire. Poussé par un esprit curieux et encyclopédique, il occupe aussi des fonctions d'aide bibliothécaire, puis il est commissaire du Gouvernement chargé de l'inspection des bibliothèques et des dépôts littéraires. Il exerce ensuite la médecine à Montpellier puis à Lyon où il devient membre de la commission administrative qui s'installe à l'Hôtel de Ville pendant la révolution de 1830. Il est élu maire le 7 Août 1830. Sa magistrature est mouvementée avec les révoltes des canuts, mais ses apports restent nombreux en particulier dans le domaine culturel avec la restauration du palais Saint-Pierre et la création de nouvelles salles. Cet homme est passionné d'antiques qu'il collectionne : sa politique est en adéquation avec celle du conservateur. Il lègue d'ailleurs sa bibliothèque et son cabinet à la ville en 1838.

Il y a ensuite un grand vide pour les collections du musée des Beaux-Arts ; d'un côté il y a peut-être un désintérêt des conservateurs pour l'Égypte, mais de l'autre il semble y avoir une absence de soutien financier permis par les hommes politiques. Ainsi la collection de Clot-Bey passe entre les doigts du musée. La première installation du musée Guimet prouve aussi une incompréhension des deux milieux qui peut s'expliquer par la crainte du maire de voir les musées municipaux concurrencés ou par l'appréhension d'un trop gros scandale dans la ville encore très catholique⁷⁵.

- Le mouvement s'inverse avec l'arrivée du Docteur Lortet au musée. D'abord soutenu par Gailleton, il l'est ensuite par Herriot, maire dès 1905, radical qui veut développer l'accès à la culture et qui travaille à la restauration du musée et de son image. Il effectue son déménagement boulevard des Belges puis discute avec Émile Guimet le retour du musée des religions. Celui-ci s'installe à côté du musée pour une diffusion plus grande des collections proposées.

Les collections s'accroissent tout de même par à coups en fonction du conservateur et des hommes politiques qui l'entourent. Les musées ne présentent que l'Égypte ancienne et ses curiosités mais par l'action de leurs principaux représentants, l'Égypte est liée à Lyon.

75. Mais Gailleton est un ardent républicain ce qui annule peut-être cette dernière hypothèse

Chapitre 2

Les bibliothèques de la ville de Lyon : lire l'Égypte

Avant de s'aventurer dans les collections égyptiennes de la bibliothèque de la ville de Lyon, il semble important de revenir sur l'histoire de cette bibliothèque, pour mesurer les influences profondes qu'elle a subies.

« Rien de mécanique, en effet dans l'accumulation au fil des siècles des traces multiples de notre civilisation. Le paysage mental qui s'en dégage possède en quelque sorte sa personnalité propre car s'il procède d'une volonté de savoir systématique, il ne s'en est pas moins constitué à travers les aléas de l'histoire »¹.

2.1 Petite histoire des bibliothèques lyonnaises

2.1.1 La bibliothèque du Lycée aussi appelée Grande Bibliothèque

La bibliothèque naît en 1565, lorsque le Consulat² de la ville de Lyon rouvre les portes du Collège de la Trinité fermées pour cause d'hérésie, et le confie aux Jésuites réputés très bons professeurs avec qui il a passé un contrat : la ville garde la propriété des locaux qu'elle fournit aux Jésuites qui reçoivent une pension en compensation. Le Consulat exige d'eux qu'ils dispensent un enseignement gratuit aux plus pauvres. Très vite, dans la première moitié du XVII^e siècle, une salle est attribuée à la bibliothèque qui s'est développée rapidement grâce au soutien financier du Consulat et aux dons de certains pères jésuites parmi lesquels les pères Auger et La Chaise proches d'Henri III et de Louis XIV, les pères Coton et Ménestrier, ou l'archevêque de Lyon Camille de Neufville de Villeroy qui lègue sa bibliothèque riche de plus de cinq mille ouvrages selon Niepce³ au Collège de la Trinité dans lequel il avait étudié. À cette époque, la bibliothèque est ouverte seulement aux

1. Patrick Bazin, *Bibliothèque de la ville de Lyon*, Collections, Bibliothèque de la ville de Lyon, 2000.

2. Conseil municipal sous l'Ancien-Régime.

3. Léopold, Niepce, *Les bibliothèques anciennes et modernes de Lyon*, Lyon, Georg, 1876.

professeurs même si elle accueille parfois des personnes extérieures.

« Tant que la bibliothèque du Collège fut au mains des jésuites, elle n'était pas publique ; toutefois, les amis des sciences et des lettres y trouvaient l'accès facile »⁴.

Il semble en effet que les jésuites, fiers de leurs richesses n'hésitent pas à faire visiter leur bibliothèque⁵.

En 1731, la municipalité crée une bibliothèque publique à l'hôtel de Flechère. Elle ouvre ses portes tous les lundis et vendredis, mais propose une collection très spécialisée dans le domaine juridique puisqu'elle a été constituée autour du legs de deux avocats. En 1765, trois ans après l'expulsion des Jésuites de France prononcée par le Roi, le Consulat récupère le Collège de la Trinité qu'il a financé, et, en même temps les collections qui y sont rangées, au grand regret de l'ordre ; il y adjoint la « bibliothèque des avocats ». Ce sont alors quarante mille ouvrages qui sont mis à la disposition du public. Si les Jésuites ont disparu de l'horizon lyonnais, la bibliothèque municipale reste fortement marquée au cours du XIX^{ème} siècle par ses origines jésuites : elle est à la fois ouverte à la religion, la science, la politique et est centre de toutes les controverses. Les Jésuites lui ont aussi donné une vision universelle comme en témoignent les nombreux récits de voyages de missionnaires lyonnais. Ainsi plusieurs ouvrages concernant l'Égypte proviennent des fonds rassemblés par les Jésuites et constituent un socle ancien à cette collection.

Cette bibliothèque est fortement bousculée pendant la Révolution : elle est à la fois abîmée et complétée⁶. Abîmée puisque les bibliothèques parisiennes se servent largement dans ses collections, que ses locaux sont endommagés par les combats et que ses fonds croupissent pendant plusieurs années dans des caves ou des pièces impropres à la conservation. Complétée avec les trois vagues de confiscations de biens. Le 4 Novembre 1789, les biens du Clergé sont mis à la « disposition de la Nation », si le sort des bibliothèques n'est pas évoqué dans ce décret, les collections des communautés religieuses leur sont confisquées de facto. Le 27 Juillet 1792, a lieu la deuxième vague de confiscations ; ce sont les biens des émigrés, des déportés et des condamnés qui vont rejoindre ceux du clergé. Enfin, le 15 Septembre 1793, les universités, les académies et les corporations sont supprimées. Les collections de livres sont transférées vers des dépôts littéraires tenus par des responsables souvent peu compétents. Elles rejoignent ensuite la bibliothèque et sont mises sous l'autorité de la municipalité par la loi du 28 Janvier 1803. La bibliothèque du Chapitre de la Cathédrale et ses très vieux manuscrits, celle des Augustins, des Dominicains, des Carmes, des Récollets, des missionnaires de Saint Joseph, des séminaires de Saint Irénée, des Feuillants, des Minimes, des Capucins, des Visitandines viennent agrandir le fond de la bibliothèque de Lyon. À l'occasion de l'installation de l'administration de la bibliothèque, en l'an 11 de la République⁷, M. Rambeau-Brosse, adjoint au maire fait un discours :

4. Charles Joseph Chambet, *Guide pittoresque de l'étranger à Lyon : Panorama de la ville, de ses faubourgs et d'une partie de ses environs*, Lyon, Guyot, 1836, p. 106.

5. Corinne Marty, *Les bibliothèques publiques de la ville de Lyon du XVII^e au XIX^e siècles : d'après les papiers d'un érudit lyonnais : Jean-Baptiste Monfalcon, 1792-1874.*, mémoire de maîtrise d'histoire de Lyon III, 1988

6. Léopold, Niepce, *Les bibliothèques anciennes et modernes de Lyon*, Lyon, Georg, 1876.

7. La date exacte n'est pas connue mais les différentes démarches pour l'ouverture de la bibliothèque se sont faites cette année là.

« La bibliothèque publique, cette propriété utile à toutes les classes de la société, nécessaire aux progrès des arts, des sciences et de l'instruction publique vient d'être rendue à la ville de Lyon »⁸.

Le premier article du règlement souligne que :

« les fonctions des bibliothèques sont de faire donner aux citoyens les livres qu'ils demanderont, de leur indiquer ceux qu'ils ne connaîtront pas et de les aider dans leurs travaux ».

Le deuxième présente les horaires d'ouverture, le mardi, le mercredi, le vendredi et le samedi de dix heures jusqu'à quatorze heures.

Des travaux de classement sont à l'époque entrepris par le premier bibliothécaire, Antoine Delandine : en 1804, il est autorisé à retirer les collections des communautés religieuses de l'abbaye de Saint-Pierre où elles étaient conservées et de les intégrer à la bibliothèque municipale qui vient de réouvrir. Les bibliothécaires s'attaquent alors à un redoutable travail d'organisation et cataloguent les ouvrages. Mais la fonction de bibliothécaire étant plus honorifique que professionnelle, leur travail est parfois controversé et la bibliothèque est très liée au bibliothécaire ; de 1847 à 1874, la direction de la bibliothèque est assurée par Jean-Baptiste Monfalcon, personnage au très fort caractère qui n'hésite pas à refuser à des savants l'accès à la bibliothèque, ni à intégrer à sa collection les livres de la municipalité. Henry Joly décrit ainsi la personnalité de Monfalcon :

« Une vanité qui a dominé et déterminé toutes ses activités, qui explique son insuffisance professionnelle, ses travaux somptuaires et inutiles, et l'état où il a laissé la bibliothèque à sa mort »⁹.

La bibliothèque, alors implantée au Lycée dans les anciens bâtiments du Collège, ne cesse de croître, malgré des locaux en mauvais état qui ne la protègent ni de la pluie ni du soleil ; la galerie Villeroy abrite les collections de l'archevêque qui souffrent tout particulièrement à cause de la verrerie sous laquelle elles sont conservées. Tout au long du siècle la bibliothèque reçoit de nombreux dons et legs (legs Charvin en 1842, legs Mestre en 1882 et legs Morin-Pons en 1905 pour ne citer que les plus importants), elle achète des collections comme le fonds Coste, acquis en 1855, qui augmente considérablement les collections sur l'histoire de Lyon et du lyonnais. Elle bénéficie aussi des envois de l'État, don du ministère de l'instruction publique ou dépôt légal, parmi lesquels se trouvent de nombreux comptes-rendus de voyages.

2.1.2 La bibliothèque du Palais des arts

Il convient aussi de parler d'une certaine originalité lyonnaise : en 1831, le maire de Lyon, Gabriel Prunelle fonde une seconde bibliothèque publique, la bibliothèque du Palais des Arts, à la place de la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts.

8. A.D.R., 4T 86, discours de M. Rambeau-Brosse, an 11 de la République.

9. Bibliothèque Municipale de Lyon (B.M.L.), Ms 2 464 : note d'Henry Joly sur Jean-Baptiste Monfalcon cité dans Jean-François Lutz, *Dons et legs à la Bibliothèque municipale de Lyon 1850-1950*, Mémoire d'étude DCB, 2003.

« M. le Préfet, vous m'avez entretenu par lettre du 17 Avril dernier de deux arrêtés soumis à votre approbation par M. le maire de Lyon et dont l'objet est de réunir en une seule bibliothèque, la bibliothèque de divers établissements formée dans le palais Saint Pierre »¹⁰.

Il s'agit de compléter l'offre proposée aux Lyonnais avec une bibliothèque uniquement consacrée aux arts, aux techniques et aux sciences, située au centre du quartier commerçant de Lyon ; les lettres, l'histoire, la religion et la philosophie restent l'apanage de la bibliothèque du Lycée. Les deux bibliothèques sont indépendantes l'une de l'autre. L'accès à la nouvelle bibliothèque n'est plus seulement réservé aux professeurs et aux élèves de l'école, il est ouvert aux citoyens lyonnais. La nouvelle bibliothèque s'organise autour d'une partie du fonds municipal (provenant des livres en double exemplaire de la bibliothèque du Lycée) et des collections de l'Académie de Lyon. Viennent s'y ajouter les collections de quatre sociétés savantes : la société d'agriculture, la société linnéenne, la société de pharmacie et la société de médecine. Chaque collection reste la propriété de ces institutions, seuls le catalogue et la gestion sont communs.

« La bibliothèque du Palais des Arts, dont nous nous occupons actuellement fut ainsi composée :

- Des divers livres formant la bibliothèque du musée.
- Des livres doubles de la grande bibliothèque, dite de la ville, plus des livres scientifiques et de ceux appartenant aux Beaux-Arts.
- L'Académie, les Sociétés de Médecine, d'Agriculture, Linnéenne, et de Pharmacie y joignirent leurs bibliothèques ; elles conservèrent néanmoins leur titre de propriété particulière ».¹¹

Cependant pour des raisons inconnues, les sociétés d'agriculture, linnéennes et de pharmacie se séparent de la bibliothèque du Palais des Arts en 1849.

Comme la Grande Bibliothèque, le Palais des Arts bénéficie de dons et fait des achats importants. Niepce¹² rapporte que les députés du Rhône demandent à l'État de donner à la bibliothèque des grandes publications d'un prix très élevé. En 1837, François Artaud, directeur des musées des antiques de Lyon lui lègue sa collection : sa bibliothèque et son cabinet d'antiques. Jean-Antoine Lambert laisse à la ville, en 1850, sa bibliothèque riche de deux mille sept cent dix-huit volumes et sa collection d'objets d'art. Gabriel Prunelle lui aussi lègue ses neuf mille cinq cents ouvrages en 1853, suivi de Rougnard en 1855 (cinq mille sept cents ouvrages)... Enfin le legs de Matthieu Bonafous en 1859 (cinq mille documents), celui de Sébastien des Guidi et l'achat de la collection de Victor Thiollière finissent d'augmenter les collections de cette bibliothèque : Niepce¹³ constate que dès 1860, la bibliothèque contient soixante mille volumes soit trois fois plus qu'en 1844. En 1834, la *Notice sur la bibliothèque de la ville de Lyon* souligne que :

« La bibliothèque de Lyon passe à juste titre pour une des plus belles d'Europe »¹⁴.

10. A.D.R., 4T 91, lettre du ministre du commerce et du travail public au préfet du Rhône.

11. A.D.R., 4T 91, Renseignements relatifs à la bibliothèque du Palais des Arts.

12. Léopold, Niepce, *Les bibliothèques anciennes et modernes de Lyon*, Lyon, Georg, 1876.

13. Idem.

14. A.D.R., 4T 86, *Notice de la bibliothèque de la ville de Lyon*, Lyon, 1834.

2.1.3 La constitution de la Bibliothèque Municipale moderne

Au début du siècle la municipalité doit faire face à trois problèmes : la bibliothèque du Palais des Arts est à l'étroit dans ses locaux, la Grande Bibliothèque est dans un bâtiment vétuste, et les lecteurs se plaignent de la dispersion des collections. La loi de séparation de l'Église et de l'État, en 1905, permet à la ville de prendre possession des bâtiments de l'archevêché au bord de la Saône, dans lesquels elle installe les collections des deux bibliothèques en 1912. De nouveaux dons viennent les augmenter : il s'agit des legs de Morin-Pons en 1905 et de Giraud en 1910, puis juste après guerre, de la société de géographie et d'Holstein.

2.2 Les acquisitions d'ouvrages sur l'Égypte

Ces acquisitions s'inscrivent dans l'histoire de ces bibliothèques.

2.2.1 Le fonds ancien de la bibliothèque du Lycée remonte aux communautés religieuses de l'Ancien Régime

La collection de la bibliothèque du collège de la Trinité, l'ouverture d'esprit et surtout la curiosité des pères jésuites.

Pendant deux siècles exactement, 1565-1765, les jésuites ont entretenu et composé la bibliothèque de leur collège avec un budget fourni par la municipalité. Nous avons retrouvé treize livres qui leur ont appartenu à la bibliothèque municipale. Leurs auteurs sont tous des grands noms de l'époque, représentatifs au cours des siècles, des sciences, du savoir et de l'esprit de découverte.

S'y retrouvent les premiers récits de voyage égyptiens qui sont intimement liés aux voyages dans les autres pays du monde... La description de ces livres permet de dégager ce que pouvaient rechercher les jésuites.

- L'ouvrage le plus ancien est celui de Pierre Belon naturaliste français d'origine modeste du XVIème siècle (1517-1564). Il part en Allemagne pour avoir des cours de botanique puis parcourt le Levant de 1546 à 1549 : la Grèce où il visite le mont Athos, la Turquie, l'Égypte où il explore Alexandrie et Le Caire, la Judée, l'Arabie et la Palestine par l'isthme de Suez. Ce voyage lui permet de rapporter un grand nombre d'observations sur l'histoire naturelle et les mœurs de ses habitants. Il en fait le récit en 1553, dans *Voyage au Levant, les observations de Pierre Belon du Mans, de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays estranges*, édité en 1553. Curieux de tout, il collecte de nombreuses observations en histoire naturelle mais aussi en archéologie et sur la vie des peuples qu'il côtoie. Ainsi, il s'intéresse aux procédés employés pour la momification des corps. Les jésuites ont donc acquis un des premiers ouvrages qui consacre une partie conséquente à la basse-Égypte et au Sinaï. Cet ouvrage relate

un des premiers voyages naturalistes de l'histoire. Il a été donné à la bibliothèque du Collège par le père Ménestrier, professeur au collège où il a étudié. Claude Ménestrier est un passionné de l'Antiquité qui finit par se consacrer plus à l'histoire héraldique qu'à l'histoire antique. Le collège possède ce livre en double et a sûrement acheté lui-même le second exemplaire. Ceci prouve l'importance de ce récit de voyage.

- Le collège en possède un autre exemplaire en latin, publié chez Plantin à Anvers : *Petri Bellonii Cenomani, Plurimarum singularium et memorabilium rerum in Graecia, Asia... Observationes, tribus Libris expressae.*
- L'ouvrage de l'abbé Le Mascrier, *Description de l'Égypte, contenant plusieurs remarques curieuses sur la Géographie ancienne et moderne de ce païs, sur ses monumens anciens, sur les moeurs, les coutumes, et la religion des habitans, sur le gouvernement et le commerce, sur les animaux, les arbres, les plantes, écrit d'après les notes du consul du roi de France en Égypte* montre bien que le voyage est écrit pour rendre le pays plus et mieux connu :

« Plusieurs [voyageurs] ont donné au public diverses relations de l'Égypte. C'est dommage que ces auteurs modernes aient moins pensé à nous instruire qu'à nous plaire. Ils ont visité en courant une vaste région, dont la moindre contrée offre à la curiosité d'un étranger, les monuments les plus respectables. Ils ont traversé de grandes villes, plusieurs bourgades. Ils ont eu en passant des entretiens légers avec quelques habitants grossiers du pays. Ils ont vu quelques ruines anciennes, des temples et des palais détruits, des obélisques renversés et des colonnes encore debout [...] et au lieu d'un portrait naturel et fidèle, ils ont donné au public un tissu informe de contes ridicules, ou d'aventures personnelles, capables peut-être d'amuser un instant quiconque ne lit que pour l'amusement, mais peu propres en effet à orner l'esprit et à l'éclairer »¹⁵.

Le consul au contraire des quelques voyageurs de l'époque réalise un véritable travail d'historien. Il apprend l'arabe pour pouvoir interroger les habitants et visite les pyramides dont il rend une très belle description. Le Mascrier rédige cet ouvrage d'après les notes de M. de Maillet. Cet exemplaire de la bibliothèque du collège jésuite est un don de Marc Perachon fait en 1746. Avocat au parlement de Paris, ancien élève de la compagnie, auteur de poésie, il donne la somme de cinq mille livres aux jésuites pour l'achat d'ouvrages sur lesquels est apposé son sceau. Cet ouvrage est uniquement consacré à l'Égypte et fait à partir des notes de quelqu'un qui y a vécu. C'est véritablement un ouvrage pour s'instruire sur le pays en lui-même.

- Camille de Neufville de Villeroy étudie chez les jésuites du Collège de la Trinité à Lyon, avant de partir à Rome où il devient docteur en théologie. À son retour, il devient abbé d'Ainay puis archevêque de Lyon, de 1653 à 1693, et primat des Gaules. Esprit curieux, il rassemble une bibliothèque de plus de cinq mille ouvrages du XV^{ème} au XVII^{ème} siècle, des manuscrits et un important fonds espagnol. À sa mort tout est légué aux jésuites du Collège de la Trinité de Lyon.

15. Préface de l'Abbé le Mascrier *Description de l'Égypte, contenant plusieurs remarques curieuses sur la Géographie ancienne et moderne de ce païs, sur ses monumens anciens, sur les moeurs, les coutumes, et la religion des habitans, sur le gouvernement et le commerce, sur les animaux, les arbres, les plantes, etc : Composée sur les mémoires de M. de Maillet, ancien consul de France au Caire*, Paris, 1735.

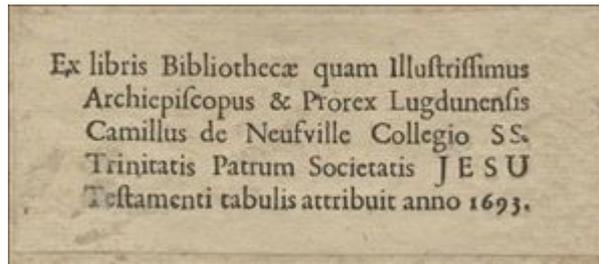


FIGURE 2.1 – Ex-libris de Camille de Neufville de Villeroy.

C'est ainsi qu'arrive, dans les collections jésuites, le *Journal des Voyages de M. de Monconys... où les savants trouveront un nombre infini de nouveautéz, en Machines, de Mathématique, Experience Physique, Raisonnement de la belle philosophie, curiositez de Chimie, conversations des illustres de ce siècle; outre la description de divers Animeaux et Plantes rares, plusieurs Secrets inconnus pour le Plaisir, la Santé, les Ouvrages des Peintres fameux, les Coutumes, Moeurs des Nations, ce qu'il y a de plus digne de la connaissance d'un honnête homme dans les trois Parties du Monde*, publié à Lyon en 1665. Ce titre est à lui seul le programme du voyage de ce diplomate : les sciences pures restent son objet d'étude même s'il s'intéresse à d'autres aspects des pays visités. Il s'oppose en cela à l'ouvrage de Le Mascrier dont le titre montre aussi l'objet principal de l'auteur, l'étude d'une société. Monconys a la passion du voyage et d'un savoir encyclopédique : il a voyagé en Espagne, au Portugal, en Italie, en Terre Sainte, en Anatolie, en Angleterre, en Allemagne, au Pays Bas où il rencontre Vermeer. C'est sûrement le premier lyonnais à avoir découvert la civilisation pharaonique et le Sinaï. Son fils dit de lui qu'il est « curieux jusqu'à l'excès ». Il s'occupe à sa mort d'éditer l'ouvrage avec l'aide d'un jésuite, le père Jean Berthet en 1665. C'est peut-être par cet homme que l'ouvrage tombe entre les mains de Camille de Villeroy.

- Camille de Villeroy lègue aussi un exemplaire de la première édition de la *Relation des voyages de monsieur de Breues tant en Grèce, Terre-Sainte et Aegypte qu'aux royaumes de Tunis et Alger : ensemble, un traité fait l'an 1604 entre le roy Henri le Grand et l'empereur des Turcs*, paru en 1628 à Paris. François Savary de Brèves (1560 à Paris - 1628 à Paris) est un diplomate français envoyé par Henri IV au Caire, à Constantinople et à Rome. Il fait conclure en 1604 entre la France et la Turquie, un traité d'alliance et de commerce qui est publié avec son ouvrage et envoie de nombreux manuscrits orientaux au Roi de France. Il connaît les langues orientales et crée un collège de langues orientales à Paris après son retour. Il est considéré comme un grand orientaliste et son ouvrage a eu beaucoup de succès. Il y parle des tracasseries quotidiennes des ambassadeurs, mais aussi de la politique, de l'histoire de ces pays, de leurs monuments, de leurs ruines et de leurs religions. Finalement c'est un ouvrage complet sur les pays dans lesquels il a vécu qu'offre François Savary de Brèves.
- Camille de Neufville possède enfin un exemplaire du *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en l'Amerique, qui n'ont point esté encore publiez : contenant l'origine, les mœurs, les coûtumes et le commerce des habitans de ces deux parties du monde. Avec des traitez curieux touchant la haute Ethyopie, le débordement du Nil, la mer*

Rouge, et le Prete-Jean, publié à Paris en 1674.

« Le goût qu'on a aujourd'hui pour les relations et pour les voyages est devenu si général que j'espère que le public m'aura obligation du soin que je prends d'en amasser »¹⁶.

Ce recueil compte plusieurs récits de missionnaires jésuites aux Caraïbes, en Éthiopie mais aussi en Égypte avec la *Relation de la riviere du Nil, de sa source et de son cours, et de l'inondation qu'elle fait dans la campagne d'Égypte, jusqu'à ce qu'elle tombe en la mer Méditerranée* du jésuite portugais Gerónimo Lobo (1595?-1678). Cependant ce missionnaire des Indes n'est jamais allé au pays du Nil et a écrit cet ouvrage d'après les échanges qu'il a eus avec la Royal Society of London for Improving Natural Knowledge, société savante fondée en 1660. De plus dans ce recueil, ce petit essai d'une dizaine de pages est enseveli sous les récits de cinquante à deux cents pages. Il ne fait pas l'attrait de ce livre. Camille de Neufville l'a peut-être acquis parce qu'il s'agit d'écrits jésuites ou pour les récits concernant les Amériques.

- Il lègue au Collège, en 1693, un recueil de voyages édité par C.B. Morisot où se côtoient les relations du Brésil et de la Perse avec trois relations d'Égypte de César Lambert, Jacques Albert et Santo Seguezzi.
- Les *Observations curieuses sur le voyage dans le Levant* par Fermanel, Fauvel, Baudoin et Stochove sont un peu d'un autre genre : en 1630, Vincent Stochove, riche flamand, rejoint trois amis à Rouen, Gilles Fermanel, futur conseiller au parlement de Normandie, Robert Fauvel, maistre des comptes et Baudoin, sieur de Launay pour partir faire un long voyage et compléter leur culture classique. Ils effectuent le grand tour habituel de l'époque : les grandes villes italiennes puis Constantinople, la Terre-Sainte et le retour par l'Égypte. À son arrivée, Stochove publie ses *Voyages* qui ont un grand succès et sont réimprimés deux fois. Bien qu'écrit en français, son ouvrage est repris par deux fois en France : Fermanel s'occupe d'une traduction que les jésuites ne possèdent pas et qui est mise avec des remarques de Fauvel. Les *Observations curieuses sur le voyage dans le Levant* par Fermanel, Fauvel, Baudoin et Stochove sont la seconde traduction ; l'ouvrage est très différent de l'original et plus de la moitié des chapitres sont consacrés à l'islam. Mais il a du succès puisque sa première édition date de 1668 et que le livre de la collection jésuite est paru en 1703 ; c'est sans doute la seconde édition qui a été acquise par les jésuites.
- Le collège possède aussi un exemplaire du très célèbre *Nouvelle relation en forme de journal, d'un voyage fait en Égypte* de Wansleben, dominicain allemand chargé par Colbert d'acquérir des manuscrits orientaux. Il se rend dans l'oasis de Fayoum puis remonte le Nil jusqu'à Guirgeh. Il est le premier à aller aussi loin dans les terres. Il rapporte des informations sur le pays et ses habitants mais aussi sur les monuments et il donne des hypothèses sur les rituels égyptiens antiques.
- Il a aussi dans sa bibliothèque des ouvrages célèbres sur l'Égypte provenant de l'étranger : les élèves et les professeurs peuvent lire *A Description of the East and some other country* de Richard Pococke, publié à Londres en 1743. En 1737, Richard

16. Richard Ligon, *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en l'Amérique, qui n'ont point esté encore publiez : contenant l'origine, les mœurs, les coûtumes et le commerce des habitans de ces deux parties du monde. Avec des traitez curieux touchant la haute Ethyopie, le débordement du Nil, la mer Rouge, et le Prete-Jean*, « Au lecteur », Paris, 1674.

Pococke quitte l'Angleterre pour un voyage « dans des pays barbares » qui dure sept années. Il sillonne l'Europe, de la Pologne jusqu'à l'Italie et de la France jusqu'à la Hongrie, mais surtout l'Orient : Égypte, Arabie, Palestine, Syrie, Grèce, Thrace etc. Pococke publie une somme en sept volumes qui est comme une espèce de bibliothèque historique et géographique qui supplée seule à quantité d'ouvrages qu'on n'est pas toujours à même de se procurer. Nombreux sont ceux qui le lisent : politiques, juristes, théologiens, géographes, sculpteurs, architectes, antiquaires, botanistes et amateurs d'histoire naturelle. Ses livres sont traduits en français, allemand et néerlandais. Son récit est une mine de renseignements sur l'histoire, le gouvernement et les habitants d'Égypte. De la basse-Égypte, il se rend à Philae par le Nil puis traverse le Sinaï pour aller en Palestine. Il est l'un des tous premiers explorateurs scientifiques de notre ère à avoir visité la nécropole de Sakkara.

Les jésuites s'intéressent aussi aux mystères de l'Égypte antique et en particuliers à l'écriture hiéroglyphique : ils possèdent les premiers ouvrages qui s'y consacrent réellement.

- Ils récupèrent le *Discours des hiéroglyphes aegyptiens* de Pierre L'Anglois publié en 1583 dont les traductions des inscriptions hiéroglyphiques sont très fantaisistes et poétiques.
- Ils ont aussi l'*Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens* où est décrit l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, l'antiquité des sciences en Égypte et l'origine d'un culte des animaux, essai beaucoup plus réaliste de William Warburton, publié en France par Léonard des Malpeines en 1744. Cet essai qui a beaucoup de succès, est une partie du second tome d'un ouvrage très polémique *La Mission divine de Moïse*. La réflexion de Warburton s'inscrit dans un courant de recherches ancien sur les hiéroglyphes et sur l'histoire de l'écriture ; cet essai fait de son auteur un précurseur de Champollion le jeune, sur la voie du déchiffrement des hiéroglyphes.
- Enfin, Claude Ménestrier lui-même, si son domaine de prédilection reste l'art héraldique et l'histoire de l'allégorie, de l'emblème et de la devise, écrit en 1692 une *Lettre d'un académicien à un seigneur de la cours à l'occasion d'une momie rapportée d'Égypte et exposée à la curiosité publique*.

Le Collège acquiert donc des ouvrages variés et novateurs sur l'Égypte. Il manque cependant quelques grands classiques qui ont pu se perdre ou disparaître des collections depuis leur acquisition : l'ouvrage du jésuite Claude Sicard, parti en mission auprès des coptes, qui identifie le premier le site de l'ancienne Thèbes, ni celui du danois Norden, illustré de nombreuses planches. Enfin il manque l'ouvrage d'André Thévet, *Cosmographie du Levant*, paru en 1556. Au vu de cette collection qui rassemble les premiers ouvrages de ce type, nous pouvons penser cependant que ces livres manquants se trouvaient au collège de la Trinité avant sa fermeture.

Il semble aussi qu'ils aient été acquis assez rapidement pour l'époque puisque Perachon a donné l'ouvrage de le Mascrier neuf ans après sa parution, ou que l'ouvrage de Pococke, sorti en 1743, était dans les collections en 1772, au moment de l'expulsion de l'Ordre. De plus l'ouvrage de Pierre Belon en latin, paru en 1589 porte la date de 1591 presque comme s'il s'agissait d'un don. Nous n'avons cependant pas vu d'autres indications justifiant cette

hypothèse. Il est intéressant aussi de noter la provenance des ouvrages : un seul est édité à Lyon. Tous proviennent de Paris sauf celui en anglais qui vient de Londres et le livre de Belon en latin qui vient d'Anvers. Paris est déjà le centre d'édition des connaissances sur l'Égypte. Lyon est quand même la seconde place d'impression du royaume mais ne fait pas du tout le poids et n'imprime peut-être que les récits des personnes qui n'évoluent pas dans le milieu national : Balthazar de Monconys est un grand homme du royaume mais c'est son fils, moins connu, qui fait imprimer l'ouvrage à Lyon. Cela peut signifier aussi que les jésuites s'approvisionnent des plus grands titres à la capitale et pas seulement dans leur ville. Ils font preuve d'un réel intérêt pour les récits de voyages. Cet intérêt est bien sûr orienté : c'est pour favoriser leurs missions que les jésuites sont si bien documentés, il leur faut lire les relations de voyages des pays qu'ils veulent parcourir. Ils pratiquent une nouvelle manière d'évangéliser les populations : maîtrise des langues indigènes, étude et préservation des coutumes locales, mise en place d'une organisation sociale et des progrès économiques de communautés. Ils n'ont donc pas que des ouvrages sur l'Égypte : ce sont souvent des récits plus larges issus de la nouvelle mode des livres de voyage des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Ils ne consacrent que quelques lignes à ce pays, au milieu des pays orientaux, africains et américains traversés par les riches voyageurs dans leurs périples. Mais par cette accumulation de récits pour se documenter sur les coutumes locales ici arabes et égyptiennes, les jésuites font connaître l'Égypte et sa civilisation à Lyon et aux Lyonnais qui les côtoient.

Les ouvrages saisis pendant la Révolution dans les divers couvents et communautés religieuses

Nous avons retrouvé quelques ouvrages issus des confiscations révolutionnaires. Plusieurs communautés religieuses sont concernées mais il semble qu'elles n'ont jamais plus d'un livre sur l'Égypte.

- Les dominicains ont un exemplaire des *Hieroglyphes de Pierus*, ouvrage de l'humaniste Ian-Pierre Valérian, publié à Bâle en 1556 sous le titre : *Hieroglyphica sive de Sacris Aegyptiorum literis commentarii Ionnais Pierii Valeriani Bolzani Bel-lunensis*. Traduit en Français par Montlyart, pasteur protestant, il est régulièrement publié entre 1536 et 1631. Ce livre n'est cependant pas tant un ouvrage sur l'Égypte qu'un ouvrage sur l'expression et la symbolique des nombres exprimés par la position des doigts de la main. Il n'est donc pas incongru de trouver ce livre dans la bibliothèque des frères prêcheurs formés pour être des théologiens. Il est publié en français pour la première fois en 1615, à Lyon et c'est peut-être pourquoi il se retrouve dans cette bibliothèque.
- Les récollets, issus de l'ordre des franciscains, possèdent un exemplaire du *Bouclier de l'Europe, ou La Guerre-Sainte, contenant des avis politiques, et chrétiens...avec une Relation de voyages faits dans la Turquie, la Thébàïde et la Barbarie du père Jean Copin*. Ce soldat voyage en 1638 en Égypte où il reste deux ans à visiter le Caire, les pyramides et le monastère de Saint-Antoine dans les déserts puis part au Levant. Il est nommé consul à Damiette en 1643. Il connaît donc parfaitement les mœurs et coutumes arabes et prône la Guerre-Sainte. À son retour il entre

à l'ermitage de Saint-Jean-Baptiste du Puy. Soutenu par le pape, son ouvrage est édité en 1686, au Puy et à Lyon. Les récollets ont une version de la première édition. Si cet ouvrage est aussi un récit de voyage et une description du pays, il fait surtout état de la situation religieuse et de la façon dont la chrétienté pourrait récupérer la Terre Sainte. Il se place donc dans une perspective théologique convenable pour la bibliothèque d'une communauté religieuse.

- Les oratoriens, fondés en France par Pierre de Bérulle en 1611, possèdent le *Journal des Voyages de M. de Monconys* dont nous avons déjà parlé.
- Les capucins, branche de l'ordre des franciscains, ont le *Voyage d'Orient du R. Père Philippe de la Très Sainte Trinité carme de ch., etc., trad. du latin par un religieux du même ordre*. Cet ouvrage a été offert au Père Paul Clélio, capucin en 1772, cent trois ans après sa publication à Lyon. Le père Philippe, carme déchaussé, y fait les récits de ses voyages comme missionnaire en Perse, Turquie, Égypte.
- Le couvent des augustins a dans sa bibliothèque *Relation d'un voyage fait au Levant dans laquelle il est curieusement traité des estats sujets au Grand Seigneur,...et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre-Sainte, Égypte, pyramides, mumies, déserts d'Arabie, la Meque et de plusieurs autres lieux de l'Asie et de l'Afrique* de Thévenot publié en 1665 à Rouen. Ce grand voyageur qui est allé en Turquie, en Perse et en Inde a passé l'année 1657 à visiter l'Égypte.
- Les carmes possèdent la *Relation journaliere du voyage du Levant*, par Henri de Beauvau, soldat sous les ordres du Duc d'Orléans qui a fait un voyage au Levant pour y rédiger les cartes des villes, rééditées à Lyon en 1609, le *Voyage au Levant* de l'écrivain peintre néerlandais Cornélis de Bruyn et un recueil de cinq voyages dont trois en Égyptes, publiés par Morisot en 1651.
- Le séminaire Saint-Irénée de Lyon a le *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785* de Volney publié en 1788. Il s'agit de la cinquième édition faite à Paris de ce grand succès : l'auteur reste sept mois au Caire et décrit avec une très grande exactitude ce qu'il voit, sans aucune fioriture ni enjolivement. Contrairement aux lettres de Claude Savary, qui rendent une vision émerveillée de l'Égypte, le rapport qu'en fait Volney est très nuancé et beaucoup plus négatif. Avec ce livre, le séminaire est à la pointe des savoirs sur ce pays et il l'a acquis très rapidement, un an avant le début de la Révolution.

Peu d'ouvrages finalement font références à l'Égypte dans ces bibliothèques. Peut-être parce que ces ordres, au contraire des jésuites, n'enseignent pas et ne sont pas des ordres missionnaires (les capucins mis à part). Ils s'intéressent peu au monde islamique et égyptien sauf pour des ouvrages qui touchent à la religion catholique : ouvrages sur la guerre sainte, sur les signes divins et récits de missions. Nous pouvons remarquer que la plupart sont des livres publiés à Lyon.

Le nombre de livres conservés dans les collections est trop faible pour tirer des généralités mais il se peut que ces ordres se procurent des livres publiés dans leur ville parce que, n'ayant pas besoin d'une bibliothèque conséquente, ils ne vont pas chercher les livres sur leurs lieux de production. Enfin, remarquons qu'ils ne possèdent pas les plus grandes références sur l'Égypte de l'époque si on met de côté l'œuvre de Volney qui est un succès

immédiat et qui est une référence pour tout le XIX^{ème} siècle.

2.2.2 Les ouvrages de l'Académie royale du XVIII^{ème}

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts laisse ses livres à la bibliothèque. Ce n'est pas un don en soi puisqu'ils lui appartiennent ; lors de sa réapparition au début du XIX^{ème} siècle, la nouvelle Académie demande la restitution de la collection Adamoli confiée aux magistrats à sa disparition : la réponse des autorités est favorable... mais le transfert est long à se mettre en place. En 1821, le maire Rambaud est plus réceptif alors que l'Académie demande à être logée au palais Saint-Pierre ; mais l'arrêté sera pris le 2 Décembre 1823 et la restitution ne sera opérée qu'en 1826 (à l'exception de ce qui fut perdu durant trente années). Quand Terme, alors premier adjoint, décide de rassembler en une seule entité la bibliothèque de l'école des Beaux-Arts et celles des diverses sociétés savantes établies au palais Saint-Pierre, afin de les ouvrir au public tous les jours, l'Académie accepte mais, devenue méfiante, elle stipule : la bibliothèque Adamoli ne quitte pas sa place, les autres livres sont bien intégrés à la série générale mais restent la propriété académique et sont placés dans des armoires distinctes (délibération du 11 Janvier 1831). Il ne s'agit pas vraiment d'un don, il faudrait employer plutôt le terme de prêt ou de mise à disposition du public.

La première Académie lyonnaise est fondée en 1799 par sept Lyonnais qui veulent pouvoir dissenter des sciences et des lettres et s'inscrire dans le mouvement intellectuel du XVII^è siècle qui a vu la création des académies. Elle est alors formée de l'avocat et échevin Claude Brosette, son fondateur, de M. Dugas, M. Falconnet, M. de Serre, M. de Puget, M. de Saint Bonnet et M. de Felon et elle est placée sous le patronage de Boileau. Dans une lettre qu'il lui adresse, le 10 Avril 1700, Brosette précise :

« Depuis le commencement de cette année nous avons formé des assemblées familières, pour nous entretenir des Sciences et des Belles-Lettres un jour chaque semaine. [...] Toutes sortes de sujets peuvent être, tour à tour, la matière de nos conférences : la physique, l'histoire civile et l'histoire naturelle, les mathématiques, les langues, les lettres humaines, etc. »¹⁷.

La première assemblée se tient le 30 Mai 1700, probablement au logis de Falconnet, et les suivantes ont lieu dans les divers logis des membres, jusqu'en 1717 date à laquelle l'archevêque François Paul de Villeroy met une salle de son palais, proche de la cathédrale, à la disposition de l'Académie. En parallèle se développe l'Académie des Beaux-Arts, pour organiser des concerts et dissenter sur les sciences. Elle est reconnue comme Académie en 1724 et complète, en une seule entité, l'Académie des Sciences et Belles-Lettres même si elles forment deux compagnies indépendantes : Sciences et Belles-Lettres d'un côté et Beaux-Arts de l'autre. Elles ne fusionnent réellement qu'en 1758 et prennent le titre d'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. Bientôt, la salle qui leur a été donnée devient trop petite pour tous les livres et les curiosités que l'Académie récupère, d'autant qu'en 1769, Pierre Adamoli, ancien conseiller du roi, maître des ports, ponts et passages de Lyon, meurt et laisse ses collections à l'Académie dont il faisait partie.

17. A.M.L., O77 WP O10, Lettre de Claude Brosette à Boileau, le 10 Avril 1700.

« [Je lègue] à perpétuité, et de bon cœur à Messieurs de l'académie [...] mon petit médailler avec ma petite collection d'histoire naturelle, en coquillages, pierres arborisées et pétrifications, congélations, minéraux de différens genres ».

Il continue :

« Je leur donne [...] avec plus de plaisir ma bibliothèque entière composée à présent d'environ cinq mille volumes ».

Bien que le catalogue qui accompagnait la bibliothèque ait disparu, on sait qu'à sa mort elle groupait cinq mille six cents volumes et que le médailler avait mille seize pièces. Il lègue aussi une somme importante pour frapper deux médailles de récompenses du concours d'histoire naturelle. De plus, Adamoli exige que son portrait soit placé à la bibliothèque et qu'elle soit ouverte au public une fois par semaine, matin et soir, durant six heures l'hiver et huit heures l'été. Pendant la Révolution, la bibliothèque ferme, les séances sont interrompues et les livres sont placés au Collège pour leur éviter la vente. Le décret du 8 Août 1793 de la Convention supprime les corporations savantes. La première Académie de Lyon disparaît.

Nous avons retrouvé un « état des livres trouvés dans la bibliothèques de la ville de Lyon et qui portent le cartouche de M. Adamoli ou le timbre de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la même ville »¹⁸. Cet état se compose d'une dizaine de tomes mais ce n'est que dans le huitième que nous retrouvons quelques références bien connues :

- Les *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne d'Anville*. Né à Paris en 1697, Bourguignon d'Anville devient à vingt-deux ans géographe du Roi. Sans sortir de la capitale, il publie deux cent onze cartes et soixante dix-huit mémoires qui reprennent la géographie des grands pays anciens et modernes : l'Égypte côtoie l'Empire romain, l'Inde, la Russie et l'Empire ottoman. Cet ouvrage n'est plus dans les collections actuelles.
- Le *Voyage au Levant* de Cornélius de Bruyn, publié à Delft en 1700. Peintre néerlandais, il voyage en Égypte en 1681 et grimpe la pyramide de Chéops, puis il est le premier à dessiner en partie l'intérieur du bâtiment.
- L'ouvrage de Le Mascrier qui a été visiblement perdu.
- Le *Voyage au Levant, les observations de Pierre Belon du Mans, de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays estranges* de Pierre Belon.
- La *Relation de divers voyages curieux* de Thévenot qui n'est plus dans les collections.
- L'*Essai sur les hiéroglyphes* de Warburton.
- *Journal des Voyages* de M. de Monconys où nous retrouvons l'ex-libris de Pierre Adamoli et le cachet de l'Académie des sciences, des lettres et des arts de Lyon.

Mis à part ces quelques ouvrages qui ne sont pas tous conservés dans les collections de la bibliothèque municipale actuelle, ni dans dans celles de la bibliothèque du Palais des Arts (puisque ils n'apparaissent pas tous dans le catalogue papier de cette bibliothèque),

18. A.M.L., O77 WP O10.

l'Académie ne semble pas avoir eu d'autres livres. Ils ont cependant pu être perdus pendant la tourmente révolutionnaire.

Nous pouvons tout de même tirer encore quelques conclusions. Quatre de ces ouvrages se retrouvent dans les collections du Collège de la Trinité. Cela prouve leur célébrité et leur succès auprès d'institutions si différentes normalement dans leurs approches des savoirs. L'Académie créée au XVIIIème siècle a acquis les ouvrages d'exception publiés avant sa création mais il lui manque aussi les ouvrages importants cités ci-dessus. Les premières recherches purement scientifiques ne sont pas beaucoup représentées même si nous y trouvons l'ouvrage de géographie de Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville. Cet embryon de collection prouve encore une fois que le savoir réel sur l'Égypte est faible à l'époque des Lumières et que ce sont les récits de voyage qui endossent le rôle de description scientifique malgré une approche subjective.

Cependant il faut noter que ces récits rapportent une image de l'Égypte moderne et pas seulement antique. Il s'agit de connaître le pays tel qu'il est et les auteurs présentent les moeurs et la civilisation des habitants du pays. Il y a là derrière, peut-être plus une optique de colonisation ou de missions religieuses qu'une optique de découverte des mystères de l'Égypte même si on essaie un peu de retracer son histoire et de comprendre les hiéroglyphes.

2.2.3 L'Égypte au XIXème siècle : dons d'État, dons des sociétés savantes et dons des particuliers

La bibliothèque a bénéficié tout au long du XIXème siècle des dons de l'État et de particuliers qui ont considérablement accru les collections¹⁹. Ces dons ont concerné la collection d'ouvrages sur l'Égypte.

Les dons de l'État ont toujours existé

Topographie des dons d'État. Le décret du 28 Janvier 1803 consacre le désengagement de l'État dans le domaine des bibliothèques. Elles sont mises sous la tutelle des municipalités qui s'en occupent plus ou moins et leur allouent des budgets parfois très faibles. Des liens sont donc maintenus avec l'État pour l'envoi d'ouvrages qui complètent les collections. Ces documents peuvent être soit des brochures ou des ouvrages officiels produits par des institutions publiques, soit des revues ou des livres acquis par souscription. Ce mode d'accroissement des collections s'inscrit dans une pratique privilégiée par l'État tout au long du XIXe siècle pour venir en aide aux institutions culturelles, à savoir l'achat de certaines œuvres. Ces ouvrages n'ont cependant pas un statut clair : sont-ils des dons ou des dépôt d'État, des concessions qui appartiennent au fonds de l'État ? Le décret de 1897 indique qu'il s'agit de dépôts de l'État. Cette politique répartie dans dix bibliothèques, dont celle de Lyon, des ouvrages que l'État acquiert par voie de souscription. Ces envois restent assez aléatoires même si les bibliothèques reçoivent un nombre

19. Jean-François, Lutz, *Dons et legs à la Bibliothèque municipale de Lyon 1850-1950*, Mémoire d'étude DCB, 2003.

considérable d'écrits par ce biais là.

Deux périodes sont distinguées par Jean-François Lutz dans son mémoire sur les *Dons et legs à la Bibliothèque municipale de Lyon 1850-1950*.

- De 1809 aux années 1870 cette part des envois ministériels est croissante et très importante.
- À partir des années 1880, les souscriptions diminuent sensiblement sans toutefois jamais disparaître. Comme le souligne à juste titre Henri Comte, ce type d'acquisition pose la question de l'adéquation des ouvrages souscrits aux besoins réels des bibliothèques²⁰. L'évolution observée à partir des années 1880 d'une augmentation des crédits d'acquisition et d'une diminution de la part d'envois de l'État permet certainement aux bibliothécaires de mieux gérer l'accroissement des collections.

Un don important : *La description d'Égypte*. La Bibliothèque municipale de Lyon possède plusieurs éditions originales de cette œuvre monumentale réalisée par les savants qui accompagnèrent Napoléon en Égypte en 1798-1799. Certains étaient originaires de la région de Lyon comme le chimiste Claude-Louis Berthollet ou le minéralogiste Déodat-Guy de Dolomieu. Si l'expédition d'Égypte est un échec militaire, elle reste un évènement considérable dans l'histoire des connaissances : c'est la première fois qu'une expédition militaire s'est doublée d'une expédition scientifique et qu'est accumulée une telle somme de connaissances sur un pays particulier. De retour en France, les scientifiques se sont lancés dans une nouvelle aventure : la publication de leurs travaux avec des moyens financiers extraordinaires. L'œuvre produite est un monument irremplaçable consultée tout au long du XIX^{ème} siècle. L'ouvrage en vingt volumes, intitulé *Description de l'Égypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'Armée française* comporte dix volumes de neuf cent soixante quatorze planches, dont soixante quatorze en couleur, un atlas cartographique et neuf volumes de texte. Ce n'est pas un succès commercial, malgré la version réduite, plus maniable et moins coûteuse qu'en a donné l'éditeur Pancoucke en 1829, elle n'a pas le succès d'estime et de curiosité qu'eut la relation très personnelle de l'expédition faite par Vivant-Denon en 1802, mais la quantité et la précision des informations fournies surpassent tous les travaux qui ont pu être publiés avant l'expédition (récits et dessins de voyageurs, ou ouvrages). Les monuments sont relevés et décrits avec un souci de précision étonnant. Même les textes que l'on ne sait pas lire à l'époque sont dessinés fidèlement. La *Description de l'Égypte* est l'ouvrage de référence pour tous les passionnés et pour les savants. La bibliothèque en possède actuellement plusieurs :

- Elle possède deux exemplaires de la première édition de 1809-1828 de l'Imprimerie Impériale puis royale qui se composent de neuf volumes. Un de ces exemplaires a été légué à la bibliothèque du Palais des Arts par M. Prunelle, maire de Lyon entre 1830 et 1835. Un autre appartient dès le départ à la grande bibliothèque. Nous retrouvons, sous une autre cote deux exemplaires, l'un sans aucun tampon et l'autre appartenant à la bibliothèque du Palais des Arts en 12 tomes : peut-être faut-il subodorer qu'il s'agit des planches associées aux volumes ci-dessus. L'exemplaire sans tampon serait celui de la grande bibliothèque et l'autre aurait été légué par M.

20. Henri Comte, *Les bibliothèques publiques en France*, Lyon, ENSB, 1977.

Prunelle. Nous avons retrouvé les traces de l'acquisition de l'exemplaire de la grande bibliothèque aux archives municipales : le 8 Mai 1815, le Ministre de l'intérieur de l'Empire, Carnot, envoie au préfet du Rhône :

« Monsieur le préfet, je vous annonce que j'ai décidé qu'un exemplaire de la *Description de l'Égypte* serait envoyé à la bibliothèque de la ville de Lyon. L'ouvrage aura trois livraisons. Les deux premières seront à cartonner et vous parviendront incessamment. Vous les remettrez à l'établissement auquel elles sont destinées après avoir payé sur le fonds des dépenses imprévues les frais de cartonnage, emballage et transport »²¹.

le 12 Mai 1815, Jomard écrit au préfet pour lui annoncer qu'il va lui adresser un exemplaire de la *Description*. Le préfet prévient ensuite le maire :

« Vous verrez dans ce don du gouvernement une nouvelle preuve de sa bienveillance pour la ville de Lyon »²².

Le maire répond lui-même au Comte :

« La ville de Lyon est infiniment sensible au don que le gouvernement daigne lui faire d'un ouvrage aussi remarquable par son sujet que par les grands talents et les vastes lumières des personnes qui ont coopéré à sa rédaction. Mais vous me permettez, Monsieur le comte, de vous offrir le témoignage particulier de ma gratitude. C'est à vos bienveillantes sollicitations que la ville est redevable sans doute d'un présent aussi précieux ; et cet ouvrage, auquel votre nom est si glorieusement attaché, rappellerait sans cesse aux lyonnais, s'il en était besoin, le magistrat homme de lettres qui a déjà, par la sagesse et la douceur de son administration, tant de droits à leur reconnaissance »²³.

On retrouve des accusés-réceptions non datés pour la première et la seconde livraison « de l'ouvrage composé de cinq parties de texte in folio et de quatre enveloppes renfermant deux cent soixante onze planches et quarante feuilles de texte format jésus plus huit gravures appartenant à la première livraison ». Une lettre du préfet au maire de Lyon du 23 Septembre 1815 nous en apprend un peu plus puisqu'il lui annonce que le bibliothécaire, M. Delandine peut venir récupérer les deux premières livraisons qui sont arrivées. Le 2 Août 1815, Jomard, pour la commission chargée de diriger l'exécution de l'ouvrage sur l'Égypte, écrit au préfet du Rhône, M. le Comte de Chabrol :

« J'ai l'honneur de vous prévenir que le milieu de la Commission d'Égypte a fait charger le 17 Juin dernier à la diligence, une caisse à votre adresse contenant un exemplaire de la première et deuxième livraison de la *Description* destinée à la bibliothèque de Lyon. Je joins ici la note de frais de reliure. Je vous prie de vouloir bien m'en accuser réception et de faire acquitter les frais déboursés par la Commission d'Égypte le tout conformément à la décision de son Excellence le Ministre de l'intérieur en

21. A.D.R., 4T 88, Lettre de Carnot au préfet du Rhône, le 8 Mai 1815.

22. A.D.R., 4T 88, Lettre du préfet au Maire de Lyon du 22 Mai 1815.

23. A.D.R., 4T 88, Lettre du Maire de Lyon au Comte du 23 Mai 1815.

date du premier Mai dernier »²⁴.

On apprend par une lettre de la Commission d'Égypte datant du 24 Juin 1820, réclamant un récépissé au préfet du Rhône, que la troisième livraison a été faite le 18 Août 1819. C'est à la bibliothèque de payer la reliure et le voyage mais ce coût reste peu important. . . Cet envoi se fait en quatre livraisons dont chacune contient un échantillonnage des différents volumes. La décision d'envoyer les livres est prise par le Comte de l'Empire Carnot, ministre de l'intérieur et pas par le bibliothécaire : dans les autres cas, le bibliothécaire demande au maire d'interférer en sa faveur mais ici aucune lettre ne semble avoir été envoyée avant celle du ministre. Au vu des différentes réponses, on s'aperçoit que c'est la représentation des savants français et du monde politique qui est en jeu : il ne s'agit pas tant de faire découvrir l'Égypte aux Lyonnais que de rappeler à leur mémoire les grands hommes de France tant scientifiques que politiques.

- Le Cercle de Commerce de Lyon a donné aussi une *Description* publiée par Pancoucke en douze tomes. La bibliothèque du Palais des Arts en possède une aussi dont on peut retracer l'acquisition tumultueuse. Par la lettre du 8 Mai 1819, le ministre de l'intérieur répond au préfet du Rhône à la demande qu'il a faite pour l'école des Beaux-Arts :

« Quant à la description d'Égypte que vous réclamez également en faveur de l'école, je prends note de votre demande pour la mettre sous les yeux du Roi à la première occasion favorable »²⁵.

Le 21 Mai 1819 le préfet du Rhône écrit au Maire de la ville de Lyon :

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser copie de la réponse que je reçois de son Excellence le Ministre secrétaire d'État de l'Intérieur, sur la demande que je lui avait faite de divers ouvrages pour l'École des Beaux-Arts de Lyon. Je vous prie de vouloir bien en faire part à M. Artaud. Je ferai toutes les démarches nécessaires pour obtenir la *Description d'Égypte* que Son Excellence veut bien demander au Roi »²⁶.

Ce premier essais ne semble pas être le bon puisque la demande est reformulée en 1824. Voici la réponse du ministre Ernest de Brofsen le 18 Août 1824 :

« M. le Baron [le Baron Rambaud est maire de la ville de Lyon], j'ai l'honneur de vous proposer un exemplaire du grand voyage d'Égypte que vous avez jugé pouvoir être convenablement placé dans la bibliothèque du palais Saint-Pierre. L'ouvrage est composé de vingt-cinq volumes de textes, format in-8 ° et neuf cents gravures de divers formats dont le moindre est grand atlas. L'ouvrage paraît par livraison de cinq planches dont le prix est de dix francs. Le prix de chaque volume est de sept francs prix à Paris [. . .]. L'avantage de la ville en prenant cet exemplaire serait d'avoir sur le champ à sa disposition quatre vingt dix livraisons de gravures sans en payer le port, avec l'assurance que les gravures ont été choisies avec

24. A.D.R. 4T 88, Lettre de Jomard au préfet du Rhône, le 2 Août 1815.

25. A.M.L., 177 WP 011, Lettre du 8 Mai 1819 du ministre de l'intérieur au préfet du Rhône.

26. A.M.L., 177 WP 011, Lettre du préfet du Rhône au Maire de Lyon, le 21 Mai 1819.

soin ; car, étant à Paris, je refuserais celles dont le tirage me paraîtrait défectueux »²⁷.

Le 1 Septembre 1824, Ernest de Brofsen propose au Baron Rambaud :

« S'il vous était agréable, Monsieur le Maire, que je retirasse de la librairie Pancoucke, à Paris où j'ai devoir de m'arrêter quelques jours, toute la suite du Voyage d'Égypte et que je le fisse expédier à Lyon, ce serait un soin dont je me chargerai bien volontiers. [...] Je pourrais faire substituer à mon nom sur la liste des souscripteurs celui de la ville de Lyon »²⁸.

Artaud envoie un accusé réception au Maire le 17 Octobre 1824 :

« J'ai reçu pour la bibliothèque du conservatoire, les premières livraisons du grand Ouvrage d'Égypte Édition de Pancoucke, depuis le deuxième jusqu'au quatre vingt dixième. Lorsque le reste arrivera je m'efforcerai d'en faire jouir nos élèves ; en attendant j'ai l'honneur de vous remercier pour eux et pour notre établissement au sujet d'un achat aussi utile »²⁹.

Il y a eu cependant quelques problèmes :

« La première livraison manquant à l'exemplaire de l'ouvrage d'Égypte que vous avez eu la bonté de procurer à la bibliothèque du Conservatoire, vous désirez en savoir la raison, je pense qu'une nouvelle livraison ou un nouveau frontispice sera peut-être mis à la tête de la nouvelle édition »³⁰.

« J'ai l'honneur de répondre à votre lettre du 22 de ce mois que si la première livraison du Voyage d'Égypte ne se trouve pas parmi celles que j'ai fait déposer au Palais Saint Pierre, c'est, comme l'avait fort bien supposé M. Artaud, qu'il doit y avoir un frontispice. Cette livraison sera par ce motif une des dernières de l'ouvrage.[...] Pendant mon dernier séjour à Paris, j'ai fait mettre au lieu de mon nom, sur le registre des souscripteurs, celui de la ville de Lyon ; et j'ai prévenu M. Pancoucke que la suite du voyage d'Égypte devait vous être adressée »³¹.

Le 25 Janvier 1825, le même homme écrit :

« J'ai l'honneur de vous adresser les livraisons 90, 91, 92, 93, 94 et 95 du voyage d'Égypte qui n'était pas comprise dans le premier envoi que j'ai fait à M. Artaud, huit volumes de texte du même ouvrage [...] Vous vous rappelez que M. Artaud a reconnu que je lui avais envoyé les livraisons 2 à 89 inclusivement, six nouvelles sont jointes à la présente, ce qui fait quatre vint quatorze livraisons »³².

La lettre d'Artaud du 2 Février 1825 fait état du tome XI mis à la place du tome V par exemple.

27. A.M.L., 177 WP 011, Lettre du ministre Ernest de Brofsen au maire de Lyon le 18 Août 1824.

28. A.M.L., 177 WP 011, Lettre d'Ernest de Brofsen au Baron Rambaud, le 1 Septembre 1824.

29. A.M.L., 177 WP 011, Lettre d'Artaud au Maire de Lyon le 17 Octobre 1824.

30. A.M.L., 177 WP 011, Lettre d'Artaud au Maire du 21 Octobre 1824.

31. A.M.L., 177 WP 011, Lettre du Ministre au Maire, le 27 Décembre 1824.

32. A.M.L., 177 WP 011, Lettre d'Ernest de Brofsen au préfet du Rhône, le 25 Janvier 1825.

« J'ai reçu pour la bibliothèque du Conservatoire deux cahiers ou six livraisons, savoir : 90, 91, 92, 93, 94 et 95 du Grand ouvrage d'Égypte ; plus huit volumes in 8° de texte ; mais je ne sais pourquoi dans ces huit premiers, on a mis le tome XI au lieu du tome V. C'est sans doute une erreur »³³.

L'ouvrage ne semble donc pas être arrivé entier puisque aucun exemplaire à Lyon n'a 25 volumes de textes. Il s'agit là d'une demande du conservatoire des arts qui veut posséder dans ses collections cet ouvrage pour pouvoir le présenter aux élèves. Alors qu'en 1819 le gouvernement l'envoie de lui-même peut-être par volonté politique pour se placer dans la continuité de la grande œuvre entraînée par Bonaparte, quatre ans plus tard ce n'est plus le cas.

- Enfin la bibliothèque a reçu de la Société de Géographie une édition de chez Pan-coucke en vingt-huit volumes de textes publiés entre 1820 et 1830.

Ces dons concernent la collection sur l'Égypte. Des livres sur l'Égypte ont été envoyés par l'État. Beaucoup portent un tampon qui indique l'envoi ministériel et parfois la date de cet envoi. À quels types d'ouvrages sur l'Égypte souscrit l'État et comment les envoie-t-il ?

Deux périodes semblent se dessiner : jusqu'aux années 1850 environ, les envois ministériels sont l'objet de descriptions précises dans des lettres adressées au préfet et au maire qui donnent le nom des ouvrages et parfois l'auteur, et ses envois concernent essentiellement des ouvrages de Champollion. Mais dans la seconde moitié de siècle, les lettres ne rapportent plus que l'envoi ou la réception de malles de livres. Il devient impossible de mesurer la part prise par les livres sur l'Égypte dans les envois de l'État. Grâce aux tampons « dépôt de l'État, envoi du ministère de l'instruction publique » assortis de dates, nous pouvons cependant voir quels sont ces ouvrages et en quelle année ils ont été envoyés.

Les demandes semblent souvent précises au début du siècle et elles proviennent du bibliothécaire qui les transmet au maire. Elles sont alors envoyées au préfet puis au ministre qui prend seul la décision. Ainsi le 27 Janvier 1815, le préfet adresse une nouvelle demande au ministère pour la grande bibliothèque de la ville :

« La bibliothèque de la ville de Lyon possède plusieurs ouvrages de prix qu'elle doit à la bienveillance de M. E.. J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien donner à cette ville une nouvelle preuve de l'intérêt que vous daignez lui porter, en accueillant avec bonté la demande que fait M. le Maire pour obtenir les ouvrages suivants : la Relation d'Égypte par Sylvestre de Sacy, etc. »³⁴.

Ce texte n'existe pas à la bibliothèque, en revanche, on y trouve la *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif, le tout traduit et enrichi de notes historiques et critiques par Sylvestre de Sacy* ce qui pourrait correspondre à l'ouvrage évoqué mais mal décrit dans cette lettre : Sylvestre de Sacy est en effet une grande figure orientaliste qui a publié en 1810 une grammaire arabe et qui traduit la même année le récit de voyage du grand voyageur arabe du XIII^{ème} siècle qu'est Abd-Allatif. C'est un ouvrage qui entérine l'évolution de

33. A.M.L., 177 WP 011, Lettre d'Artaud au Maire de Lyon, le 2 Février 1825.

34. A.D.R., 4T 88, Lettre du Maire au Ministre de l'intérieur le 27 Janvier 1815.

la science orientale. Ceci fonctionne aussi pour la bibliothèque du Palais des Arts. La lettre du 2 Mai 1881 du conservateur au maire de Lyon nous apprend :

« Au nombre des ouvrages que la bibliothèque du Palais des arts tient de la munificence de M. le Ministre des Beaux-Arts figurent : la gazette des Beaux-Arts qui compte près de trente années d'existence et l'Histoire de l'art d'Égypte par Prisse d'Avesnes, dont la publication remonte à 1859. [...] Nous en avons tout l'atlas complet en 33 livraisons ; mais il nous manque les volumes de textes parus en 1880. Il vous appartient, Monsieur le Maire, d'intervenir auprès de M. le Ministre des Beaux-Arts, afin d'obtenir de la haute bienveillance le complément des deux collections intéressantes dont j'ai l'honneur de vous entretenir »³⁵.

Le 24 Mai le ministère répond favorablement à la demande. Il fait état du même dépôt à la grande bibliothèque mais nous ne l'avons pas retrouvé alors qu'il semble avoir été en double au Palais des Arts. Le maire subventionne aussi lui-même certaines demandes : les archives nous apprennent que le 15 Octobre 1833, Pichard, conservateur de la bibliothèque du Palais des arts, fait « la liste des ouvrages relatifs aux arts dont monsieur le Maire est prié de vouloir bien ordonner l'acquisition »³⁶. S'y trouve le voyage de Vivant-Denon en Égypte et en Syrie qui semble être un classique à acheter absolument, puisqu'il réapparaît dans une liste d' « ouvrages à acheter »³⁷ qui n'est pas datée. Il semble que, lors de sa création, la bibliothèque du Palais des Arts a bénéficié d'un budget de la ville assez important et a pu ainsi avoir une certaine politique tout en se référant toujours au maire.

Cependant, il n'y a pas d'achats groupés sur l'Égypte alors que cela existe apparemment pour d'autres matières comme la médecine³⁸ ou les mathématiques³⁹. Il n'y a cependant plus de traces de telles demandes dans les archives dès les années 1880-1890.

Les bibliothèques reçoivent finalement assez peu d'ouvrages sur l'Égypte : en ce début de XIX^e siècle on retrouve essentiellement des livres de Champollion le Jeune, envoyés à la bibliothèque du Palais des arts : *les Monuments d'Égypte et de Nubie* sont envoyés déjà au début des années 1830 en lot avec *il Monumenti dell'egypto* de Rosellini, le disciple de Champollion et avec *La Syrie, l'Égypte, la Palestine et la Judée : considérées sous leur aspect historique, archéologique, descriptif et pittoresque* du Baron Taylor⁴⁰. Ces trois livres ont tous pour sujet l'architecture antique égyptienne ce qui correspond bien à l'orientation de la bibliothèque. L'ouvrage de Champollion est encore envoyé à la bibliothèque en Janvier 1837⁴¹ : le Palais des Arts en possède un double exemplaire. Il est complété par l'envoi des atlas et du *Dictionnaire égyptien en écriture hiéroglyphique* de Champollion en 1842⁴² puis la même année par sa *Grammaire égyptienne* donnée en double exemplaire à la bibliothèque du Palais des Arts⁴³. Le ministère fait aussi parvenir

35. A.M.L., 177 WP 010, lettre du 2 Mai 1881 du conservateur au maire de Lyon.

36. A.M.L., 177 WP 010, Sans date.

37. A.M.L., 177 WP 010, Sans date.

38. A.M.L., 177 WP 011, Lettre du premier Novembre 1832 de Pichard, conservateur au maire.

39. A.M.L., 177 WP 011, Facture des libraires Giberton et Brun, le 3 Septembre 1840 à la mairie de Lyon.

40. A.D.R., 4T 86, Lettre pas datée.

41. A.D.R., 4T 88, Lettre du 18 Janvier 1837 du préfet au maire.

42. A.D.R., 4T 91, Accusé réception de Monfalcon le 9 Juin 1842.

43. A.D.R., 4T 89, Liste des livres obtenus par M. Terme, maire de Lyon. Mais sur une liste de soixante-

à Lyon les *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en 1828 et 1829* et le *Précis du système hiéroglyphique des anciens égyptiens* de Champollion⁴⁴ et *Le papyrus magique Harris* de François Chabas, paru en 1860 à Chalon-sur-Saône, envoyé en 1861 selon le cachet qui y est apposé. Ce sont donc presque tous les ouvrages des archéologues français et surtout des livres de Champollion qui arrivent à Lyon. Quelques revues et ouvrages qui s'intéressent au voyage et qui évoquent peut-être le pays des pharaons sont envoyés par l'État dans ces années là : il s'agit du *Voyage d'Ali-Bey* qui relate la vie d'Ali-Bey, espion espagnol au service de Bonaparte, du *Journal des voyages*, reçu mensuellement et de *la Revue des deux mondes*.

Pendant un demi siècle, jusqu'aux années 1860, quinze ouvrages relatifs à l'Égypte ont été envoyés aux bibliothèques de Lyon (ce chiffre est cependant probablement faux, compte tenu des livres qui ont sûrement été envoyés mais qui n'apparaissent pas dans les lettres de l'administration). Ensuite, il n'y a presque aucun autre livre sur l'Égypte avant les années 1870 : la bibliothèque du Palais des Arts indique dans le rapport des ouvrages acquis de l'année 1877⁴⁵ que l'État a fait don du *Voyage dans la haute-Égypte* de Blanc et de *Denderah* (volumes complets) de Mariette et en 1886 il est fait mention du don du livre de Soldi, *La sculpture égyptienne*⁴⁶. Les rapports des acquisitions des années précédentes n'évoquent pas de dons d'ouvrages sur l'Égypte. En revanche à partir de la fin du siècle, vers 1880, l'envoi de livres sur l'archéologie et les découvertes en Égypte se développe : jusqu'en 1911 ce sont trente-deux ouvrages qui sont envoyés, très souvent dans l'année qui suit leur publication. Les envois sont réguliers, environ deux par an (sauf pour les années 1900 à 1903).

Les livres sont pour la plupart publiés à Paris chez Leroux ou au Caire à l'imprimerie de l'Institut française d'archéologie orientale. Ernest Leroux fonde en 1871

« un établissement de librairie, orientale et littéraire, comprenant deux branches principales : 1° la publication d'ouvrages de linguistique, de littérature, de sciences, etc. ; 2° l'importation de livres d'orient, d'Amériques, d'Angleterre, d'Allemagne, etc. »⁴⁷.

Surtout actif dans le milieu de l'archéologie classique, grecque, gauloise et romaine (il publie la *Revue d'archéologie Française* dès 1884), il est aussi le libraire de la Société asiatique et de l'École des langues orientales. Il publie entre autre à ce titre, les *Annales du Musée Guimet* et les *Mémoires de la Mission archéologique du Caire*. Il est l'éditeur officiel du ministère de l'instruction publique et des beaux arts et publie tous les grands catalogues et inventaires qui prolifèrent depuis la création de la mission et du musée Guimet. Tous les ouvrages publiés chez Leroux proviennent de façon presque certaine du ministère puisque l'éditeur fait fonctionner sa maison grâce aux souscriptions.

L'État n'envoie que des ouvrages en français, d'auteurs qui personnalisent une science et un savoir presque exclusivement français : sur les trente-deux ouvrages, vingt-sept

six livres seuls deux concernent l'Égypte.

44. A.D.R., 4T 86.

45. A.M.L., 177 WP 010, Lettre du 30 Juin 1877 du conservateur Joulard au Préfet du Rhône.

46. A.M.L., 177 WP 010, Lettre du 2 Avril 1886 du conservateur à l'inspecteur des bibliothèques.

47. A.N., F18 2216, cité dans Valérie Tesnière, *Le Quadrige : un siècle d'édition universitaire*, Paris, PUF, 2001, p. 30.

concernent l'égyptologie. Tous les grands noms français sont représentés : Champollion d'abord, première génération de l'égyptologie française, puis Mariette, Théodule Déveria, Chabas et Emmanuel de Rougé qui ont fait les premières recherches. Chacun a travaillé de façon isolée les deux premiers en Égypte, le troisième en province, à Chalon-sur-Saône où ses ouvrages ont été publiés⁴⁸, le dernier à Paris, sur la grammaire égyptienne. Maspéro est à la tête de la génération suivante et organise les études égyptologiques françaises avec l'abbé Amélineau, Auguste Baillet et son fils Jules, Georges Bénédict, Urbain Bouriant, Albert Gayet, Eugène Lefébure, Édouard Gespach, Pierre Grand, Philippe de Horrack, Alexandre Moret et Maxence de Rochemonteix. Quelques noms célèbres de cette génération n'apparaissent pas dans les dons de l'État : Paul Pierret, Paul Guieysse, Jacques de Rougé, Philippe Virey, Eugène Grébaut ou Loret n'en font pas partie.

L'État envoie trois collections différentes à la bibliothèque : il s'agit de la *Bibliothèque égyptologique*, des *Mémoires publiés par les membres de l'institut français d'archéologie orientale* et des *Annales du Musée Guimet*. Ces trois documents ont des buts différents mais contribuent à approcher les recherches des égyptologues et à affirmer la grandeur française dans ce domaine.

- La *Bibliothèque égyptologique* est créée par Maspéro en 1893 pour rassembler en tomes les articles ou les petites publications des maîtres. Son but est de rendre l'égyptologie accessible à tous et de faire connaître les premiers travaux novateurs. L'État a envoyé toute la collection à la bibliothèque : les *Oeuvres diverses* de Rochemonteix, de Chabas, de Baillet père, de Horrack, de Mariette, et de Lefébure, les *Lettres et journaux* de Champollion le jeune, le *Journal d'un ingénieur* de Prosper Jolois, *Mémoires et Fragments* de Déveria et enfin les *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes* de Maspéro.
- Les *Mémoires publiés par les membres de l'institut français d'archéologie orientale* rassemblent les travaux des égyptologues. Jules Ferry crée en 1880 une mission permanente au Caire, l'école du Caire homologue en Égypte des Écoles françaises d'Athènes et de Rome. Cette école prend le nom d'Institut français d'archéologie orientale en 1898. Dès sa création l'institut assure la publication des recherches des archéologues au Caire par les *Mémoires* et d'autres organes comme le *Bulletin de l'institut*. Tous les grands archéologues y sont représentés : Urbain Bouriant, Gaston Maspéro, Émile Chassénat, Claude Gaillard, Jules Baillet... La grande bibliothèque de Lyon possède toute la collection. La plupart des tomes sont tamponnés « don de l'État » mais certains ne portent que le tampon de la grande bibliothèque avec une date et d'autres ne sont pas marqués. D'autre part, il n'y a aucune archive sur ces publications. Mais depuis le début du siècle, l'État suit ses envois. Il est donc possible d'imaginer que le ministère de l'instruction publique et des cultes a souscrit à toute la collection.
- Les *Annales* recueillent les comptes-rendus des différentes conférences sur l'Orient et l'Extrême-Orient⁴⁹.

Il est possible que l'État favorise ainsi le développement et la diffusion d'une science à l'origine française. Dans les années 1870, l'Allemagne étend son influence et prend de la

48. Cas très rare d'un savant de province publié chez lui, puisque Loret, pourtant à Lyon est publié à Paris, où le centre d'égyptologie est très important.

49. Voir 1.3.3. Le retour partiel du musée à Lyon dans le Chapitre 1.

place sur les sites archéologiques : il faut donner un nouvel élan à l'égyptologie française pour pouvoir concurrencer l'Allemagne victorieuse⁵⁰. L'État, dans ses envois, mène une vraie politique qui est peut-être à la marge, au début du siècle, de la lutte d'influence entre l'Allemagne et la France en Afrique du nord : la question pour l'Égypte n'est pas celle d'une colonisation, puisqu'elle est de facto entre les mains anglaises, mais celle d'une influence culturelle.

« En Égypte, [la génération de Maspéro] a organisé le Service des antiquités et elle a si bien assuré la protection de celles-ci que toutes les nations européennes, et même l'Allemagne, ont dû lui reconnaître de ce chef un véritable droit de présence »⁵¹.

L'État transmet aussi quelques ouvrages de personnes qui ne sont pas archéologues mais qui ne sont pas choisis au hasard. S'y retrouvent par exemple un récit de voyage édité par l'Éducation nationale, *À travers l'Égypte* de Benoît Félix (qui est peut-être un enseignant ou qui veut que son livre serve de manuel aux élèves), *l'Égypte d'hier et d'aujourd'hui* d'un artiste-peintre anglais, Walter Tyndale, qui écrit son livre en français et le publie à Paris, *L'invasion anglaise en Égypte* écrit par Charles Lesage qui rapporte comment les Anglais ont acheté les actions du Canal de Suez en 1875 et un volume de la collection *les villes d'art* sur *Le Caire, le Nil et Memphis* d'un conservateur du Louvre (sujet qui se rapproche de celui de l'antiquité). Tous concernent soit l'Égypte moderne et les évolutions récentes de son histoire, soit son origine ancienne et sa richesse archéologique et architecturale.

Les dons des Sociétés savantes : le cas de la Société de Géographie

La Société de Géographie est fondée en 1874 sous l'inspiration de M. Louis Desgrand, négociant, et de M. J.P. Picket, chef d'institution. Elle est la première fondée en province.

« Elle s'appuie sur la force du principe de la décentralisation intellectuelle et sur la solidarité qu'il existe entre le progrès géographique et le développement commercial »⁵².

Le but commercial est clairement avoué. Parmi les quatre cents sociétaires se trouvent essentiellement des négociants, des missionnaires, des militaires et des membres des facultés. Elle établit deux cours annuels de géographie commerciale et de géographie militaire.

« Une bibliothèque de sept mille volumes acquise du célèbre géographe M. l'Abbé Jolibois lui permet d'aider aux recherches des érudits. C'est ainsi que la Société s'occupe en ce moment même à rétablir la vérité sur l'état des connaissances géographiques au XVIIème siècle »⁵³.

Par la lettre du 6 Février 1895, le maire de Lyon annonce au bibliothécaire que la grande Bibliothèque va entrer en possession de cinq à six cents volumes de la Société de Géographie. En effet une lettre du 29 Juillet 1876, de la Société de Géographie au

50. En 1870, la France est vaincue par la Prusse à Sedan et Bismarck achève l'unification allemande

51. Gaston Maspéro, *L'Égyptologie*, Paris, Larousse, 1915, p. 5-40.

52. *Société de Géographie de Lyon, son origine, ses principes, ses actes, notes pour le jury internationale de l'exposition universelle de Paris*, 1878.

53. Idem.

préfet du Rhône, nous apprend que la Société bénéficie d'une subvention de trois mille francs pour acheter la bibliothèque de Jolibois, curé de Trévoux. Si la Société se défait, les collections vont à la ville. De plus, il est exigé que ces collections soient accessibles à tous les instituteurs de Lyon et à toutes les personnes autorisées par la municipalité. Cette subvention permet à la ville d'avoir un droit sur la bibliothèque de la Société de Géographie. Mais nous n'avons pas trouvé de lettre expliquant pourquoi la ville récupère, en 1895, des livres de la collection de Jolibois.

Jean-François Jolibois, dit l'abbé Jolibois, est un homme d'église et historien français. Il fait ses études au lycée de Lyon et au collège de l'Argentière. Il est ordonné prêtre en 1816, curé de Trévoux en 1828. Il se consacre à l'étude de la géographie, la statistique et des langues anciennes et modernes. Il publie un certain nombre de travaux et réunit une bibliothèque de huit mille volumes qui est léguée à la maison des Chartreux de Lyon après sa mort. Il est l'auteur de plusieurs opuscules historiques et géographiques publiés par diverses sociétés savantes. Sa collection contient de nombreux ouvrages en français mais aussi en langues étrangères. La copie exacte du catalogue de la bibliothèque de Jolibois est remise par les Chartreux à la Société en 1876. Elle est ordonnée par aires géographiques et comprend une sous-partie « Afrique, Égypte en général » et une autre « Afrique, Égypte, voyages en Égypte et en Nubie »⁵⁴. L'Égypte tient une place qui n'est pas négligeable.

L'abbé a environ quatre vingts ouvrages de géographie sur l'Égypte. Les titres sont éloquentes et pour la très grande majorité ils nous informent que ce sont les récits de voyages qui intéressent l'abbé : "voyages", "travels", "relation", "mémoires", "pilgrimage", "letters", "notes of a journey", "description", "souvenirs", "visite", "tableau", "vues" sont les termes qui reviennent le plus souvent... Il possède les ouvrages des plus grands voyageurs français, Nectoux, Vivant-Denon, Ampère, Caillaux mais aussi étrangers, anglais et néerlandais : Bayle Saint John, Thomas Young, Lucie Duff Gordon, Ida Saint Elme, Wansleben, Smith, Hoskins... Vingt-quatre de ses livres viennent de Londres et sont écrits en anglais. Jolibois ne limite pas ses connaissances à des auteurs français, nous pouvons même noter l'absence des grands noms comme Chateaubriand, Maxime Ducamp, Flaubert aux écrits peut-être trop littéraires. Il a aussi quelques livres d'histoire et en particulier *l'Égypte sous les pharaons* de Champollion et *Discoveries in Egypt and Ethiopia* de Lepsius⁵⁵ preuve qu'il s'intéresse aux nouvelles découvertes tout en mettant l'accent sur l'aspect géographique du pays.

La bibliothèque n'a pas récupéré tous ses livres (il en manque une petite vingtaine) et en a de la Société elle-même qui ont des caractéristiques semblables : beaucoup de livres en anglais comme ceux de Robert Clayton ou de Charles Irby, des grands ouvrages français comme le voyage de Volney mais aussi des récits des voyageurs lyonnais en Orient que sont Chenavard, Philippe de la très Sainte Trinité et Géramb. Cette collection a considérablement augmenté le fonds de géographie de la bibliothèque et le fonds sur l'Égypte. Elle montre l'état d'esprit de la Société qui veut découvrir le monde d'un point de vue physique, et pas archéologique, c'est l'état actuel du pays qui l'intéresse et elle ne peut le trouver que dans les récits de voyage.

54. A.M.L., 81 WP 005, Copie du catalogue de la bibliothèque de l'abbé Jolibois.

55. Égyptologie et linguiste allemand, 1810-1884.

Les dons des particuliers

Il existe différentes sortes de dons particuliers : ceux de petite taille sont le fait d'auteurs qui adressent à la bibliothèque le fruit de leur travail, pour passer à la postérité dans les collections de la bibliothèque, d'autres sont des ouvrages de famille. C'est ainsi que grâce à des dons importants, la bibliothèque s'enrichit : si les dons et legs de particuliers sont encore modestes sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, ces libéralités deviennent plus nombreuses à partir de 1850, tendance qui s'accroît dans les années 1870. Pendant de nombreuses années la part des dons a été plus importante que celles des acquisitions onéreuses dans nombre de bibliothèques françaises. Jean François Lutz montre que l'évolution des donations à Lyon suit celle de l'ensemble des bibliothèques françaises⁵⁶.

A Lyon, le nom des donateurs est habituellement publié dans l'un des journaux locaux. On observe une présence très affirmée de figures du monde intellectuel lyonnais de l'époque et notamment des bibliothécaires, des archivistes et des membres de la Commission d'inspection des bibliothèques. Ils font souvent partie du monde de l'érudition et du savoir, ils fréquentent les sociétés et généralement l'Académie. Il est possible de faire une typologie des donateurs :

- Les hommes politiques locaux : Gabriel Prunelle, Désiré Barodet, M. Reynier.
- Le monde des collectionneurs lyonnais : Jacques-Antoine Lambert, Jean-Bonaventure Rougnard, Stéphane Mestre, M. Legendre, Alexandre Lacassagne.
- Les érudits locaux : Sébastien Des Guidi, Lucien Bégule, Henry Morin-Pons, Adrien Storck, Jean-Baptiste Giraud.
- Les artistes locaux : Antoine Chenavard, Ponthus-Cinier.
- Le monde des bibliothèques lyonnaises : Les bibliothécaires, Vital de Valous. Les membres de la Commission d'inspection des bibliothèques, Charles Gillet, Prosper Holstein. Les amis ou proches de bibliothécaires, Matthieu Bonafous, Raoul Du-seigneur, la marquise Arconati-Visconti.
- Les donateurs éloignés mais ayant des attaches lyonnaises : Cogordan, Etienne et Noël Charavay, Adrien Duvand⁵⁷.

Les contenus de ces collections découvrent la personnalité du donateur : certaines collections sont très spécialisées et révèlent la profession ou les centres d'intérêts ; les bibliothèques professionnelles sont nombreuses : Matthieu Bonafous (sériciculture), Sébastien Des Guidi (médecine homéopathique), Adrien Duvand (journalisme), Jean-Baptiste Giraud (Beaux-Arts), Alexandre Lacassagne (médecine et anthropologie) et cotoient des bibliothèques d'érudits et de passionnés comme Morin-Pons (histoire locale), Giraud (armes et armures), Holstein (art oriental)... D'autres sont beaucoup plus encyclopédiques et prouvent que le donateur ne s'est pas fixé un champ de recherches précis. C'est notamment le cas pour Jacques-Antoine Lambert, Jean-Bonaventure Rougnard, et une partie des bibliothèques de Gabriel Prunelle et de Matthieu Bonafous. Cependant on note une écrasante majorité de livres d'histoire et de littérature.

56. Jean-François, Lutz, *Dons et legs à la Bibliothèque municipale de Lyon 1850-1950*, Mémoire d'étude DCB, 2003

57. Jean-François, Lutz, *Dons et legs à la Bibliothèque municipale de Lyon 1850-1950*, Mémoire d'étude DCB, 2003.

Personne, à Lyon, n'a une collection aboutie sur l'Égypte et ne fait preuve d'une réelle passion à son sujet au XIX^{ème} siècle. Une douzaine de dons et legs contiennent des ouvrages sur l'Égypte mais seuls trois d'entre eux sont suffisamment importants (plus d'une dizaines de livres) pour trouver quelques généralités. Il s'agit des legs du Docteur Prunelle, de Lambert et de Rougnard. Tous les cas sont étudiés à la lumière des explications de Jean François Lutz :

- Le Docteur Prunelle, médecin et maire de Lyon de 1830 à 1835, est un amoureux des livres qui a été aide-bibliothécaire à Montpellier dans sa jeunesse et qui a ouvert la bibliothèque du Palais des Arts à Lyon en 1831. Il meurt en 1853 et fait don de sa bibliothèque au Palais des Arts. Sur quatre mille trois cents ouvrages, quatorze concernent l'Égypte. Malgré ce très petit nombre de livres, il faut remarquer le nombre d'ouvrages qui rappellent l'expédition d'Égypte :
- il possède l'*Éclaircissement sur l'inscription grecque du monument trouvé à Rosette, contenant un décret des prêtres de l'Égypte en l'honneur de Ptolémée Epiphane, le cinquième des rois Ptolémées* d'Ameilhon.
- la *Relation des campagnes du Général Bonaparte en Égypte et en Syrie* du Général Berthier.
- la *Description de l'Égypte*, édition Pancoucke.
- la *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Égypte et en Syrie* de Larrey.
- les *Pièces diverses et correspondances relatives aux opérations de l'armée d'Orient en Égypte ; imprimées en exécution de l'arrêté du Tribunat, en date du 7 nivôse an IX de la République française*.
- *L'Égypte après la bataille d'Héliopolis*..de Reynier.
- La *Lettre au citoyen Chaptal, ministre de l'intérieur, membre de l'Institut national des Sciences et Arts, etc. au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette* écrite par Sylvestre de Sacy.

C'est dire si l'expédition a fait grand bruit en Europe : de très nombreux ouvrages de témoins, soldats ou scientifiques, sont parus dans les années 1800 pour raconter ce que l'on y avait vécu. Tous les livres de Prunelle sont parus entre 1800 et 1808 (1829 pour la *Description*). Il ne faut tout de même pas parler d'une passion pour l'expédition mais peut-être d'intérêt, qui se limite toutefois au fait qu'il n'a pas le récit pourtant très apprécié de Vivant-Denon paru en 1802.

D'autre part, quelques livres ont pour sujet la géographie du pays et le voyage qu'il faut y faire. Les *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne* de Bourguignon d'Anville et les *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé extraordinaire du Roy à la Porte, consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli et autres Echelles du Levant son écrits au cours du XVIII^{ème} siècle* comme les *Lettres sur l'Égypte* de Savary mais Prunelle lègue aussi les *Pérégrinations en Orient, ou voyage pittoresque, historique et politique en Égypte, Nubie, Turquie, Grèce pendant les années 1837-1838-1839* d'Eusèbe de Salle publiées en 1840.

Il a peu de titres scientifiques et artistiques, un ouvrage de Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines*, le *Recueil d'Antiquités* de Caylus paru en 1752 et le *Memorie et opuscoli fisici e medici sull'Egitto* de Savaresi.

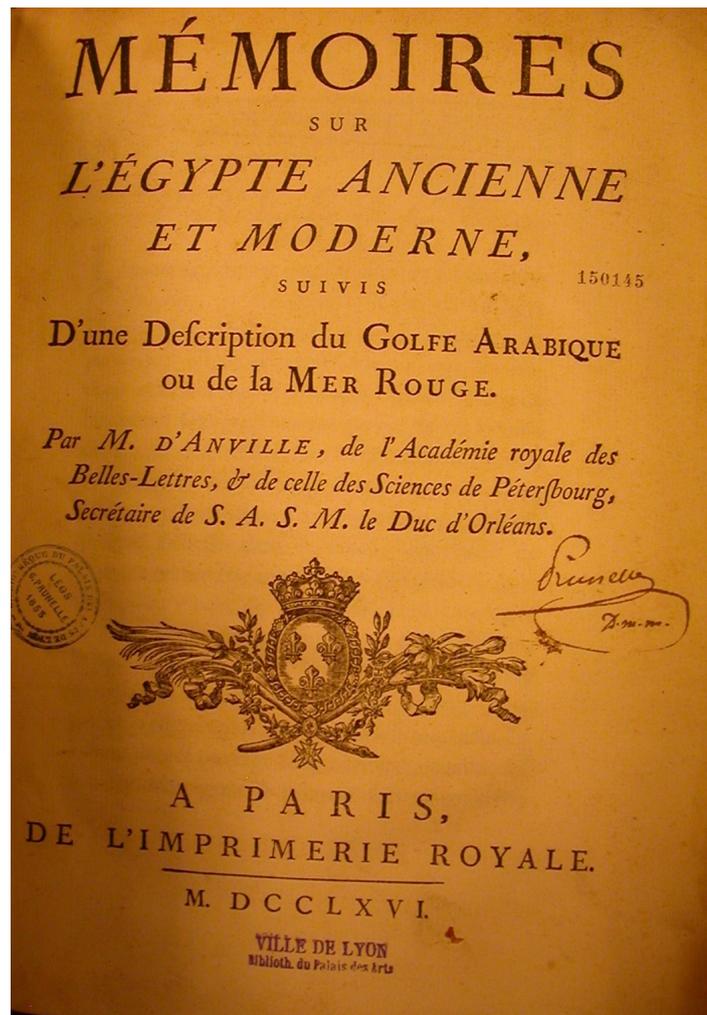


FIGURE 2.2 – Page de titre des *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne* de Bourguignon d'Anville avec la signature de Prunelle

C'est donc l'expédition qui l'a principalement motivé et, peut-être en relation avec son métier de médecin, les ouvrages, pourtant rares sur la médecine en Égypte.

- Jacques-Antoine Lambert est négociant dans le commerce de la draperie jusque vers 1830, date à laquelle il abandonne son métier pour se lancer dans l'acquisition d'une importante collection de livres et d'antiques. Il lègue le tout à sa mort, en 1850, à la Bibliothèque du Palais des Arts : il aurait laissé mille cinq cents à deux mille documents dont une quinzaine sur l'Égypte. Son intérêt se porte quasi exclusivement sur les voyages. Il possède beaucoup de récits du XVIIIème siècle et d'avant :
 - Les *Observations de Pierre Belon*(1553).
 - Le *Voyage au Levant* de Cornélius de Bruyn (1725).
 - Les *Voyages de Pietro della Valle* (1745).
 - Le *Voyage* de Paul Luca (1720).
 - Le *Voyage en Égypte et en Nubie* du danois Norden (1795).
 - Les *Lettres* de Savary (1785).
 - Le *Voyage* de Volney (1787).
 - Le *Voyage fait en Haute et Basse-Égypte* de Sonnini de Manoncourt⁵⁸ (1799).

58. Cet ouvrage est même en double dans ses collections

- Le *Voyage* de Thévenot (1727).
- La *Description d'Égypte* de l'Abbé le Mascrier (1735).
- Ces récits sont complétés par la *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et 1844 en Grèce et dans le Levant* de Chenavard.
- Et par le *Tableau de l'Égypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins, ou Itinéraire à l'usage des voyageurs qui visitent ces contrées* de Rifaud véritable guide qui finit de souligner la possible envie qu'a Lambert de visiter ce pays : ce dernier ouvrage en effet est édité en 1830 et vient en quelque sorte chapeauter tous les autres.

Il est cependant surprenant que Lambert n'ait pas acquis de récits du début du siècle⁵⁹.

Il possède aussi un ouvrage d'histoire et de géographie ancienne, la *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis enrichie de figures en taille douce* de Claude Fourmont, l'essai de Warburton sur les hiéroglyphes et le *recueil d'antiquités* de Caylus.

- Jean Bonaventure Rougnard lègue à la ville de Lyon (au Palais des Arts) sa bibliothèque de près de trois mille documents, portant sur les voyages, l'archéologie, l'histoire des villes de France, à sa mort en 1855. Une douzaine de livres sur l'Égypte en font partie. Elle est surtout composée de livres récents d'histoire :
 - L'*Égypte sous les Pharaons* de Champollion paru en 1814.
 - Le *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines* de Caylus.
 - Le *Parallèle entre les antiquités de l'Inde et celles de l'Égypte* de Jomard.
 - La *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Égypte et en Syrie* de Larrey (1803).
 - Les *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte pendant la domination des grecs et des romains : tirées des inscriptions grecques et latines* de Letronne (1823).
 - L'*Histoire de l'Égypte, sous le gouvernement des Romains* du Prévost d'Iray paru en 1815.
 - Les *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie pendant les années VI, VII et VIII de la République française* de Miot (1804) qui a participé comme soldat à l'expédition.
 - Les *Nouvelles recherches sur l'inscription en lettres sacrées du monument de Rosette*, rédigées par Palin en 1830.
 - L'*Histoire de la régénération de l'Égypte* de Planat, soldat de Napoléon qui est allé servir Méhémet-Ali (cet ouvrage est en double exemplaire).
 - Les *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines : recueillis et extraits des manuscrits coptes, arabes, etc., de la Bibliothèque Impériale* de Quatremère.
 - La *Lettre au citoyen Chaptal, ministre de l'intérieur, membre de l'Institut national des Sciences et Arts, etc. au sujet de l'inscription égyptienne du monument trouvé à Rosette* de Sylvestre de Sacy.
 - Les *Lettres sur l'Égypte où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes et modernes*

59. Peut-être pour des raisons politiques puisqu'il a fait partie à Lyon des personnes qui se sont battues contre la Révolution, il a sûrement été contre l'intervention ou même la politique de Bonaparte quelques années plus tard ; ou il cherche peut-être des éditions anciennes donc rares : son ouvrage de Pierre Belon est par exemple à la réserve de la bibliothèque, preuve de sa valeur.

de ses habitans de Savary.

Il y a donc d'une part des livres sur l'Égypte moderne et sur les dernières évolutions du pays après l'expédition et de l'autre, les premiers ouvrages sur l'Égypte antique avec les livres des deux plus grands archéologues de l'époque, Jomard qui a dirigé la rédaction du grand ouvrage sur l'Égypte et le premier livre de Champollion.

À peu près à la même époque, en 1859, la bibliothèque du sériciculteur Matthieu Bonafous entre dans les collections de la bibliothèque du Palais des Arts. Les quelques livres concernant l'Égypte sont trop peu nombreux pour faire sens (il y en a quatre) mais remarquons tout de même des traits qui peuvent être caractéristiques : Bonafous est passionné par l'agriculture et sa bibliothèque est très complète dans ce domaine, il possède les *Mémoire sur l'agriculture, l'industrie et le commerce de l'Égypte* de Girard parues en 1822. Il habite Turin d'où part Baruffi auteur du récit *Viaggio da Torino alle piramidi fatto nell'autunno del 1843, corredato di una carta della gran piramide di Cheope* que l'on retrouve dans la collection de Bonafous. Comme de nombreux donateurs, il possède le récit de voyage d'un de ses concitoyens peut-être donné par celui-là même.

Plus tard dans le siècle, les dons et legs vont à la grande bibliothèque mais sont beaucoup moins fournis en matière égyptienne. L'ingénieur Thiollière lègue un vieux livre de Corneille de Bruyn en 1860, le commerçant de soie Jean-Baptiste Giraud un ouvrage de Gayet en 1910 et Antérieu, homme politique, un récit de Chenavard (en 1896 au musée des Beaux-Arts mais entre dans les années 1930 à la bibliothèque municipale). Aucun n'est très intéressant et surtout aucun n'est capable de donner des indications sur le type de collection dont il provient. Le don de Morin-Pons en 1905 est un peu plus important sans toutefois atteindre ceux faits au Palais des Arts. Le donateur en effet s'intéresse plus à l'histoire du lyonnais qu'à celle de l'Égypte mais a en sa possession trois récits de voyage, la *Relation du voyage* de Chenavard, le *Voyage dans le Levant* du grand marin français Forbin et *l'Orient qui s'en va* de Trotignon⁶⁰. Le collectionneur possède en plus la *Géographie d'Ammien Marcellin*, commentée par le chanoine Christophe, publiée à Lyon en 1879. Deux ouvrages s'intéressent aux mystères égyptiens mais datent du début du siècle alors que d'énormes découvertes ont été faites après Champollion, découvertes qui ne se trouvent pas dans la bibliothèque de Morin-Pons prouvant peut-être par la même qu'il n'en a pas grand intérêt : la *Nouvelle explication des hiéroglyphes ou des figures symboliques et sacrées des égyptiens et des grecs* de Lenoir est publiée en 1810 et l'*Essai sur les momies : histoire sacrée de l'Égypte expliquée d'après les peintures qui ornent les sarcophage* de Perrot est publiée en 1846. De plus, sans tirer de généralité, deux des six ouvrages sont publiés à Lyon, il n'acquiert peut-être ces ouvrages que par connaissance de leurs auteurs mais sans réelle envie.

Il y a aussi quelques livres donnés à la bibliothèque par leurs auteurs, essentiellement des ouvrages de recherches mis à part le récit de Chenavard. Ils sont divisés en trois groupes :

- Les dons de personnages lyonnais : un récit de Chenavard est « offert à la Bibliothèque du Palais des Arts par l'auteur M. Chenavard » mais il précède en fait le

60. Voyageur français en Orient et surtout en Égypte du XIX^{ème} siècle, il a aussi rédigé ses notes de voyage en Égypte.

legs de toute la bibliothèque de cet architecte lyonnais. Guimet offre *Les portraits d'Antinoé* paru en 1912, complétant le dépôt des antiquités découvertes par Gayet en Égypte. Il s'agit presque d'un guide.

- Se retrouvent certains des plus grands auteurs égyptologues de l'époque. Champollion fait don en 1815 de *Memphis* peut-être par amitié ou sur demande du conservateur Artaud ; Prisse d'Avennes aurait donné un ouvrage en 1897 :

« Je vous ai adressé le trente Octobre dernier une brochure sur Prisse d'Avennes, l'Égyptologue, avec quelques notes sur le plus anciens des manuscrits du monde entier dit "Papyrus Prisse" »⁶¹.

Son fils offre deux articles parus dans les *Mémoires de la Société archéologique et historique d'Avesnes*. Amélineau offre à la bibliothèque la traduction de *Pistis Sophia : ouvrage gnostique de Valentin* en 1895.

- Enfin, le troisième groupe est celui des personnes qui rédigent des ouvrages dans lesquels est montré le lien de la ville avec l'Égypte : Aimé Vintrignier a donné un livre sur Soliman Pacha, le colonel Sève originaire de Lyon, peut-être pour honorer sa ville natale. François Voisin donne en 1907 un ouvrage sur le canal de Suez, une description de l'administration avec un historique....

Ces ouvrages prouvent tout de même que tout au long du siècle la bibliothèque a été en lien avec les musées de Lyon, les grands voyageurs et archéologues et, par là même, avec le pays du Nil.

2.3 Étude sur la collection égyptienne des deux bibliothèques publiques

La bibliothèque du XIX^{ème} siècle n'est pas accessible à n'importe qui : pour aller voir les ouvrages il faut déjà savoir leurs titres, pour les emprunter demander l'autorisation au maire qui ne la donne pas aisément. Il est clair que les lyonnais qui se rendent en bibliothèque sont minoritaires. Peu de personnes ont finalement accès à cette collection sur l'Égypte qui, à la veille de la première guerre mondiale, est très importante⁶², probablement plus de cinq cent quarante ouvrages (en comptant les exemplaires en double). Mais ce fonds a été construit dans l'optique des hommes politiques et des bibliothécaires de l'époque, qui veulent une bibliothèque "publique", pour instruire ceux qui le souhaitent. Que se soit de façon réfléchie ou inconsciente, il raconte l'évolution du regard que Lyon, en particulier, et la France, en général, portent sur l'Égypte. Il convient d'analyser la collection ouverte au public en 1914, après sa période de constitution. Certains ouvrages ne portent pas d'indication de date ou de provenance mais nous allons faire comme s'ils étaient dans les collections depuis le XIX^{ème} siècle, sans tenir compte des quelques exemplaires qui auraient été acquis alors ou peu de temps après.

61. A.M.L., 177 WP 090, Lettre de Prisse d'Avennes à la bibliothèque le 8 Décembre 1897.

62. Par rapport aux ouvrages écrits sur le sujet, il est probable que la bibliothèque soit très fournie mais il a été impossible d'aller comparer cette collection avec celle d'autres bibliothèques. La conservatrice de la bibliothèque de la ville de Grenoble par exemple ne connaissait pas le nombres de livres concernant l'Égypte dans les collections.

Des ouvrages publiés à Paris

Lyon n'a pas ici une position extraordinaire parce qu'une très grande partie des ouvrages viennent des imprimeries parisiennes et sont donc sûrement diffusés dans toute la France en étoile. Paris est en effet dès le départ le plus grand centre d'édition sur l'Égypte de France : sur les cinq cent quarante livres qui composent cette collection, trois cent soixante ont été publiés par les ateliers parisiens. Cette tendance est encore plus exacerbée pour les ouvrages que l'on peut qualifier de scientifiques (ouvrages concernant l'archéologie et l'histoire, mais aussi les recherches variées sur l'agriculture, la médecine, etc.) : 73% viennent de Paris contre 55% des récits de voyages. Ces récits ont des provenances plus variées tant en France (Lyon est le centre d'impression d'une trentaine de livres, Tours, Rouen, Roanne) qu'à l'étranger (de Londres viennent environs cinquante trois récits principalement aux mains de Jolibois, New York, Turin, Milan, Boston).

Une répartition dans le temps intéressante

La répartition dans le temps des différents types d'ouvrages est intéressante : les récits de voyages sont une mode du XVIIIème siècle et du début du XIXème siècle, ils disparaissent au fur et à mesure que les recherches archéologiques se développent. Nous avons choisi trois dates qui semblent faire sens pour essayer de voir cette évolution : la première en 1798, date du début de l'Expédition d'Égypte de Bonaparte, la deuxième est 1832, date de la disparition de Champollion, premier égyptologue français qui a déchiffré les hiéroglyphes en 1822. La troisième, 1882, représente l'année où l'Angleterre met définitivement la main sur l'Égypte et oblige la France à renoncer à toute prétention de colonisation. Ces dates n'ont pas la même valeur, l'une est culturelle autant que politique, la deuxième n'est que culturelle et la troisième seulement politique, mais elles semblent délimiter des périodes⁶³.

12,5% des textes de la bibliothèque parus avant 1789 sont des récits de voyages, contre 4% des ouvrages de recherche⁶⁴. Avant l'Expédition, les relations de voyages sont celles des diplomates qui se rendent à la Porte puis dans toutes ses provinces ou celles des jeunes seigneurs qui vont faire leur tour de Méditerranée, il existe donc plus de récits de voyages que de véritables recherches sur un pays qui reste plein de mystères. Ces récits sont souvent de grand succès, réédités plusieurs fois : la bibliothèque en a d'ailleurs plusieurs qui viennent d'institutions ou de particuliers différents. Prenons l'exemple du récit de Pierre Belon édité pour la première fois en 1553, réédité en 1555 et en 1589 ; la bibliothèque l'a en cinq exemplaires provenant du collège de la Trinité qui en avait trois, du legs Lambert et d'un don fait à la bibliothèque du Palais des Arts. Cette forte présence prouve un certain succès.

Après le coup d'éclat de Napoléon en Égypte, ce sont plutôt les études qui reprennent le dessus (13,5% des livres sur l'Égypte de la Bibliothèque contre 7,7 pour les récits de

63. Il est bien évident qu'elles ne marquent pas des délimitations strictes mais plutôt des évolutions. Par exemple les périodes de développement de l'égyptologie après 1832 et surtout après 1882 ont commencé avant ces dates.

64. Respectivement 67 livres et 21.

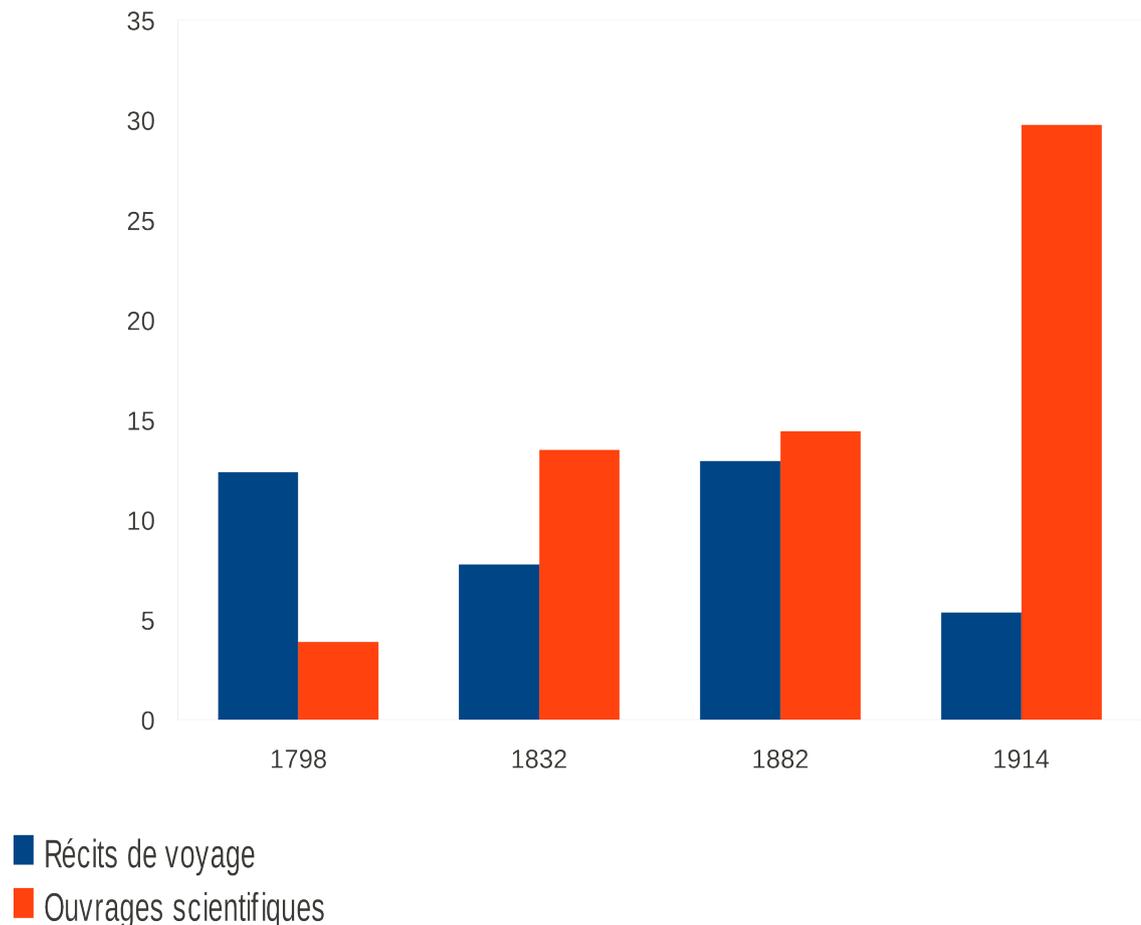


FIGURE 2.3 – Rapport des récit de voyages et des ouvrages scientifiques dans le total des livres sur l'Égypte des bibliothèques de Lyon, pour les périodes suivantes : époque moderne-1798 ; 1798-1832 ; 1832-1882 ; 1882-1914.

voyage) : même si les premiers romantiques comme Chateaubriand et beaucoup de soldats de Napoléon écrivent leurs mémoires, beaucoup d'études sortent sur ce qui a été vu en Égypte, sur Rosette et sur l'armée d'Égypte en particulier. Les premiers écrits des frères Champollion sont édités à cette époque. La France entre dans une longue période de troubles pendant le Consulat et l'Empire, les voyages sont moins nombreux. Les conclusions de l'expédition voient le jour ; le temps est à la découverte de ce pays avec un regard porté par les scientifiques de l'expédition : c'est l'époque du "Grand Ouvrage sur l'Égypte" et des multiples mémoires. La bibliothèque possède treize titres qui se rapportent à cette expédition, des mémoires comme le texte de Denon, des récits historiques (Pietro, *Voyage historique en Égypte pendant les campagnes des généraux Bonaparte, Kléber et Menou*, Miot, *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie pendant les années VI, VII et VIII de la République française*, la *Relation* du maréchal Berthier ou Martin, *Histoire de l'expédition française en Égypte*) ou des descriptions du pays comme le *Tableau de l'Égypte* pendant le séjour de l'armée française de Galland ou *l'Égypte après la bataille d'Héliopolis* de Reynier. Quelques textes rapportent des découvertes scientifiques, le texte de Nectoux sur les différentes espèces d'une plante qui s'appelle le séné, ceux d'Ameilhon et de Sacy sur l'inscription de Rosette ou encore le texte de Larrey sur la médecine.

Ce matériel scientifique rapporté d'Égypte par les savants de Napoléon Bonaparte est abondamment utilisé par une nouvelle génération qui n'est pas allée en Égypte : de très nombreuses études sur les hiéroglyphes et sur les monuments égyptiens paraissent en ce début de siècle. Les ouvrages des frères Champollion, mais aussi de Lenoir, Greppo, Palin, Quatremère ou Young en Angleterre qui cherchent à déchiffrer les hiéroglyphes se retrouvent à la bibliothèque probablement acquis à cette époque-là. Il en est de même pour les livres de Gau, Jomard, Millin ou Passalacqua sur les monuments. Les études archéologiques prennent donc de l'ampleur. Les récits se font plus rares : sur une vingtaine de récits de ce début de siècle, plus de la moitié sont des ouvrages en anglais de la bibliothèque de Jolibois (Carne, Clayton, Burchardt, Irby, Fitzclarence, Henniker, Legh, Light...) et leurs traductions. Cela signifie que la bibliothèque ne possède pas de récits au début du XIX^{ème} excepté l'*Itinéraire* de Chateaubriand et les rééditions de Volney. La bibliothèque n'a peut-être pas souhaité entrer en possession d'ouvrages dont les auteurs ne sont pas Français à une époque où les recherches sur l'Égypte déchirent le monde scientifique et mettent en concurrence les différents pays européens : les Anglais récupèrent la pierre de Rosette en 1801 lorsqu'ils repoussent les Français hors d'Égypte et Thomas Young tente de la comprendre. Champollion ne travaille qu'avec une copie de cette antiquité. La bibliothèque semble privilégier les auteurs français.

Entre 1832 et 1882, ces deux pourcentages augmentent et atteignent presque le même niveau⁶⁵, c'est l'époque de l'influence française en Égypte et de la mode renouvelée des voyages des romantiques et des grands bourgeois, mais aussi des premières traductions et des premières recherches archéologiques. La France est la première partenaire du vice-roi Méhémet-Ali. Il fait venir des instructeurs français pour rendre l'Égypte moderne en améliorant par exemple les performances de l'armée, de l'industrie et des moyens de transports : se retrouvent alors en Égypte des grands noms français comme le docteur Clot-Bey, les Lyonnais Jumel et Sève. Le premier introduit la culture du coton à longue fibre, et le second forme l'armée de Méhémet-Ali ou encore les Saint-Simonien Charles Lambert, à la direction de l'école polytechnique de Boulak et Linant de Bellefonds qui renforce le système des digues et des canaux égyptiens. Le vice-roi veut faire de l'Égypte une France de l'Orient. La France songe donc à y étendre son aire d'influence et veut protéger le pays de la rapacité anglaise, d'autant que l'Égypte est sur la route des Indes et que les Français y font construire le canal de Suez. Ce sont peut-être alors plus des idées coloniales et scientifiques qui attirent l'attention. Les voyageurs se multiplient pour voir eux-mêmes les beautés antiques : beaucoup de récits de voyages rapportent les dernières découvertes et expliquent l'histoire des lieux visités mais ils décrivent peu les différences de mœurs et se contentent de clichés. Ces voyages se développent et sont moins chers et moins longs avec l'apparition des lignes directes en bateau vapeur Marseille-Alexandrie. Jean-Marie Carré, en 1932, explique ainsi cette recrudescence des voyages entre les années 1840 et 1850 :

« C'est à cette époque que le désir de changement et de pittoresque, la curiosité des mœurs étrangères, la peinture orientaliste, le désenchantement politique, l'ennui bourgeois et la lassitude de la Monarchie de Juillet attirent surtout vers l'Orient de nostalgiques pèlerins du soleil du passé. Grâce à la *Description de*

65. Il y a 13% de récit de voyages et 14,5% d'ouvrages scientifiques

l'Égypte, aux grands albums de Champollion, de Vivant-Denon, le pays n'est plus inconnu. On sait où l'on va, et que l'on peut s'y risquer sans être massacré par des sauvages ou mangé par des crocodiles ! »⁶⁶.

La découverte de Champollion, expliquée en détail dans des ouvrages souvent publiés après sa mort, permet à une nouvelle génération d'égyptologues de se lancer dans les recherches archéologiques : Théodule Déveria (1831-1871), Emmanuel de Rougé (1811-1872), Mariette (1821-1881) et Chabas (1817-1882). Cependant la bibliothèque ne possède pas les oeuvres de Déveria et de Rougé à leur parution.

Le changement semble intervenir en 1882 : les récits de voyages publiés après cette date forment 5% du total des ouvrages alors que les ouvrages de recherches 30%⁶⁷. Après l'arrivée des Anglais, la France se retire du pays des pharaons politiquement et commercialement. Les récits semblent alors chuter, peut-être parce que les voyageurs ne veulent pas se retrouver en "pays anglais", là où le tourisme britannique s'est beaucoup développé. Sur les périodes précédentes beaucoup de récits de voyages venaient de la collection de Jolibois, il en est de même pour cette période-là : la bibliothèque s'intéresse semble-t-il plus à l'histoire qu'à la géographie, d'autant qu'à cette période, le parti commercial bientôt colonial lyonnais voit disparaître la chance d'une installation en Égypte alors que se développent les liens avec l'extrême-Orient. Lyon et la France se tournent alors vers l'antiquité⁶⁸ pour garder un avantage sur le plan culturel. La Mission française d'archéologie du Caire est créée en 1880. Paris décide en plus d'installer à Lyon, en 1879, une faculté d'Égyptologie. C'est peut-être en relation avec cette institution, et pour servir aux étudiants que la bibliothèque augmente son fonds archéologique.

Ce renversement se voit dans le classement adopté par les bibliothécaires dans le répertoire thématique de la bibliothèque : le tome XVI du répertoire recense les ouvrages relevant de l'"Égypte géographique", les tomes XVIII, XXV, XXIV l'"histoire de l'Égypte ancienne et moderne", le tome XXV les "monuments égyptiens" puis les "inscriptions", le tome XV les "hiéroglyphes" et le tome X la "langue égyptienne". Une très large place est donc faite à l'Antiquité qui est divisée en cinq sous-matières. Il n'y a pas ou très peu de livres sur l'art de l'islam en Égypte, ces réflexions sont intégrées à des ouvrages plus vastes sur l'art et l'architecture dans tout l'empire arabe.

Il y a d'ailleurs assez peu d'ouvrages sur l'Égypte contemporaine : une trentaine sur la totalité de la collection (sans compter les récits de voyages qui peuvent décrire des éléments très variables de la société actuelle à celle de l'histoire antique). Ces ouvrages traitent de politique contemporaine :

- Du développement nouveau de l'Égypte et du rôle de Méhémet-Ali et de sa dynastie (les titres évoquent la "transformation" ou la "régénération" du pays, la "nouvelle Égypte", "l'espoir de l'Égypte"...), des textes font des comptes rendus sur l'instruction, l'agriculture ou l'industrie en Égypte.
- De la présence étrangère dans le pays : *Les Anglais aux Indes et en Égypte* et

66. Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1932, t.1, p. VII.

67. Et 48% de leur catégorie : presque la moitié des ouvrages scientifiques sont écrits après cette date.

68. Cette évolution est amorcée par la défaite de Sedan et l'unification allemande, il s'agit d'abord de s'opposer à la croissance allemande en prenant de la place sur le plan culturel.

L'Angleterre en Égypte publiés en 1899 et en 1900 bientôt remplacée par *l'Invasion anglaise en Égypte en 1906*.

– Du canal de Suez.

Mais ces ouvrages restent très minoritaires, ce n'est pas franchement ce qui intéresse les Lyonnais qui ont en outre sous les yeux les collections des musées de la ville, collections d'antiquités qui les passionnent peut-être plus. Au début du siècle, les Lyonnais se tournent plus vers l'Orient et la soie et laissent définitivement l'Égypte qui a surtout développé son marché du coton. Les commerçants, alors plus intéressés par l'Extrême-Orient, ont peut-être poussés les bibliothécaires à ne pas acquérir des ouvrages sur l'Égypte contemporaine qui ne seraient pas lus et à les remplacer par des ouvrages sur l'Extrême-Orient.

La bibliothèque ne possède pas non plus les ouvrages d'égyptologues étrangers. Les grands noms anglais ou allemands n'apparaissent pas dans les collections, nouvelle preuve peut-être du symbole politique mis dans cette science : l'acquisition des études scientifiques français s'inscrit dans une volonté de mettre en avant la nation française et de montrer la richesse de ses chercheurs. Ainsi les trouvailles des pays adverses sont bannis. Ce n'est qu'avec la collection de Jolibois que des ouvrages d'auteurs anglais entrent à la bibliothèque.

La bibliothèque de Lyon possède une collection importante sur l'Égypte agrémentée de très beaux ouvrages souvent abondamment illustrés. Cette collection qui forme à la veille de la guerre un tout homogène, ouvert sur les ouvrages étrangers, ne l'a pas toujours été : l'ensemble de récits de voyages par exemple a considérablement bénéficié du don de la Société de Géographie. Avec cette collection, c'est l'évolution de la production littéraire et scientifique française sur l'Égypte qui peut-être mesurée, mais aussi probablement les rapports de Lyon et de l'Égypte. Ils semblent se tourner vers la recherche et la découverte archéologique après l'installation de la chaire d'égyptologie à Lyon en 1879 et délaisser l'Égypte contemporaine. Cependant il ne faut pas négliger l'importance des récits de voyages qui permettent le développement d'une très grande fascination exercée par l'Égypte et qui touchent un public peut-être plus large puisqu'ils sont souvent plus accessibles que les études des archéologues.

Chapitre 3

Des Lyonnais en Égypte

Lyon est une ville carrefour, située à la convergence de routes qui partent sillonner l'Europe et le monde : les hommes rejoignent l'intérieur des terres européennes par le Rhône ou l'empruntent pour se rendre au bord de la mer Méditerranée. La ville reçoit donc des voyageurs d'un peu partout et en envoie vers d'autres espaces. Dès sa fondation c'est une ville cosmopolite où les orientaux hellénisés s'installent, font du commerce et apportent le culte de Cybèle puis le christianisme. Il y a dès le départ un mélange entre voyageurs et missionnaires puisque Lyon est un grand centre jésuite. Les installations du collège et de l'imprimerie élargissent les connaissances lyonnaises sur le monde. Des Lyonnais partent à sa découverte bien avant les quelques archéologues et égyptologues de la ville, qui font le voyage du Rhône au Nil à la fin de XIXème siècle. Des voyageurs essentiellement jésuites se sont lancés dans l'aventure de la découverte de l'Égypte sous l'Ancien Régime et au XIXème siècle. Ils font partie des centaines d'Européens qui depuis la Renaissance ont voyagé en Orient.

Si les bibliothèques de la ville ne possèdent pas beaucoup de guides d'Égypte publiés au cours du siècle – elles n'ont que l'ouvrage de Jean-Jacques Rifaud, *Tableau de l'Égypte, de Nubie et des lieux circonvoisins ou itinéraire à l'usage des voyageurs qui visitent ces contrées* de 1830, celui de Karl Baedeker de 1898 et un livre de l'Anglais Wilkinson ayant appartenu à la Société de Géographie –, cela n'a pas empêché un certain nombre de Lyonnais d'embarquer pour la terre des Pharaons. Sept voyageurs ont ainsi fait de leur voyage des récits, que la bibliothèque a acquis rapidement.

- Ferdinand de Géramb écrit un *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinai, 1831, 1832 et 1833*, publié à Paris en 1836.
- Antoine Marie Chenavard une *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et 1844 en Grèce et dans le Levant*, publié à Lyon par Léon Boitel en 1846. Il le rédige avec Étienne Rey qui a voyagé avec lui.
- Bottu de Limas raconte *Six mois en Orient, de 1841 à 1842*, publié à Lyon par Louis Perrin en 1861.
- *Pérégrinations en Orient et en Occident*, ouvrage d'un missionnaire apostolique, est publié à Lyon en 1863 par Jean-Baptiste Porte.
- Émile Guimet fait le tableau de l'Égypte dans *Croquis égyptiens, journal d'un touriste*, à Lyon, en 1867.

- Jean-Jacques Ampère écrit *Voyage en Égypte et en Nubie*, publié à Paris en 1868.
- Le père Chautard décrit la vie égyptienne dans *Au pays des pyramides*, publié à Lyon par Emmanuel Vitte en 1914.

Il manque à ces voyageurs, le nom de Joseph Billiet qui a écrit, en 1911, un récit très littéraire, *Visages d'Égypte*. Mais ce récit n'a apparemment jamais été dans les collections de la bibliothèque, il n'a donc probablement pas été accessible à un large public de Lyonnais et c'est pour cette raison qu'il ne se trouve pas dans ce corpus. D'autres voyageurs ont aussi pu faire le voyage sans publier leur récit : Chenavard par exemple est accompagné d'Étienne Rey et de Jean-Michel Dalgabio, collègues de l'école des Beaux-Arts (le premier est peintre et le second architecte) qui n'ont pas fait de journal mais qui ont participé à celui de Chenavard.

« Les voyageurs sont pour ainsi dire les journalistes du monde » écrit le comte Forbin en 1818¹. Le voyageur est un témoin capable d'éclairer ses contemporains par son récit : il a été en contact avec le pays et prétend le montrer le plus sincèrement possible à son lecteur. Pourtant des banalités se développent et faussent cette conception du voyage. Les Lyonnais reprennent-ils les lieux communs de tous les voyageurs ou font-ils preuve d'originalité ?

Cette étude s'inspire de l'anthologie de Sarga Moussa, qui reprend des extraits de récits de voyageurs européens lieu par lieu. Ces voyages s'étendent sur tout le siècle et permettent de mesurer l'ampleur des transformations qu'a subi l'Égypte et l'évolution d'une certaine conception lyonnaise.

3.1 Voyageurs en Égypte

L'Égypte devient après Bonaparte ce que Robert Solé a appelé « une passion française »². Bien sûr, les Français ne sont pas les seuls voyageurs à partir au pied des pyramides mais ils sont sûrement les plus nombreux après les Anglais. Comme l'écrit Sarga Moussa, certains récits de voyages ont joué un rôle dans la « formation de l'image de l'Égypte ou dans la constitution d'une poétique du voyage au XIX^e siècle »³. Il classe dans ces récits ceux de Nerval et de Chateaubriand par exemple. Parmi les auteurs français se cachent quelques Lyonnais dont le parcours en Égypte, tant physique qu'intellectuel, se distingue peut-être de celui des autres voyageurs. Ont-ils contribué à créer une poétique du voyage, ont-ils formé une image de l'Égypte en accord avec celle des autres auteurs ? Ces Lyonnais sont peu connus et peu lus aujourd'hui, pourtant certains de ces livres restent de beaux ouvrages, non dénués de talent littéraire.

1. Cité dans Sarga Moussa, Kaja Antonowicz (collab.), *Le voyage en Égypte : anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2004, p. XIX.

2. Robert Solé, *L'Égypte, passion française*, Paris, Seuil, 1997.

3. Sarga Moussa, Kaja Antonowicz (collab.), *Le voyage en Égypte : anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2004, p. VIII.

3.1.1 Le voyage en Égypte, une institution au XIX^{ème} siècle

Rome, Athènes, mais aussi Constantinople et Le Caire, ces villes phares du Monde Antique, attirent, à cause de leur gloire passée, des générations de voyageurs partis pour le “Grand Tour” dès le XVII^{ème} siècle et surtout le XIX^{ème}. L’Égypte, province de l’Empire ottoman, fait partie du parcours des voyageurs en Orient au XIX^{ème} siècle et clôture le voyage après la Terre Sainte. Mais elle a aussi un statut particulier qui fait que certains visiteurs ne se rendent que dans ce pays :

- pour des raisons historiques : la terre des Pharaon fascine l’Europe, et la France est en quelque sorte le pays de l’égyptologie. Dès l’antiquité, des auteurs comme Strabon ou Hérodote parcourent l’Égypte à la recherche de ses trésors. Ils sont intrigués et fascinés par l’écriture mystérieuse et les édifices colossaux, mais très fins, des pharaons. Avec la conquête arabe, l’exotisme prend une nouvelle forme : celle d’un Orient mystérieux fait de harems et de mosquées. Enfin la terre des pharaons est aussi une terre biblique qui prolonge la Terre Sainte. C’est la terre de Moïse mais aussi celle de l’accueil de Jésus nourrisson.
- pour des raisons politiques : le pacha Méhémet-Ali, qui règne pendant un demi-siècle, transforme son pays en une véritable puissance régionale. Il fascine l’Europe par son désir de modernité, de puissance (il est souvent en guerre contre le sultan) et par sa barbarie.
- pour des raisons géographiques, l’Égypte apparaît comme le pays à la géographie très particulière, celle du Delta et de la Vallée du Nil, à tel point qu’il est devenu « un don du Nil » selon la formule que l’on retient d’Hérodote.

Le XIX^{ème} siècle, la période de l’exploration tant physique qu’historique du pays, est aussi le siècle du début du tourisme : les récits et les guides de voyage créent une représentation des lieux en instaurant un itinéraire obligatoire par lequel le voyageur s’attend à visiter les grands monuments.

Lyon est restée ensuite marquée par le passage de Bonaparte, en 1798, embarquant sur le Rhône pour partir en Égypte : si ce départ s’est apparemment fait à l’abri des regards, de nuit, la ville l’a célébré en nommant une des rues qu’aurait empruntée le général, la Rue de l’Égypte. Bien que l’expédition soit un désastre, Bonaparte contribue à faire de l’Égypte un objet de fascination durable pour les Français comme pour les Lyonnais : aucun visiteur ne peut s’empêcher de faire une allusion à la célèbre phrase que Bonaparte aurait prononcée en bas des Pyramides « Soldats, songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ». Après lui, l’Égypte n’est plus vue de la même façon.

3.1.2 Les précurseurs du XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles

L’Égypte existe depuis longtemps dans la conscience des Européens puisqu’il est courant de lire l’*Enquête* d’Hérodote dont le deuxième tome est entièrement consacré à la terre des pharaons. Son ouvrage décrit parfaitement les coutumes des anciens Égyptiens comme la fonction des pyramides. À cette vision, vient s’ajouter l’image négative donnée par la Bible et la haine des musulmans qui bloquent les connaissances sur ce pays jusqu’à la seconde moitié du XVII^{ème} siècle. La création des grandes compagnies par

Colbert, les premières ambassades turques et persanes et le départ de missions religieuses pour l'Orient réveillent l'intérêt pour cette partie du monde. L'Égypte ne laisse pas indifférente et beaucoup de pèlerins s'y arrêtent sous l'Ancien Régime. Parmi eux, quelques Lyonnais :

- L'un des premiers voyageurs au XVII^{ème} siècle est le magistrat Balthazar de Monconys qui veut « connaître ce qu'il y a de plus curieux et de plus profond dans la nature et converser avec tout ce qu'il y a de savants dans le monde »⁴. Ce lieutenant criminel au siège présidial de Lyon, suit en 1618 des cours de philosophie et de mathématiques à l'université de Salamanque et part en Orient pour retrouver les traces de la science arabe, de 1646 à 1647. Il rapporte de ses voyages un ouvrage, où sont interposées de nombreuses digressions scientifiques, et suffisamment d'antiques pour ouvrir un cabinet de curiosités, première collection du muséum de la ville. Son livre est rempli de renseignements intéressants sur la vie au Caire, que se soit celle des Égyptiens ou celle des Français du consulat et de l'Échelle : il assiste aux rivalités pour succéder à la place de premier consul et à l'exécution de beys mamelouks victimes de la guerre civile qui ravage le pays. Cependant, Monconys ne dépasse pas le Caire et ne donne pas d'informations sur la Haute-Égypte.
- Les missionnaires jésuites, très présents à Lyon à travers le collège, partent aussi en Égypte. Au début du XVIII^{ème} siècle, l'un d'eux, le père Claude Sicard qui enseigne les "humanités" à Lyon s'installe au Caire, en 1707, et y vit jusqu'à sa mort, en 1726. Il part en tant qu'évangéliste, maîtrise parfaitement l'arabe et tente d'établir des relations avec les églises coptes. Ses écrits n'ont pas tous été retrouvés mais il établit en 1717 la première carte scientifique de l'Égypte depuis la Méditerranée jusqu'à Assouan. Ses travaux contribuent à faciliter les voyages. Pour Jean-Marie Carré, ses écrits sont agréables à lire parce qu'il :

« narre simplement ce qui lui est arrivé [...] sans se croire obligé de faire l'historique de chaque ville, d'accueillir chaque légende, de citer chaque auteur ancien »⁵.

Il découvre le site de l'ancienne Thèbes, descend le Nil jusqu'à Assouan et se rend dans les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul au plus profond des déserts.

Les premiers Lyonnais à partir pour l'Égypte ont donc des buts bien précis, scientifiques et religieux, et contribuent chacun à leur manière à accroître les connaissances des Européens sur ce pays : par exemple la carte dessinée par Claude Sicard est utilisée quelques années plus tard par d'Anville pour sa grande carte d'Égypte de 1766.

4. Voir pour plus de détails la partie 1.2.1 sur l'origine du Muséum dans le chapitre 1.

5. Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1932, t.1, p. 49.

3.2 Les Lyonnais voyageurs

3.2.1 Petites biographies

Tous les auteurs sont nés à Lyon sauf peut-être Bottu de Limas dont la vie est mal connue. S'ils ont des parcours différents, ils font tous partie de la haute société lyonnaise et même française pour certains.

- Ferdinand, baron de Géramb, est né à Lyon en 1772 d'un père riche négociant originaire de Hongrie et d'une mère issue d'une ancienne famille de Basse-Auvergne ; il vit à Lyon jusqu'à la Révolution après être entré à l'Académie militaire de Vienne puis il part en Prusse et met sa carrière militaire au service des monarchies espagnoles et prussiennes. Il est finalement emprisonné par Napoléon en 1812. Après cette sombre période, en 1814, il abandonne la carrière des armes et entre au monastère trappiste de Port Salut en Mayenne sous le nom de Marie-Joseph. C'est de ce monastère qu'il part en pèlerinage en Terre-Sainte, en juin 1831 jusqu'à la fin de l'année 1833. Il ne se consacre pas uniquement à l'Égypte. Après avoir traversé le col du Gothard, il embarque à Venise et aborde à Jaffa. Il parcourt ensuite la Palestine, le Liban (où il rencontre Lamartine en septembre 1832), et enfin l'Égypte qui est l'objet du troisième tome de son récit : il y reste du 18 Décembre 1832 au 16 Juin 1833. Son *Pèlerinage de Jérusalem au Mont Sinaï* paraît pour la première fois en 1836. En 1837, il rencontre le Pape Grégoire XVI et devient procureur général et abbé de la Trappe. Il meurt à Rome en 1848.
- Antoine Chenavard part dix ans après Géramb. Né à Lyon en 1787, il y meurt en 1883. Il est le fils d'un teinturier et cousin germain du peintre Paul Chenavard, disciple d'Ingres. Antoine Chenavard s'oriente plutôt vers l'architecture après des études modestes : élève de Durand, il s'avère particulièrement doué et entre dans l'atelier de Barthélémy Vignon à Paris, il est admis à l'école nationale des Beaux-Arts en 1809. Il devient alors l'architecte du prince Murat et de la famille Bonaparte avant de retourner à Lyon. Il est un des membres fondateurs de la Société académique d'architecture de Lyon. Il occupe le poste d'architecte en chef du département du Rhône de 1818 à 1850, et enseigne à l'école des Beaux-Arts, à Lyon, de 1823 à 1861. Il a fait plusieurs voyages en Italie, en Grèce et en Orient entre 1843 et 1844, il se trouve en Égypte du 5 Décembre 1844 au 6 janvier 1845, et est nommé correspondant de l'Institut en 1855. Il a été l'architecte de plusieurs projets à Lyon et aux alentours : le grand théâtre de Lyon de 1826 à 1832, les deux tours de la cathédrale de Chalon-sur-Saône, les cathédrales de Belley et de Viviers qu'il restaure et agrandit, le chœur et le clocher de l'église Saint-Étienne de Roanne, l'église d'Oyonnax (qu'il restaure), etc. Il participe aussi au concours du palais de justice de Lyon. Il s'intéresse à l'antiquité et collabore dans les années 1830 avec le conservateur du musée des Beaux-Arts, Artaud pour dessiner un plan de Lyon antique et restituer au mieux la ville antique. Il identifie aussi avec le peintre Étienne Rey des vestiges romains des environs de Lyon et dirige quelques fouilles à Saint-Romain-en Gal. Il est accompagné en Égypte par Étienne Rey qui illustre son ouvrage en 1858.
Né en 1789, mort en 1867, ce peintre paysagiste, lithographe et aquafortiste a pour

premier maître Pillement, puis Cogel, professeur à Lyon. Il est ensuite l'élève de Pierre Revoil aux Beaux-Arts de Lyon, sa ville natale, de 1808 à 1811. Il voyage en Grèce et au Moyen-Orient et en rapporte des aquarelles et beaucoup de dessins. Il débute au Salon en 1819 avec des lithographies, pour *Les Monuments de l'Isère*. Rey est l'auteur de l'ouvrage *Monuments romains et gothiques de Vienne*. Quelques-unes de ses planches exposées au Salon de 1824 lui font remporter la médaille d'or. Il est nommé professeur à l'école gratuite de dessin de Vienne.

Tous les deux partent aussi avec Jean-Michel Dalgabio. D'origine italienne, cet homme est lyonnais de cœur. Il a fait ses études d'architecture à Paris puis est venu les mettre en pratique dans la ville naissante de Saint-Étienne. Lorsqu'il part en Égypte, à un âge déjà avancé – ce n'est pas un voyage initiatique – il fait partie des notables de la ville et il est parfaitement intégré à la bourgeoisie lyonnaise.

- Bottu de Limas vient d'une vieille famille aristocratique du Rhône. Il est peut-être né à Lyon mais aucune source ne l'atteste. Il signe la préface de son ouvrage en indiquant qu'il l'écrit du château de Saint-Fonds, pas très loin de Villefranche-sur-Saône vers Gleizé.
- Il n'y a aucune information sur l'auteur des *Pérégrinations en Orient et en Occident* si ce n'est que c'est le membre d'un ordre religieux et probablement un missionnaire.
- Émile Guimet est le fils d'un industriel lyonnais. Il naît à Lyon en 1836 et meurt pas très loin à Fleurieu-sur-Saône en 1918. Son voyage en Égypte est son premier voyage à l'étranger et le début de sa passion⁶.
- Jean-Jacques Ampère est le fils du célèbre physicien André-Marie Ampère. Il naît à Lyon en 1800 et s'oriente rapidement vers la littérature : grand admirateur de Chateaubriand et de Byron, il compose déjà des petites tragédies. Il se met aussi à voyager avec Madame Récamier en Italie, en Allemagne, au Danemark, en Suède... Il devient historien de la littérature et en 1830 il obtient la chaire d'histoire de la littérature étrangère en Sorbonne puis au Collège de France en 1833. Il apprend par cœur la *Grammaire égyptienne* de Champollion et admire beaucoup le grand homme mais se rend assez tardivement en Égypte, entre novembre 1844 et février 1845.
- Eugène Chautard, 1851-1915, est un ancien missionnaire en Égypte et au Dahomey de la Société des missions africaines de Lyon. Originaire de Clermont-Ferrand, il est envoyé par la Société au Dahomey en 1877. Il revient en 1882 à Lyon où il donne des cours de théologie morale jusqu'en 1890 puis de 1892 à 1895. Entre-temps, il part pour l'Égypte où il est d'abord professeur de morale puis supérieur à Zagazig. Il revient en Europe, à Lyon en 1902 et publie un livre sur sa vie en Égypte.

Qui voyage en Égypte au XIX^{ème} siècle au départ de Lyon ?

- Ville très catholique, Lyon est le départ de pèlerinages et de missions. Sur les sept récits, trois sont les écrits d'hommes d'Église. Leur voyage est soit un pèlerinage dans toute la Terre-Sainte, soit une installation sur plusieurs années pour une mission qui leur permet d'observer les mœurs des habitants en situation.
- Lyon est aussi un centre intellectuel ; deux artistes partent en Égypte : Ampère est

6. Pour la biographie d'Émile Guimet voir la partie 1.3.1 sur L'Égypte première passion d'Émile Guimet, dans le chapitre 1.

à la fois écrivain et “égyptologue”, et Chenavard, architecte et archéologue.

- Lyon est une ville prospère qui abrite de riches aristocrates et de riches bourgeois. Bottu de Limas fait peut-être ce voyage dans la lignée des voyages quasiment initiatiques de l’Ancien Régime alors qu’Émile Guimet part réellement en touriste.

Nous pouvons être surpris de ne pas trouver de commerçants et de négociants dans ces voyageurs, ils sont pourtant nombreux à Lyon. Guimet est un entrepreneur mais il ne fait qu’hériter de l’usine mise en place par son père, il n’est pas commerçant. Il faut peut-être rattacher cette absence au fait que les Lyonnais ne commercent pas vraiment avec l’Égypte : ils sont plus intéressés par la Syrie et le Liban puis par l’Extrême-Orient, producteurs de soie. C’est vers ces pays que le monde commercial lyonnais s’est tourné. Ces différentes positions sociales permettent de cerner un peu plus les motivations des auteurs et leurs objectifs.

3.2.2 Les buts de leurs voyages

Les titres des ouvrages sont les reflets intéressants des buts que se fixent les voyageurs et de leurs orientations. Différents mots signifient le déplacement vers un pays lointain : “pèlerinage”, “voyage pittoresque”, “pérégrination”, “journal d’un touriste”. La forme première du voyage est le pèlerinage. Il se présente, dès les premiers siècles de l’ère chrétienne, comme un itinéraire fortement codifié qui entraîne le voyageur dans tous les lieux à signification religieuse. Voyager, dans ce contexte, c’est retrouver et vérifier la Bible, c’est localiser dans l’espace les sites de l’Ancien et du Nouveau Testament. Ce terme disparaît au cours du siècle mais est encore employé par un auteur du début du XIX^{ème} siècle. Il souligne à la fois le parcours que va suivre Géramb et le regard qu’il va porter sur le pays, un regard emprunt de religiosité catholique : il est donc possible de savoir qu’il va visiter les principaux lieux cités dans la Bible et qu’il va probablement avoir un regard chargé de mépris envers la société musulmane qui l’entoure et les vestiges païens de l’Égypte antique.

Un autre titre peut donner des informations : il s’agit de *Croquis Égyptien, journal d’un touriste* d’Émile Guimet. Le titre semble indiquer que l’ouvrage va être illustré de représentations de l’Égypte ou que l’auteur va dessiner sur le vif la vie de l’Égypte. Son récit prend la forme d’un journal, tenu normalement tous les jours. Guimet pose tout de suite le rôle qu’il se donne : il n’est pas scientifique, ni égyptologue, ni homme de lettres et il ne part pas pour des raisons religieuses. Il est touriste. Ce mot apparaît dans son usage actuel au XIX^{ème} siècle, Guimet est peut-être l’un des premiers à l’utiliser en titre : il n’a plus le sens d’une personne qui fait le “Grand Tour” en Europe et en Asie Mineure mais de quelqu’un qui va visiter un pays parce qu’il a le goût de l’exotisme, de la découverte d’autres cultures et l’argent disponible pour le faire, du temps libre et qu’il peut bénéficier des infrastructures et moyens de communication nouveaux et moins dangereux. Il part en curieux et sans craindre le danger qui existe encore un peu dans ce voyage au début du siècle. Les autres titres sont plus neutres : on ne peut pas deviner pourquoi et dans quel esprit leurs auteurs vont en Égypte.

Il faut donc se plonger dans les premières pages pour se faire une idée de la motivation

de ce voyage :

- Géramb essaie de suivre les pas de Jésus Christ en accord avec le titre “pèlerinage” qu’il affiche.

« Je suis allé retremper les inspirations de cette foi catholique sur les lieux-mêmes où notre commun maître se montra avec tant d’amour et tant de gloire »⁷.

Il dédicace son travail au clergé de l’Église de France.

- Le livre du missionnaire inconnu n’est écrit qu’ « au profit d’une bonne œuvre » pour instruire le fils d’un ami. Mais il n’expose pas les raisons qui l’ont poussé à partir. À priori ces raisons sont religieuses mais rien dans le texte ne le laisse penser : il ne visite pas spécialement les hauts lieux de la géographie catholique en Égypte.
- Chautard, quant à lui, n’a pas la prétention de faire un guide pour les touristes mais des « esquisses de tableaux égyptiens » anciens ou contemporains. Comme Chautard est resté plusieurs années en Égypte, il a pu apprécier les mœurs des habitants. De tous les récits lyonnais, c’est celui qui ressemble le plus à un guide. Il rédige d’ailleurs un récit qui s’apparente plus à une invitation au voyage. Il ne commence pas son livre comme un journal de voyage mais comme un roman ou un livre d’histoire : « S’il est au monde un pays célèbre c’est sans contredit l’Égypte ». Il interpelle vraiment le lecteur et semble presque le prendre par la main. Ainsi il invite le lecteur à voyager par l’apostrophe : « donc en route pour le pays des pyramides », puis il guide le lecteur à l’arrivée à Alexandrie :

« Enfin nous voici à terre, au milieu d’un brouhaha indescriptible. Pour en sortir prenons une voiture qui nous mènera rapidement à la douane »⁸.

Comme un guide, il propose des logements selon les goûts des touristes : ils peuvent préférer un endroit oriental ou un lieu calme et peu cher (il conseille alors le séminaire des Missions africaines où il a dormi). Il prévient ses lecteurs des quelques mésaventures qui pourraient leur arriver, comme par exemple des inconvénients qu’il y a à monter un dromadaire :

« En tout cas ceux de mes lecteurs qui voudraient expérimenter ce genre de haute cavalerie feront bien de méditer l’aventure suivante [d’Alexandre Dumas] »⁹.

Chautard invite à prévoir l’ordre dans lequel le dromadaire se relève et donne des conseils : se pencher quand il relève son postérieur, se redresser vivement, avant qu’il ne se dresse sur ses pattes antérieures.

Mais ces réflexions ne sont pas forcément les plus fréquentes. Chautard fait lui-même beaucoup d’excursions et les raconte : il se rend à Memphis avec deux Lyonnais, Louis Guérin et Dubourg par le train de la Haute-Égypte. Il veut réussir à mieux faire connaître ce pays. Ce projet semble avoir abouti puisque des personnes sont apparemment parties en le prenant comme guide.

7. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.1, préambule.

8. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914 p. 15.

9. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914, p. 181.

- Bottu de Limas n'explique pas pourquoi il est parti mais comment il va rendre son ouvrage :

« Outre le récit même de mon voyage, en effet, et la description des lieux que j'ai parcourus, je me suis efforcé de présenter une étude consciencieuse de l'état de nos missions et des établissements de charité catholique et français dans le Levant, avec l'histoire de la fondation des principaux d'entre-eux, espérant imprimer de la force à cet ouvrage, venu après tant d'autres, un certain cachet d'originalité et d'intérêt »¹⁰.

Bottu de Limas a quelques prétentions littéraires.

- Chenavard fait une dédicace au début de son ouvrage à Barthélémy Vignon, son maître :

« Vos doctes leçons m'ont servi de guide. Instruit par elles, j'ai recherché, avec une ardeur égale, et les restes des monuments, et les lieux empreints de grands souvenirs »¹¹.

Dès la première page, il explique que ses compagnons et lui ont le même but :

« Ce n'était point assez pour nous d'avoir médité sur les monuments des arts, objets de nos constantes études ; nous voulions les connaître en réalité et les examiner par nous-mêmes »¹².

Ils souhaitent surtout voir les monuments grecs, inspirations des romains. La Grèce a donc plus d'importance dans leur récit que l'Égypte.

- François de Saulcy fait dans l'avant propos de l'ouvrage, l'apologie de Jean-Jacques Ampère, cet ami trop tôt disparu et explique pourquoi Ampère est parti en voyage. Énervé d'entendre calomnier Champollion, Il aurait lu tous les livres indispensables à la compréhension de l'Égypte et serait parti :

« Visiter la terre des pharaons et y recueillir de nouveaux matériaux, dignes d'entrer dans la construction du noble édifice dont il avait le droit maintenant de proclamer la splendeur »¹³.

Son départ se double d'une mission scientifique de l'État, pour qu'il mesure la justesse de ce dictionnaire. Lui-même affirme que :

« Le principal objet du voyage qu'on va lire a été d'appliquer la méthode, et, s'il se pouvait, étendre la découverte de Champollion, d'aller étudier les principaux monuments de l'Égypte et de la Nubie à la lueur de ce flambeau »¹⁴.

Mais il ajoute qu'il y va aussi pour admirer le pays, les « tableaux de cette étrange nature des bords du Nil », ce pays fleuve qui abrite de grands hommes en la personne de Méhémet-Ali et de ses fils... Il se présente comme un « voyageur archéologue » et doit ainsi acheter du papier non collé pour estamper, pour prendre en quelques

10. M. J. Bottu de Limas, *Six mois en Orient en 1841 et 1842*, Lyon, Louis Perrin, 1861, préambule.
11. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, préface.
12. Idem, p. 1.
13. Préface de François de Saulcy de Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868.
14. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, Introduction.

minutes l’empreinte d’une inscription ou d’un bas relief. Il part avec une impressionnante quantité de papier et est accompagné d’un dessinateur que l’État français a missionné pour l’aider dans son travail.

Cette étude montre une présence majoritaire d’ouvrages dont la recherche est religieuse. C’est le but principal des voyageurs, et même ceux qui ne partent pas pour ça en font mention.

3.2.3 La forme des différents récits

Tous ces récits ne sont pas présentés sous la même forme : certains ont été retravaillés ou écrits après le voyage. Ces moments de l’écriture permettent de voir comment l’auteur envisage la transmission de ses impressions de voyage.

Le missionnaire apostolique, par exemple, écrit son récit uniquement d’après les souvenirs qu’il a de son voyage. Il ne consacre qu’un chapitre, le dernier de son livre à l’Égypte. Les informations ne sont donc pas nombreuses et pas datées, on ne suit pas le voyageur au jour le jour. Chautard aussi travaille à partir de ses souvenirs qu’il met sur papier après son séjour, en 1906 (il rentre en 1902). Il ne date pas ses écrits puisqu’il est resté plusieurs années dans le pays. Mais le titre de son livre, *Au pays des pyramides*, est déjà significatif : l’auteur qualifie l’Égypte par ses pyramides ce qui la ramène dans le passé et définit son ouvrage comme un programme de visites, le lecteur est invité à rencontrer l’Égypte ancienne. D’ailleurs, l’auteur décrit peu les modes de vie actuels des Égyptiens.

Des auteurs comme Chenavard, Bottu de Limas et Ampère font un récit découpé en chapitres suivant leur voyage qu’ils parsèment de dates mais sans faire une approche uniquement chronologique. Ampère par exemple met des dates en début de chaque chapitre mais elles sont espacées de plusieurs jours : il n’indique pas le défilé des jours mais permet au lecteur de se repérer dans le temps. Cependant quand il voyage sur le Nil pour descendre en Haute-Égypte, il écrit tous les jours en indiquant les dates exactes.

L’ouvrage de Géramb est construit différemment : c’est un assemblage de lettres envoyées en Europe à un destinataire dont on ne connaît que le prénom, Charles. Les lettres sont datées et elles sont envoyées régulièrement. Quand Géramb a eu un empêchement, il l’explique dans la lettre suivante. Il est impossible cependant de savoir si ces lettres sont fictives, et écrites après le voyage ou si elles ont réellement été envoyées d’Orient.

Enfin nous avons l’exemple d’un réel carnet de voyages avec le livre de Guimet qui se présente exactement comme un journal : il y écrit tous les jours, beaucoup quand il voit les pyramides, très peu quand il s’ennuie à Ismalia. L’ouvrage n’est pas découpé en chapitres mais en jours qui portent tout de même le titre de l’endroit visité. De tous, c’est lui qui, par la forme, rend le mieux le voyage.

3.3 Les voyages

Le plan de cette partie est inspiré par l'ouvrage de Sarga Moussa¹⁵. Cet auteur a trouvé un classement pour comparer les différents récits et nous le lui empruntons. Ce plan nous permet de mettre en parallèle les remarques des Lyonnais avec celles des autres Européens.

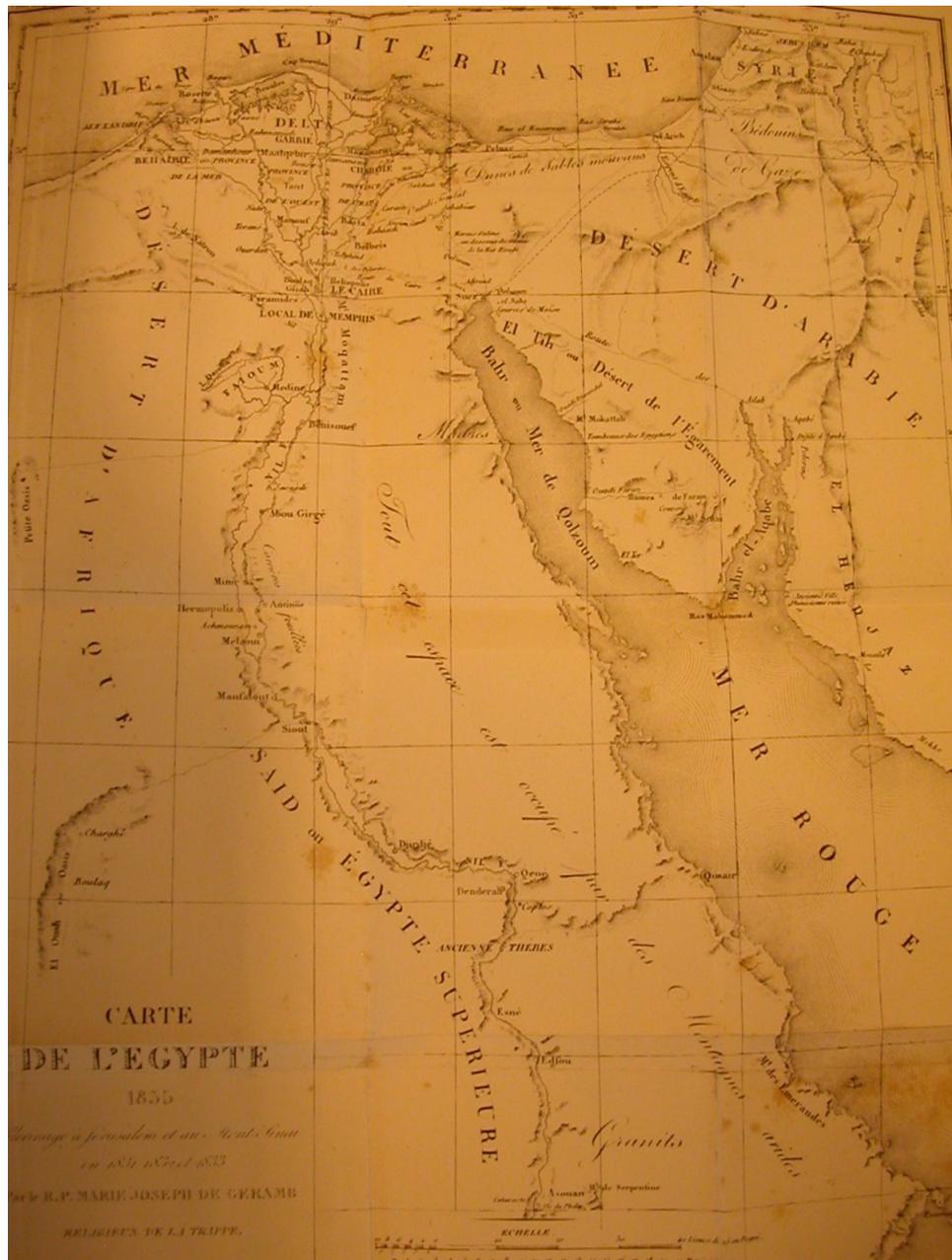


FIGURE 3.1 – Carte d'Égypte, de Géramb.

15. Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte, anthologie des voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Robert Laffont, 2004.

3.3.1 Les itinéraires

L'itinéraire général en Égypte

Selon Sarga Moussa¹⁶, cet itinéraire est assez codifié. Tout commence par la traversée de la Méditerranée qui n'est pas toujours présentée comme une partie du voyage (Chautard par exemple n'en fait le récit que dans la troisième édition de son ouvrage en 1914). Le voyage en mer est de plus en plus facile et rapide grâce à l'arrivée de bateaux à vapeur. Ils se multiplient en Méditerranée dans la seconde moitié du siècle et des lignes régulières apparaissent, proposées par des compagnies maritimes. La ligne Marseille-Alexandrie des Messageries maritimes ou de Marc Fraissinet et Cie fait le voyage en dix jours. En France même, l'ouverture de la ligne ferroviaire Paris-Lyon-Marseille en 1857 rapproche Lyon de la Méditerranée. Ce voyage se raccourcit au fil du temps pour durer seulement une petite semaine à la fin du siècle. Il est alors plus aisé de se rendre aux confins de l'Orient. L'arrivée se fait à Alexandrie dans le port qui reste dangereux. Quelques voyageurs sont mis en quarantaine mais cette pratique disparaît petit à petit. Beaucoup de voyageurs rendent visite à Méhémet-Ali dans son palais. Ils prennent ensuite le canal Mahmoudieh pour retrouver le Nil à Rosette et le descendre jusqu'au Caire. Dès 1857, cette navigation est remplacée par l'utilisation du train : en effet l'Égypte se modernise et crée son réseau dès les années 1850. Il est achevé en 1880. C'est à partir de l'instant où il est au Caire, que le voyageur se sent ailleurs dans un pays exotique. Alexandrie est trop européanisée pour être réellement attrayante. Très peu de monuments antiques ont survécu dans cette ville cosmopolite. Au Caire, le voyageur doit effectuer quelques visites obligatoires : la citadelle, les mosquées, les bazars, les ruelles ; certains passent aux bains, aux marchés aux esclaves... Les hommes ont souvent envie de visiter un harem mais l'accès leur en est interdit. Seules les femmes ont l'autorisation d'aller voir ce lieu hautement exotique. Ensuite, les voyageurs se rendent à Guizeh et escaladent la pyramide de Chéops. Après Le Caire, les voyageurs peuvent s'aventurer jusqu'en Nubie et descendre le Nil pour admirer les vestiges de la civilisation pharaonique : les temples de Louqsor et de Karnak, la vallée des Rois, le zodiaque de Dendérah, les temples de Philae et de Kom-Ombo. Si le voyageur ne veut visiter que l'Égypte, il quitte alors le pays. Mais si l'Égypte est une étape pour la Terre-Sainte, il traverse le Sinaï, passant par le monastère Sainte Catherine et par le mont Moïse. D'autres, dans la seconde moitié du siècle, partent à Suez en train pour voir le nouveau paysage, modifié par le canal mais pour les voyageurs, cette escapade n'est pas assez exotique et la préférence va au Caire. Certains visitent l'Égypte de retour de Terre-Sainte, c'est alors la fin du voyage et ils n'ont pas forcément le courage de descendre le Nil. Finalement cette visite a duré plusieurs mois, voire un an ou plus si le voyageur a fait tout l'Orient.

Les Lyonnais ont un itinéraire peu différent de celui des autres voyageurs : ils visitent les mêmes lieux. Bottu de Limas arrive à Alexandrie après un voyage dans tout l'Orient et consacre le troisième et dernier livre de son ouvrage à l'Égypte, comme Chenavard qui est déjà allé en Grèce et à Constantinople, le missionnaire inconnu et Gêramb. Les autres

16. Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte, anthologie des voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Robert Laffont, 2004.

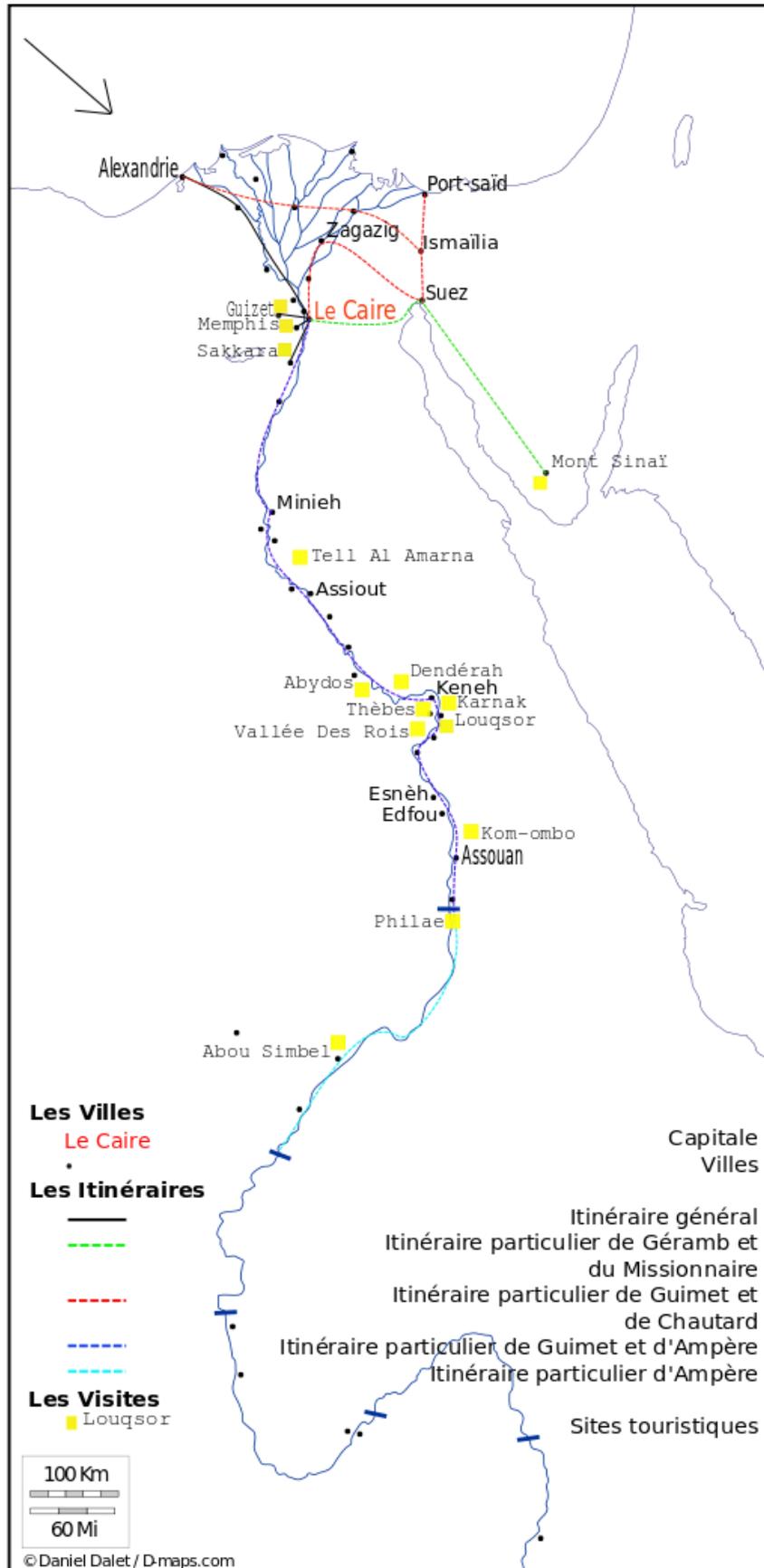


FIGURE 3.2 – Itinéraire des Lyonnais en Égypte, carte réalisée sur le fonds de Daniel Dalet, avec le logiciel Inkscape.

voyageurs, Guimet, Ampère et Chautard, qui ne s'intéressent qu'à ce pays, accostent aussi dans cette ville après être partis de Marseille. Ils remontent ensuite le canal Mahmoudieh jusqu'au Nil ; Chautard et Guimet prennent le train qui, dès les années 1870, est le moyen de transport le plus usité. Ils arrivent au Caire, vont voir Héliopolis, les pyramides et Mataryeh où pousse l'arbre de la Sainte Famille. Ensuite, les itinéraires divergent. Bottu de Limas et Chenavard s'arrêtent là. Le missionnaire et Géramb se rendent dans le Sinaï en passant par Suez, où le canal n'est pas encore construit. Géramb séjourne au couvent Sainte-Catherine jusqu'au 5 Mars 1833, rentre au Caire et continue après, par un court séjour en Haute-Égypte qu'il ne semble pas beaucoup apprécier (il part en Septembre 1833 mais n'écrit presque rien sur cette partie de son voyage). Ampère remonte le Nil jusqu'à la seconde cataracte en visitant les nombreux monuments qui le bordent (Thèbes déjà puis Hermonthis, Esnèh, Elythia, Edfou, Silsilis, Ombos, Syènes ou Assouan, Philae, Derr capitale de la Basse-Nubie, Ibsamboul et la seconde cataracte...). C'est lui qui va le plus loin, il dépasse le tropique en remontant le Nil en bateau à voile mais le retour est difficile parce qu'il tombe gravement malade. Chautard va en train à Zagazig, à Ismalia et à Suez, mais ce déplacement est devenu un itinéraire normal pour clore le voyage au début du siècle. En revanche, il l'est moins pour Guimet dans les années 1860 : celui-ci fait preuve d'un esprit très européen en se rendant par le train à Ismalia avant d'aller au Caire. Il remonte le canal d'eau douce qui existe avant le grand canal jusqu'à Port Saïd puis revient à Alexandrie, prend le train pour Le Caire puis pour Suez avant même d'aller voir les pyramides. Ce choix assez étonnant semble le rattacher à un monde industriel peu intéressé par l'antiquité. Il remonte ensuite le Nil en bateau à vapeur jusqu'à l'île de Philae et s'arrête pour visiter les grands sites (Beni Hassan, Sioux, Niheleh, Girgeh, Denderah, Louqsor, Karnak, Esnèh, Edfou, Kom-Ombo, Assouan et Philae). Cependant, il ne va pas jusqu'en Nubie comme Ampère. Chautard aussi étonne. Comme il est resté pendant plusieurs années, il a eu le temps de voir des endroits atypiques comme une ferme d'exploitation d'autruches.

Les voyageurs ont conscience d'emprunter plus ou moins des chemins déjà foulés par des touristes. Ils peuvent avoir lu des guides ou des récits de voyageurs précédents. Ainsi Guimet, quand son bateau s'arrête pour passer la nuit devant la petite ville de Niheleh, remarque qu'ils sont un peu objet de curiosité :

« La ville voit rarement d'Européens, parce que les voyageurs ne s'arrêtent pas là d'ordinaire »¹⁷.

Basse-Égypte

Alexandrie et le Delta

Alexandrie est la première vision que les Européens ont de l'Égypte après un voyage en bateau d'une petite dizaine de jours. Ville en ruine dans la description de Volney, c'est aussi un port très cosmopolite qui fait plonger les bourgeois lyonnais dans un immense brassage.

17. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 153.



FIGURE 3.4 – Station d’âniers à Bédéréchine, photo de l’ouvrage de Chautard.

fouillis de costumes pittoresques, éclatants et bizarres, une grappe humaine toute bariolée. Et tout cela crie, hurle, se bouscule, se mord que c’est une bénédiction »²⁰.

Cette activité est ensuite celle qui se retrouve dans les rues :

« Quelle population bigarrée et singulière que celle d’Alexandrie, ajoute t-il un paragraphe plus loin »²¹.

La ville est peuplée d’Arabes, de Turcs, de Levantins et d’Européens qui se promènent en costume, leurs femmes habillées de larges robes et de grands chapeaux. Mais Guimet est le seul à remarquer cette population cosmopolite même s’il n’en dit pas plus. Les autres voyageurs sont plus intéressés par la présence nombreuse des ânes pour transporter les touristes...

Cette scène qui décrit les bruits, les cris de l’arrivée est classique parmi les récits de voyage, elle illustre en quelque sorte l’étrangeté de l’Orient.

Ils vont ensuite loger dans des hôtels européens très connus :

« À notre débarquement nous fûmes assaillis par des portefaix et par une multitude de conducteurs d’ânes ; il nous fallut prendre l’une de ces montures

20. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d’un touriste*, Lyon, 1867, p. 18.

21. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d’un touriste*, Lyon, 1867.

et nous descendîmes à l'Hôtel de l'Europe, situé sur la grande place »²².

Bottu de Limas s'installe à l'Hôtel du Nord et va rejoindre un ami à l'Hôtel d'Orient. Ces hôtels s'élèvent au centre du quartier européen de la ville, les voyageurs ne quittent pas leurs milieux bourgeois et européens : aucun ne va dormir chez l'habitant ou dans des petits hôtels. Seuls Géramb et Chautard dorment ailleurs, le premier au monastère Sainte-Catherine, le second à la mission²³. La vieille ville a quasiment disparu :

« Les monuments antiques se trouvent dans l'enceinte de la ville d'Alexandre, qui ne présente que des décombres »²⁴.

La ville arabe n'existe presque pas. Lorsqu'Ampère visite Alexandrie, il traverse le quartier des auberges et des consulats qui n'est pas très intéressant car totalement neuf. Des maisons blanches respirent la propreté, l'air et l'espace sont assainis et n'ont rien à voir avec l'antiquité. Les vieilles maisons arabes manquent mais ces nouveaux quartiers permettent de lutter contre la peste. Il regrette qu'un simili d'obélisque soit élevé au milieu de la place des consulats pour faire "égyptien". Bottu de Limas déplore les rues larges et spacieuses bordées de boutiques parisiennes. Pour lui la ville n'a aucun intérêt : elle n'est pas orientale comme Constantinople ou Jérusalem, elle n'est pas antique²⁵, et elle n'est pas non plus européenne : elle n'en a pas les ornements. Géramb va dans le même sens :

« L'Européen qui viendrait aujourd'hui visiter Alexandrie, sans en avoir d'autres connaissances que celles qu'il aurait puisées dans les anciens voyageurs, ou même dans ceux qui ont écrit il y a vingt ans aurait de la peine à la reconnaître »²⁶.

La ville a beaucoup changé vers une modernisation mais garde une saleté que tous soulignent. Des quartiers entiers sont encore en ruines ou bâtis de mesures en bois et en boue. La ville est donc un immense contraste entre les palais et les huttes, les bourgeois européens et les hommes nus, les voitures anglaises et les chameaux...

Les vestiges antiques ne les intéressent pas beaucoup ; ils ont plutôt tendance à relater l'histoire de la ville, de sa création à l'époque des vice-rois. Seuls Guimet et Bottu de Limas ne le font pas. Chautard fait dix chapitres sur Alexandrie sans jamais évoquer le quartier moderne. Il réalise une étude sur la destruction de la bibliothèque du Sérapeum et donne une histoire de la ville "de ses origines jusqu'à nos jours". Ampère fait de même. Il étudie également la bibliothèque disparue parce qu'il ne trouve pas assez d'objets à identifier et de formules à traduire. La ville n'est riche que symboliquement. Les voyageurs arrivent là plein du rêve de la grande Alexandrie, de son phare et de sa bibliothèque et ne trouvent rien de tout cela. Ils en relatent donc l'histoire tout en exprimant un certain regret. La ville reste pour Ampère la ville grecque : dans sa littérature, ses sciences, ses moeurs...

Comme de nombreux voyageurs à l'époque et dans la lignée du pessimisme de Volney,

22. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p. 93.

23. Cette répartition des lieux d'hébergement se retrouve pendant tout leurs voyages.

24. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p. 94.

25. Seules le sont la colonne Pompée et les aiguilles de Cléopâtre, hors de l'enceinte, que tous les voyageurs vont voir.

26. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.3, p. 23.

l'arrivée à Alexandrie est généralement une déception : on trouve la ville sale et trop européenne. Les Lyonnais ne s'éloignent pas de cette conception et vont se réfugier dans l'évocation de la grandeur passée de la ville d'Alexandre.

« Alexandrie a l'aspect européen. Les relations nombreuses entre cette ville et toute l'Europe semblent avoir modifié la physionomie de ses habitants et façonné leurs usages sur les nôtres. Au milieu d'Alexandrie, il ne semble point que l'on soit en Égypte ; il faut pour cela remonter le Nil »²⁷.

C'est en effet le départ pour le delta qui fait entrer les Européens dans un nouveau pays. Ils empruntent le canal Mahmoudieh ou le train. Ce voyage est l'occasion de décrire la campagne ainsi traversée mais ces descriptions ne sont pas toujours concordantes. Bottu de Limas écrit que

« Ses bords deviennent animés et pittoresques, ornés de belles maisons à l'européenne et de grands parcs dessinés à l'anglaise, dont les eaux tranquilles baignent de vertes pelouses ».

En revanche, Chenavard voit ces rives autrement :

« [Il y a là quelques] villages composés de huttes en terre, à toiture horizontale et quelque-fois légèrement inclinée, entrecoupées de palmiers et d'acacias ».

Pour Ampère, c'est un canal un peu triste contrairement à l'ancien qui était bordé de plantations (selon un poète arabe) :

« Dans les misérables huttes qui s'élèvent sur la rive, je remarque en passant ce goût naturel pour l'élégance et la décoration qui se rencontre ici allié à la dernière misère, écrit-il alors »²⁸.

Chautard et Guimet en profitent pour décrire les différentes cultures de l'Égypte (blé, coton, fèves, cannes à sucre, maïs, riz, bersim ou trèfle). La fertilité de cette terre irriguée fait de cette traversée une agréable promenade. Guimet montre cependant l'importance qu'a pris le coton :

« On ne sait plus ici ce que c'est que le blé ; le roi coton (ou le coton roi) a tout envahit ; ça nourrit peu mais ça garnit la bourse du pacha et les dents creuses des fellahs »²⁹.

La culture du coton se développe de plus en plus en Égypte après la découverte du coton à longues fibres par le Français Jumel et sa mise en culture. Avec la guerre de Sécession américaine (1861-1865), l'Égypte devient premier exportateur et nourrit les filatures anglaises. Il est donc normal que Guimet, en 1865, en voit les premières conséquences et le fasse remarquer. Les voyageurs notent aussi le travail que Méhémet-Ali a exigé des paysans pour la construction de ce canal³⁰. Les bateaux arrivent enfin au Nil que

« Le touriste cherche des yeux à peine monté dans le train »³¹.

27. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p. 93.

28. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 121.

29. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 26.

30. Voir la partie 3.3.3. sur la Modernité et sur Méhémet-Ali

31. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914, p. 103.



CHARGEMENT DES SACS DE COTON POUR LES TRANSPORTER AUX USINES D'ÉGRENAGE

FIGURE 3.5 – Chargement des sacs de coton, photo de l'ouvrage de Chautard.

Chacun loue ce fleuve superbe et majestueux, “le roi des Fleuves” pour Gêramb, sur lequel naviguent des bateaux à voile blanche ou des barques chargées de grains ou de balles de coton. Ils rappellent que sans ses eaux, l'Égypte ne serait qu'un désert. Seuls Ampère et Guimet n'en parlent presque pas. Le Nil les conduit jusqu'au Caire.

Le Caire et Héliopolis

« Ma pensée, mes regards s'élançaient maintenant vers Le Caire, ils cherchaient les pyramides »³².

La capitale est associée aux pyramides et à l'antiquité mais pas seulement. Au début du XXème siècle, les navires et les trains arrivent à Boulaq, port de la ville et quartier tout à fait européenisé où se trouvent une douane, une imprimerie arabe, un collège, des bains, des manufactures et des fonderies de canons.

« À la sortie si vous restez fidèles aux usages parisiens, vous avez le choix entre les voitures d'hôtels, les fiacres ou même le tramway électrique »³³.

32. Marie-Joseph de Gêramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.3, p. 64.

33. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914, p. 103.

. Mais les voyageurs peuvent aussi choisir le moyen de transport oriental : l'âne proposé par un ânier qui parle toutes les langues. Bottu de Limas arrive le soir, dans une ambiance presque fantastique, au milieu des fellahs et est tout surpris de voir un omnibus derrière lui. Se mélangent alors véritablement les cultures arabe et européenne. Ampère décrit son entrée dans la ville :

« Enfin la ville du Caire apparaît dans sa magnificence, dominée par sa citadelle adossée au mont Mokatam; les blancs minarets se détachent sur les collines rougeâtres et sur l'azur du ciel »³⁴.

Le Caire est profondément arabe dans son architecture et dans ses habitudes.



FIGURE 3.6 – Le Caire, vue de la place Roumeyleh, lithographie de Delgabio pour Chenavard.

« Les maisons n'ont qu'un ou deux étages [avec] des balcons grillés qui sont en saillie, rapporte Chenavard ».

Les portes sont sculptées d'arabesques.

« À chaque pas, l'œil s'arrête sur quelque détail d'art du meilleur temps »³⁵.

Les visiteurs partent alors le long des rues voir les monuments les plus importants :

- Les mosquées. La grande mosquée du Sultan Hassan est considérée comme la plus belle de toute la ville. Chautard fait la description des mosquées du Caire. Il y a trois types :

34. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 134.

35. M. J. Bottu de Limas, *Six mois en Orient en 1841 et 1842*, Lyon, Louis Perrin, 1861, p. 473.

1. ouvertes au ciel, très légères comme la mosquée d'Amrou dans le vieux Caire, « véritable forêt de marbre de jaspe et de granit »³⁶ qui peut-être visitée car elle est abandonnée.
2. rectangulaires couvertes sauf une salle hypètre (La Mosquée du sultan Hassan).
3. modernes, toutes fermées (la Mosquée de Méhémet-Ali est une imitation de Sainte-Sophie, très riche : en or en albâtre, ou en marbre).

Il décrit ensuite l'intérieur des mosquées : la fontaine aux ablutions, le sanctuaire, une niche, une chaire à prêcher, une tribune, et le mastabah (une plate-forme). La visite de la mosquée-école d'Al Azar s'impose aussi dans la plupart des itinéraires.

- La place de l'Esbékieh qui est au centre du quartier européen et qui sert de promenade. Elle sera bientôt, pour Ampère « une magnifique place européenne »³⁷ et cela n'a pas l'air de le déranger. Pourtant à l'époque de Chautard, un demi-siècle après, elle semble toujours être moitié orientale moitié européenne.
- La citadelle du Caire dont l'architecture et l'orientation sont souvent décrites avec précision ; sa visite est l'occasion de rappeler le massacre des mamelouks par le vice-roi. Ce que Géramb trouve de plus remarquable dans son enceinte reste le puits de Joseph dont il précise les caractéristiques. La citadelle, sur son rocher, sert de point de vue sur toute la ville : les touristes peuvent voir les terrasses, les jeux de lumières et les minarets, « forêt de mosquées diverses, aux coupoles inégales, et de minarets superbes »³⁸, sveltes et gracieux.

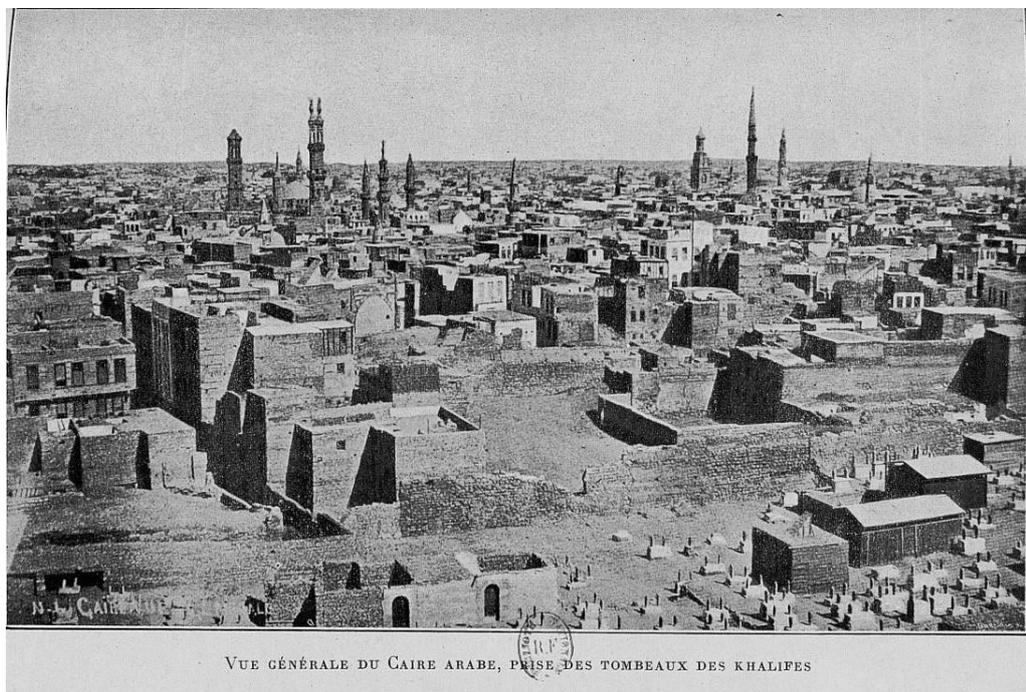


FIGURE 3.7 – Vue générale du Caire arabe, photo de l'ouvrage de Chautard.

- Le nilomètre fait aussi partie de la visite et entraîne souvent un récit de l'histoire de la ville.

36. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 67.

37. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 135.

38. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914, p. 119.

- Les bazars et les quartiers traditionnels, le Vieux Caire dont Chautard dit qu’il est presque entièrement chrétien. Guimet passe en voiture dans les bazars des différents quartiers (grec, turc, tunisien, juif...)

Ces visites leur permettent quelque-fois des “scènes de genre” mais les visiteurs lyonnais n’en font que très peu. La ville reste étrange : la population est très nombreuse (estimée à cinq cent mille habitants par Géramb), certaines rues sont vides d’autres très peuplées.

« Des harems conduits par des eunuques, des files de chameaux pesamment chargés, des piquets de soldats qui relèvent la garde, de hauts personnages à cheval ou montés sur des mulets, des gens de toutes conditions sur des ânes sans cesse se rencontrent, se croisent, se glissent les uns entre les autres »³⁹.

Elle est pleine de surprises et d’exotisme.

« Rien n’est plus animé que l’aspect des rues du Caire. Imaginez trente mille personnes trottant ou galopant sur des ânes dans des rues étroites et tortueuses »⁴⁰.

Ampère a l’impression, mais c’est le seul, de relire les *Mille et une nuits* en parcourant la ville. Tout lui semble fantastique et exotique : les portes en bois gravées, les minarets, les élégantes fontaines, « en un mot, l’original d’une charmante vignette »⁴¹ et surtout les moucharabiehs, balcons garnis d’un treillage en bois travaillé. Mais ce conte qu’il voit n’est pas le même à cause de la misère qui règne et qu’il remarque.

Cette ville est aussi la ville des Français de l’expédition et de l’assassinat de Kléber. Chaque voyageur a ainsi une pensée plus ou moins longue pour le général. Géramb se rend sur sa tombe et relate le récit d’un témoin oculaire qu’il romance beaucoup. Il est dit, par exemple, que « Soleyman [l’assassin] se relève alors, tire un poignard et perce sa victime au milieu du cœur » puis il recommence trois fois... Cette narration nous plonge dans l’action et nous fait prendre conscience de la hargne de l’assassin. Géramb en profite pour condamner le « fanatisme musulman ».

Ensuite ils se rendent dans les lieux proches du Caire :

- Héliopolis, célèbre pour la visite qu’y fit Jésus nourrisson. Géramb est heureux de visiter autre chose que des monuments qui montrent les « absurdes et honteuses superstitions des peuples ». C’est pour l’auteur ce qui rend l’Égypte si intéressante. D’autres se souviennent de la victoire des Français sur les mamelouks pendant l’expédition.

« Ce lieu est demeuré célèbre dans nos fastes, par la victoire que remportèrent neuf mille français commandés par Kléber, sur quatre vingt mille mamelouks [...] Le nom de Napoléon est souvent dans leur bouche ; il exerce son empire sur leur imagination et leur en impose encore »⁴².

C’est aussi la capitale des premiers pharaons : Ampère par exemple s’appuie sur Strabon pour en retracer l’histoire.

39. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.3, p. 75.

40. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 136.

41. Idem, p. 182.

42. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d’un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p. 140.

- Matarieh, qui abrite l'arbre de la vierge sous lequel se reposa la Sainte Famille, une fontaine est créée là pour désaltérer l'enfant : Géramb trouve que son eau est douce et agréable alors que celle de toutes les autres est saumâtre et de mauvais goût. Bottu de Limas ne sait pas s'il s'agit d'une réalité ou d'une simple légende.
- Le Palais d'été de Méhémet-Ali à Choubra surtout apprécié pour la beauté de ses jardins à la française. Géramb trouve les jardins magnifiques et l'avenue digne de celle d'une résidence royale. Il est bien loin de toute critique à l'égard du vice-roi. Mais cet aspect trop européen, trop connu, ne rend pas les jardins très intéressants.
- La vallée des Kalifes où se trouvent les mosquées souvent en ruines qui accueillent leurs dépouilles (il y a là la mosquée de Saladin).

« Tous ces tombeaux de formes variées sont de style arabe, et l'on reconnaît dans leurs élégantes proportions, le goût qui a de tous temps distingué ce peuple »⁴³.

Les visiteurs à l'instar de Bottu de Limas ou de Géramb regrettent qu'elles ne soient pas plus entretenues et ressentent beaucoup de mélancolie.

- Le musée des antiquités de Boulaq créé par le vice-roi en 1835, mis en place par Mariette à Boulaq dans sa demeure en 1858. Les deux Lyonnais qui font leur voyage après la création effective du musée, le visitent. Guimet y retourne même quatre fois (à chaque fois qu'il passe au Caire). Son intérêt pour l'ordre que Mariette a su instaurer dans les collections est le seul indice de son travail futur. Il ne parle pas des objets qu'il acquiert mais de l'organisation du musée pour qu'il soit accessible à un grand nombre : Mariette a su ordonner le musée de façon à ce que tous les objets aient des étiquettes pour savoir leur provenance, comment ils ont été découverts et quelle est leur date de fabrication ; ce qui est très pratique pour comprendre et se repérer. Le musée est divisé en monuments religieux, civils ou historiques. À chaque visite il décrit une partie mais s'attarde plus sur la religion qu'il essaie de comprendre. Chautard décrit les lignes pures des statues anciennes et explique qu'il faut que les lecteurs les voient en incluant une photo dans son texte. Il fait l'apologie de cet art mais préfère le montrer que de rester dans la description : il utilise les nouvelles techniques.

Le Caire est donc la première plongée dans l'altérité. Elle reste un lieu de civilisation où les Européens rencontrent des compatriotes ou même le vice-roi pour ceux qui viennent avant sa mort. Sur les sept Lyonnais, seul Guimet se promène réellement dans la ville en voiture mais il ne s'attarde pas dans les bazars, les bains...

« Enfin nous arrivons au bord du fleuve. L'animation est superbe, on charge et l'on décharge les barques ; puis nous nous enfonçons dans une rue sombre, étroite et peuplée qui longe le Nil ; il y a là des cafés turcs à travers desquels on voit le fleuve par des fenêtres à jour et qui donnent envie d'y passer son existence sur de larges sofas, le chibouk à la bouche, rêvant des paradis futurs, à l'ombre d'un large palmier qui se mire dans l'eau »⁴⁴.

43. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p. 105.

44. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 66.

Il essaie d'entrer dans un harem ou dans des mosquées mais en est empêché. Les autres se tournent plus vers l'histoire de la ville et de ses environs. Ils vont aux pyramides en historiens alors que Guimet y va en touriste.

« Des pyramides au Caire il y a deux lieux et soixante siècles »⁴⁵.

Chautard raconte l'empressement qui nous saisit au Caire d'aller voir les pyramides et surtout il explique le trajet : « de nouveau en route, [...] cette fois nous traversons presque entièrement le quartier européen, et nous empruntons l'avenue de Choubra qui arrive place de la gare, nous longeons le canal Ismailia puis prenons la rue Madabegh et l'avenue de Boulaq pour finir par le boulevard Masr el Atika. Il faut ensuite emprunter la route de l'impératrice Eugénie construite lors de sa venue en 1869, elle descend en pente douce jusqu'au pied des pyramides, alors que les voyageurs du milieu du siècle y allaient à chameau ou à âne ».

Guizeh et Sakkara

« Dans l'espace vide que laisse l'écartement de deux chaînes de montagnes, on voit apparaître les sommets des deux grandes pyramides. Placées à l'entrée de la vallée du Nil, elles ressemblent aux portes funèbres de l'Égypte, ou plutôt à quelques monuments triomphaux élevés à la mort pour ses victoires ; Pharaon est là avec tout son peuple et ses sépulcres sont autour de lui »⁴⁶.

Les pyramides de Guizeh (IV^e dynastie, vers 2500 avant J.-C.) sont une visite obligée pour les voyageurs du XIX^e siècle. Elles sont considérées par les hommes des lumières comme de vains ouvrages qui ont coûté la vie à des milliers de personnes. Cette conception est encore celle de Géramb en 1836 :

« Je n'ignorais pas, dit-il, qu'elles s'étaient élevées là par la volonté despotique de mauvais rois, et par le travail forcé d'un peuple esclave et malheureux »⁴⁷.

Mais son jugement est nuancé : elles exercent une très forte fascination due au prestige de Napoléon et à leur place de septième merveille du monde. Il est impressionné par leur taille et les décrit de façon précise. Tous rapportent la phrase de Napoléon, à quelques différences près « Français courage, du haut des pyramides, quarante siècles vous contemplent », et cela leur donne le courage de monter jusqu'en haut de Chéops. Quelques rites sont associés à cette découverte. L'arrivée au pied des pyramides est toujours accompagnée de l'afflux d'Arabes qui veulent servir de guide et aider à gravir les marches de Chéops. Cet épisode est raconté avec beaucoup de précision et d'humour par tous les Européens très étonnés de ces méthodes.

« Chacun de nous est saisi par les Arabes ; deux, se tenant en avant nous tiennent par les bras, deux autres, se tenant en arrière, nous poussent pour nous faire gravir ; ils nous font sauter ainsi de degré en degré, depuis la base de

45. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 179.

46. Missionnaire apostolique, *Pérégrinations en Orient et en Occident*, Lyon, J.B. Porte, 1863.

47. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836.

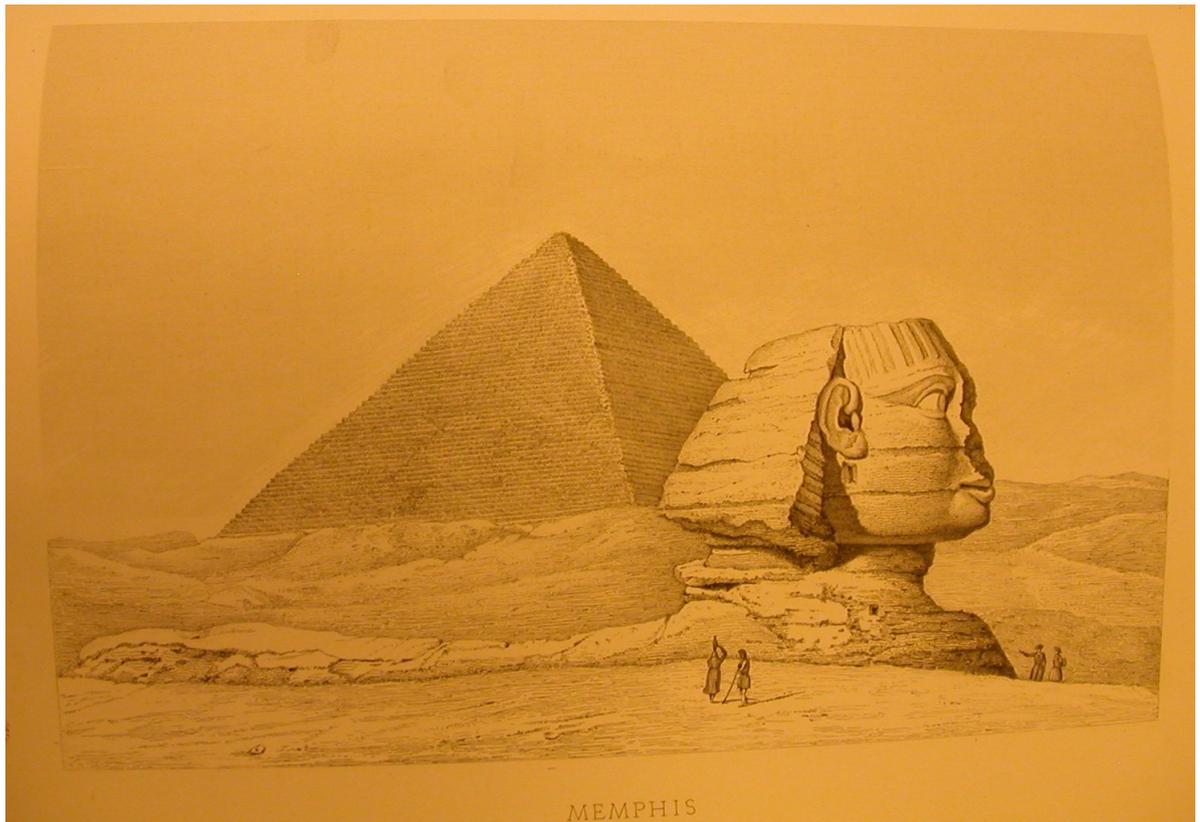


FIGURE 3.8 – Memphis, lithographie d’après les dessins de Delgabio pour Chenavard

la pyramide jusqu’à son sommet [. . .]. Il nous a fallu jusqu’au bout les subir et leur payer ensuite les périlleux services qu’ils nous avaient rendus malgré nous. C’est ainsi que nous parvînmes au haut de la pyramide à cent trente-huit mètres d’élévation »⁴⁸.

Chenavard, en bon voyageur savant, donne une description très précise de la pyramide et de la façon dont elle a été construite, il se moque au passage des personnes défendant des thèses farfelues sur sa construction et sa fonction (certains pensent qu’il s’agit d’observatoires ou de monuments pour ralentir la progression du désert). Il entre dans la pyramide mais ne voit que ce qui relève de l’architecture. Chautard rapporte à ses lecteurs l’anecdote de Napoléon qui ne serait pas monté en haut de la pyramide mais en aurait fait le tour. Il aurait alors jugé que ses pierres pourraient faire un mur de dix pieds de hauteur autour de la France. Chautard va faire faire à ses lecteurs le tour des pyramides avant de gravir la plus haute et tente le calcul lui aussi.

En haut, il faut d’abord admirer le paysage mais la brume rend parfois l’exercice impossible (Guimet ne peut rien voir). Ensuite les visiteurs sont invités à graver leur nom sur les blocs de pierre. Le guide de Guimet lui fait graver son nom et explique que tant qu’il vivra la gravure restera intacte. Un autre guide lui demande vingt francs pour redescendre de Chéops et monter sur la pyramide voisine en moins de cinq minutes. Guimet retranscrit ce que lui dit le guide :

« Le monde tout, français, italiens, anglais, deutch, il faut voir un arabe

48. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d’un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p. 112.

monter cinq minutes sur la pyramide »⁴⁹.

L'agilité et la rapidité des guides est un spectacle qui attire beaucoup les Européens. Il faut ensuite entrer dans la pyramide et descendre par un couloir dont le sol est très lisse et où l'on glisse beaucoup. Puis ils pénètrent dans une salle avec un plafond très haut.

« Le tombeau n'a rien de curieux, c'est une auge en granit. Et il est vide »⁵⁰.

Ceci explique peut-être une certaine déception.

Si la plupart des visiteurs sont favorablement impressionnés, d'autres sont déçus à l'image de Bottu de Limas qui avoue avoir préféré le panorama des pyramides que leur ascension. Le nombre de guides, qui réclament des bakchichs tout le temps, l'absence de revêtements et de décorations amoindrissent leurs attraits. Cependant ces monuments païens évoquent à Chautard des sentiments de grandeur religieuses : comment l'homme, qui est un pygmée, a-t-il pu les construire ? En 1914, il n'est plus du tout dans la critique d'un vain artifice. Il invite même les lecteurs à comparer la grande pyramide avec le « squelette métallique appelé la tour Eiffel, l'orgueil de l'architecture moderne »⁵¹. La première photo de l'ouvrage de Chautard est très stéréotypée : il s'agit d'une photo des pyramides de Chéops et de Chéphren, avec au premier plan le Nil et des chameaux montés par des Arabes les pieds dans l'eau, à gauche et à droite se trouvent des palmiers devant les deux pyramides. Cette scène est classique et montre bien tout l'exotisme de cette visite, on est bien loin de la déception qu'affiche certains auteurs.

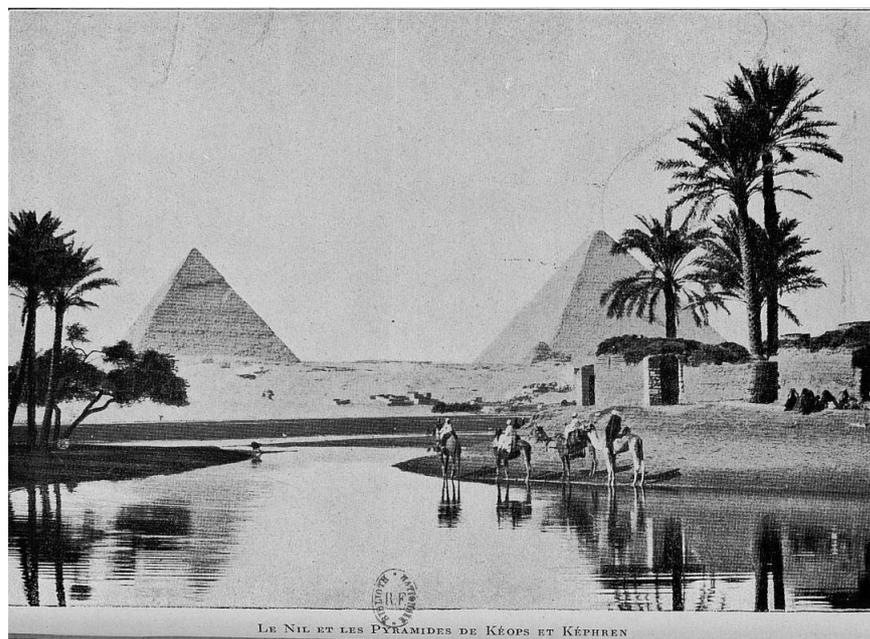


FIGURE 3.9 – Le Nil et les pyramides de Chéops et de Chéphren, photo de l'ouvrage de Chautard.

Les voyageurs se rendent ensuite au Sphinx qui, au cours du siècle, est petit à petit dégagé du sable : seule la tête dépasse lors de l'Expédition d'Égypte alors qu'à la fin du

49. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 107.

50. Idem, p.110.

51. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914, p. 135.

siècle ses pattes ont été libérées. Cette rencontre est un grand moment parfois terrifiant pour les hommes qui s'inclinent devant le monstre à tête de femme, cette « admirable merveille »⁵². Chenavard admire comment les Égyptiens se sont joués du rocher « pour former une figure d'une monstrueuse grandeur »⁵³. Chautard souligne que le Sphinx est menacé par le sable comme les temples voisins découverts par Champollion et Mariette.

La pyramide de Sakkara, encore plus éloignée dans le désert est aussi un lieu apprécié, peut-être plus que les pyramides de Guizet. Elle est plus authentique et plus ancienne. Comme on ne peut pas la gravir, il n'y a pas dans les alentours de guides bédouins. Les voyageurs apprécient donc sa tranquillité. Chenavard est plus passionné par la façon dont elle a été construite que par son côté mystique. Le soir, il dort chez un habitant du village dans un espèce de souterrain au rez-de-chaussée qu'il qualifie de "triste réduit". Son unique nuit hors de l'hôtel n'est donc pas une réussite.

Après avoir fait le tour des pyramides, les voyageurs retournent au Caire et là empruntent des chemins différents. Certains partent en Haute-Égypte, d'autres prennent la route de Suez.

Port-Saïd, Ismaïlia et Suez

Ces trois villes ne sont pas beaucoup fréquentées au XIX^{ème} sauf par les voyageurs qui se rendent au Sinaï ou en Terre-Sainte et par les quelques curieux qui vont voir le canal après son inauguration en 1869. Elles offrent un visage européen que l'on parcourt rapidement. Des Lyonnais, seuls Géramb, le missionnaire, Guimet et Chautard s'y rendent. Géramb passe par Suez pendant son trajet pour le Mont Sinaï à dos de dromadaire. Il fait de la ville un tableau très sombre.

« On ne voit à Suez ni arbre, ni plante ; il n'y a d'eau que celle qu'on y apporte ».

Les maisons sont misérables, les enfants nus sont couverts de mouches. Le lieu est hanté par le souvenir de Bonaparte : Géramb dort dans la même chambre que lui. Son opinion sur l'empereur est celle d'un légitimiste qui s'est battu contre lui : Bonaparte est un usurpateur qui s'est cru l'égal de Dieu et qui l'a payé. Mais il est à la fois fasciné par le grand homme, cet « homme extraordinaire ». La description qu'il fait de Suez, si négative prend alors un aspect symbolique.

Mais Suez peut évoquer des souvenirs d'ordre religieux pour le missionnaire qui se souvient de la traversée de la Mer Rouge par Moïse.

Guimet est le premier à mettre en avant la modernité des lieux. Il ne se rend pas tout de suite à Suez et commence par aller à Ismaïlia et Port Saïd en voyageant dans le train de Zagazig. Il souligne qu'en Égypte, on ne prend pas de billet mais on donne un pourboire au chef du convoi. Il remarque que les aiguilleurs ne connaissent pas tout à fait leur travail : c'est long, la locomotive oublie souvent des wagons, les ordres sont donnés en anglais en français et en arabe. En fait le réseau ferré est tout neuf et pas encore tout

52. M. J. Bottu de Limas, *Six mois en Orient en 1841 et 1842*, Lyon, Louis Perrin, 1861, p. 472.

53. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p. 123.

à fait au point. Arrivé à Zagadig il va prendre une barque pour aller par le canal jusqu'à Ismaïlia. Il souligne que c'est la ville créée pour le canal.

« C'est fort curieux de voir cette cité improvisée au milieu des sables. Jardins, palais, églises, mosquées, entrepôts, chantiers, une volonté et une idée généreuse et grandiose ont fait tout cela »⁵⁴.

Ils naviguent finalement jusqu'à Port-Saïd, extrémité nord du canal, sur un petit bateau à vapeur très confortable. La ville est apparemment construite avec des petits chalets tout faits qui viennent de France. Guimet est très intéressé par :

- Les travaux du port avec d'énormes blocs de ciment hydraulique pour faire des jetées.
- Les machines qui doivent servir à l'entretien et à l'exploitation du canal.
- La foule très bigarrée : on y trouve des Français en costume arabe ou des Levantins en costume européen...

De retour à Ismaïlia, il s'y ennue prodigieusement. Il ajoute même qu'on y vend de l'embêtement à seize francs par jour. Son séjour à Zagazig, avant de retourner à Alexandrie lui permet quelques "scènes de genre" :

« J'entre peu à peu au cœur de la ville, située sur un des bras du Nil, et chaque pas me fait découvrir un point de vue pittoresque, une scène caractéristique, une étude des mœurs ou un tableau oriental »⁵⁵.

Il voit des hommes en prière au bord de l'eau et décrit ensuite l'architecture de la rue principale en montrant les magasins. Dégoûté, il rapporte que le boulanger fait des galettes appétissantes avec des mains très sales à même le sol...

Il fait une seconde excursion dans cette région lorsqu'il se rend à Suez à partir du Caire par le chemin de fer qui traverse le désert. Il loge à l'hôtel de Suez, établi par la Compagnie anglaise transatlantique : beaucoup de touristes anglais passent par là pour aller aux Indes. Les Anglais sont donc déjà bien installés avant de prendre le contrôle total du canal en 1882. Il fait remarquer, sans s'étonner, la différence entre le quartier populaire où les enfants sont sales et envahis de mouches et le quartier européen où logent les consuls et où se dressent de superbes magasins, des messageries et la compagnie péninsulaire. Il se rend à Chalouf sur le canal et est très intéressé par les travaux qui s'y déroulent : on creuse à l'explosif. Il note que les ouvriers du canal ont toutes les origines possibles même chinoise et indienne.. De Suez à Ismaïlia, on navigue encore sur le canal d'eau douce parce que le canal d'eau de mer n'est pas encore fini. Pour lui le projet de Lesseps est réalisable, il rejette les arguments contre ce chantier. Guimet porte un intérêt évident à cet aspect très moderne du pays.

Chautard, quelques années plus tard, montre lui aussi toute la modernité des lieux : le canal est fini mais des travaux s'y déroulent encore. Chautard est resté pendant longtemps au séminaire de Zagazig, qu'il connaît donc bien. La ville a été fondée à cause des très nombreux canaux qui y aboutissent... Elle est en 1914 le centre de six lignes de trains dont celles du Caire, d'Alexandrie, de Mansourah, de Suez, de Port-Saïd. Y arrivent des montagnes de coton traités dans des usines. C'est la troisième grande ville par le

54. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 35.

55. Idem, p. 44.

nombre d'Européens qui sont plus de trois mille. Il y a là une école de la Société des missions africaines de Lyon qu'il dit « florissante », succès qui entraîna la création d'une dizaine d'autres écoles. À son départ en 1902, une centaine de garçons et environ cent quarante filles y sont scolarisés. Mais cette description de l'Égypte moderne accompagne la vision religieuse de Chautard qui a l'impression de suivre le chemin de Moïse en prenant l'itinéraire du train.

Il se rend à Ismaïlia en passant à côté de Tell-el-Kébir où les Anglais ont défait les troupes d'Urabi-Pacha en 1882, il remarque ce qui reste des batailles : le cimetière et le reste des retranchements égyptiens. La voie ferrée longe le canal que les Égyptiens appellent encore « canal de Pharaon » puisque le Pharaon en avait déjà fait construire un. Ismaïlia est une « charmante oasis de verdure au milieu du désert ». La ville est toute européenne et date de la construction du canal. Les places y sont plantées de beaux arbres comme en France, les jardins y sont abondamment arrosés, mais le paludisme règne peut-être à cause d'anciens marécages. Depuis que le canal est terminé, les ouvriers sont partis et la ville est vide. Il raconte comment le canal a été construit et ajoute qu'il bénéficie d'une amélioration toujours constante : plus profond, plus large, éclairé toute la nuit, avec de nombreux garages à navires...

La construction du canal de Suez donne, dès 1859, une nouvelle destination aux voyageurs. Guimet qui reste un bourgeois passionné par la modernité s'y rend quelques années plus tard avant la fin des travaux et visite les trois villes les plus importantes en faisant deux trajets ! Cet intérêt se voit aussi ailleurs dans son récit et il se distingue des autres voyageurs lyonnais. Il est sûrement un des premiers Européens à avoir un tel attrait pour la région du canal.

Haute-Égypte

Le voyage en Haute-Égypte est assez rare au XIX^{ème} siècle et ne s'institutionnalise qu'au début du XX^{ème} siècle lorsqu'une compagnie anglaise propose une croisière en bateau à vapeur sur le Nil, organisée avec les haltes historiques qui s'imposent. Beaucoup de passionnés critiquent cette nouveauté qui ôte au voyage toute son aventure.

Géramb fait un court récit de son voyage en Haute-Égypte, qu'il n'a sûrement pas apprécié.

« Je viens de visiter avec [M. d'Estourmel] ces villes égyptiennes qui, pour la plupart, après avoir rempli le monde païen du bruit de leur grandeur, de leur puissance, de leur sagesse et de leurs arts, semblaient condamnées à l'oubli et dont la science moderne est allée naguère réveiller la gloire endormie sous la poussière des siècles »⁵⁶.

Il n'ajoute rien de ce qu'il a vu sauf son impression

56. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.3, p. 252.

« de peine, de douleur et de pitié produite par l'étrange contraste entre la magnificence, la majesté de ces incomparables édifices, et la vanité, le néant des dieux absurdes auxquels ils furent érigés et qu'on y adora »⁵⁷.

Comme devant les pyramides, il critique la vanité des pharaons.

Guimet et Ampère s'y attardent beaucoup plus.

Sur le Nil

« Désormais nous ne le quitterons plus ; il nous promènera à travers les monuments de l'Égypte, qui s'élèvent tous sur ses bords »⁵⁸.

Beaucoup de passages sont intitulés par Ampère "sur le Nil", tellement le déplacement en soi est exceptionnel : il part en bateau pour Thèbes avec M. Durand, M. Artigue et M. Rousset.

« Jamais jour de l'an ne m'a été aussi agréable ; je pars pour Thèbes, je fais le premier pas vers toutes les merveilles et toutes les conquêtes qui m'attendent »⁵⁹.

Guimet embarque sur le bateau du vice-roi qui peut accueillir une cinquantaine de passagers. Seuls huit vont avec lui : un couple de Grecs, un d'Anglais, un Turc, un Égyptien, un Prussien et un Bavarois. Ils sont accompagnés de beaucoup de domestiques. Le français est la langue commune.

La croisière sur le Nil donne lieu à une nouvelle organisation du voyage.

« Le premier jour d'un voyage sur le Nil est comme le premier jour qu'on passe dans un nouvel appartement. On s'établit, on s'arrange pour l'habitation »⁶⁰.

Ampère a sa table, son lit et sa bibliothèque ; il écrit tous les jours pendant cette période et raconte qu'il fume le narguilé, « mollement couché sur un canapé devant une table qui porte le café »⁶¹. Les soirs, les navires s'arrêtent près de villages qu'ils vont parfois visiter. Ils sont choqués par la misère qui y règne. Ampère retrouve deux autres personnes qui sont sur un autre bateau : « on cause le soir comme à Paris »⁶². La journée, ils font escale vers les sites les plus intéressants pour les visiter et Ampère copie de nombreuses inscriptions hiéroglyphiques. La visite de Dendérah les émeut particulièrement parce que le temple est un condensé de l'art égyptien et pas une œuvre monumentale. Ampère profite du voyage pour écrire des vers qu'il inclut au récit : sa navigation lui inspire des lignes très poétiques, et c'est seulement quand il retourne à son occupation historique, que le ton redevient plus simple. Ils décrivent tous les deux assez peu les temples de Haute-Égypte qui sont encore partiellement recouverts par le sable mais Ampère entre dans les détails des hiéroglyphes

57. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.3, p. 255.

58. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 122.

59. Idem, p. 285.

60. Idem, p. 287.

61. Idem, p. 288.

62. Idem, p. 298.

parfois non étudiés par Champollion : Ampère saisit l'importance des antiquités et de leurs études.

Ils voient le Nil sous deux aspects : le fleuve tranquille comme un lac sinueux et le fleuve en colère qui se soulève comme une mer. Le voyage est dépendant du vent ; les mauvais jours de navigation quand il y a peu de vent, Ampère en profite pour admirer les petits villages, les petits couvents, les caravanes de chameaux, il décrit les oiseaux et les paysages. Guimet relate les rives du fleuve souvent percées de grottes, les femmes qui portent élégamment des cruches sur la tête, des hommes à moitié nus, des nuées d'oiseaux...

« À présent que je commence à m'accoutumer à cette nature extraordinaire, à ce fleuve unique entre tous les fleuves, mon attention se replie sur ce qui m'environne et se dirige sur la maison flottante qui me porte à travers ces merveilles. J'observe avec intérêt, ce petit monde égyptien et nubien, au milieu duquel je vais passer plusieurs mois »⁶³.

Arabes et Barabras s'entendent bien, ils sont gais, dorment et fument accroupis, causent à mi voix. L'équipage est agréable même s'il est trop nombreux pour Guimet.

Autour de l'ancienne Thèbes

« Le cœur me battait en approchant de Thèbes comme il m'a battu jadis en approchant de Rome pour la première fois, [...] comment s'orienter dans ce dédale de ruines, comment donner au lecteur une idée de l'ensemble avant de l'initier aux détails ? »⁶⁴.

Ampère a l'idée ingénieuse de comparer les positions relatives des monuments antiques de l'ancienne Thèbes avec celles des monuments parisiens. S'en suit une grande description de la place des cinq principaux lieux et de l'histoire de la ville. Il commence par Karnak sur la rive droite, s'engage dans l'avenue des sphinx.

« Quel aspect sévère et majestueux devait offrir cette double file d'images mystérieuses et sacrées se prolongeant ainsi presque en ligne droite pendant une demi-lieue, et réunissant deux masses de palais telles que l'Europe n'en connaît point ! »⁶⁵.

Guimet est saisi de désolation et de tristesse devant tous ces objets détruits, cassés ou mutilés.

Ampère va à Louqsor, mais les habitants se sont installés sur les ruines, il faut entrer dans leur hutte pour les voir...

« Ces ménages et ce vacarme gâtent un peu les ruines, et toute cette cohue sale et babillarde trouble désagréablement le silence et la majesté des siècles »⁶⁶.

63. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 311.

64. Idem, p. 356.

65. Idem, p. 381.

66. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 382.

Il y rencontre Lepsius, l'égyptologue à la tête d'une expédition prussienne envoyée par le gouvernement. L'homme leur sert de guide dans les antiquités et répond à toutes leurs questions. Ampère ne se retient pas de lui en poser et, selon ses propres termes, il l'« accable de questions ». Il les accueille aussi dans la maison de l'expédition.

Il se rend à la Vallée des rois, rive gauche qui le remplit d'un fort sentiment d'admiration et d'étonnement. C'est une toute autre vision qu'en a Guimet :

« Je sens qu'une mystique terreur m'envahit et m'opprime »⁶⁷.

La Nubie

L'entrée en Nubie correspond à la découverte d'un autre pays en Afrique noire, plus désertique avec une autre langue...

« Nous allions laisser l'Égypte derrière nous, entrer dans un pays nouveau. Une nouvelle race nous entourait, les visages étaient plus noirs, les physionomies plus étranges »⁶⁸.

Les sites antiques sont moins condensés qu'à Thèbes. On visite un temple puis un autre. Et surtout, on se rend à Philae, la perle des îles. Ampère croit voir la ville antique intacte sous le coucher de soleil. Quand il visite l'île, il arrive soudainement dans le temple, au détour d'un chemin.

« Cette entrée brusque et furtive dans un temple presque intact est une des plus agréables surprises que réserve le voyage d'Égypte »⁶⁹.

Il parcourt ensuite le site en relevant les inscriptions et discute du débat des égyptologues parisiens sur un texte ressemblant à celui de la pierre de Rosette. Il passe plusieurs jours à se rendre d'un temple à l'autre seul dans l'île. Guimet est aussi sous le charme.

« La visite à l'île de Philae est un véritable pèlerinage artistique et archéologique. C'est pour ainsi dire le but de notre voyage. Elle le termine d'une manière parfaite et en fait le couronnement suprême »⁷⁰.

Guimet repart ensuite en Basse-Égypte, Ampère remonte le Nil jusqu'à Ibsamboul où pendant six jours il reprend les hiéroglyphes des temples souterrains

« [C'est la] dernière étape du voyage ordinaire d'Égypte et de Nubie »⁷¹.

Il met ensuite deux mois en bateau à voile pour descendre le Nil. Atteint de dysenterie, il reste alité pendant tout le voyage, mais il a la témérité de visiter encore deux temples et part, couvert de cataplasmes, récupérer leurs inscriptions. Il met très longtemps à sortir de la maladie et même en France, souffre régulièrement de rechutes.

67. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 174.

68. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 455.

69. Idem, p. 460.

70. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 214.

71. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 518.

Le Désert : Le Sinaï

Les Lyonnais ne sont pas allés dans les déserts Arabique et Lybique mais ils se sont rendus au mont Sinaï au delà de la Mer Rouge. Le missionnaire ne décrit pas vraiment son pèlerinage dans le Sinaï. Le désert est une expérience dangereuse à cause de la tempête qu'il faut fuir.

« Le soleil devient semblable à une meule de fer rougie, la chaleur augmente à chaque instant et le dromadaire commence à donner des signes d'inquiétudes »⁷².

Il explique juste avoir suivi les pas du peuple choisi :

« Vous suivez ce peuple choisi, nourri de la manne, abreuvé de l'eau sortant du rocher frappé par la baguette miraculeuse, conduit la nuit par une colonne lumineuse, le jour par une colonne de fumée, préservé de la morsure des serpents »⁷³.

Géramb au contraire est assez précis : il met onze jours pour atteindre le monastère Sainte-Catherine dont il fait une longue description. Le lendemain il gravit la montagne



FIGURE 3.10 – Mont Sinaï, Lithographie de Villain dans l'ouvrage de Marie-Joseph de Géramb.

sous la neige, il se dit malade mais soutenu par sa foi. Il prend même un marteau pour recueillir des fragments de l'église construite en haut du Sinaï. La visite est uniquement un pèlerinage religieux où contemplations et prières sont de rigueur. Il va aux Fontaines de Moïse, en face desquelles on dit qu'il traversa la mer rouge.

72. Missionnaire apostolique, Pérégrinations en Orient et en Occident, Lyon, J.B. Porte, 1863.

73. Idem.

« O mon ami ! Comme l'âme s'agrandit ! Comme elle s'élève au-dessus des vaines pensées et des petites objections des philosophes, sur cette terre de miracles où, même parmi une nation infidèle, se sont conservées les traditions des redoutables vengeances du Seigneur »⁷⁴.

Sa vision du désert est fortement marquée par la Bible, sa traversée est une épreuve qui rappelle à l'homme sa mort future. Les bédouins qui l'accompagnent deviennent les descendants d'Abraham. L'univers biblique est reconstitué.

La "fontaine" et le "palmier" sont pour Chenavard le « tableau caractéristique des lieux, du climat et de la religion ».

« Un voyage en Égypte, c'est une partie d'ânes et une promenade en bateau entremêlées de ruines »⁷⁵.

3.3.2 Les rencontres

Une mosaïque de populations

Les différents groupes ethniques

La population en Égypte est très cosmopolite à l'image de celle de sa capitale. Les voyageurs ne se privent pas de donner les caractéristiques des différentes "races" qu'ils trouvent dans le pays. Guimet parle de "types", terme qui a le même sens dans ses propos : les voyageurs essaient de définir des traits physiques associés à des caractéristiques morales. Ces idées sont vite des stéréotypes qui sont repris d'un ouvrage à l'autre sans difficulté.

– L'Arabe a un « type énergique et assez beau »⁷⁶ écrit Guimet à propos des Arabes des pyramides.

« Quelle intelligence il y a chez ces hommes ! On voit qu'au fond leur nature est excellente ; il ne faudrait qu'un peu d'éducation pour en faire un peuple remarquable et digne »⁷⁷.

« Il y a dans le type arabe une finesse dont on retrouve encore quelques traces chez les plus misérables fellahs »⁷⁸.

Ils sont beaucoup moins grossiers que les paysans français ou anglais et ont des manières bien plus douces. Beaucoup de remarques sont faites aussi sur leur langue (surtout par Guimet qui est passionné de musique). Ils sont parfois dits paresseux, attendant allongés qu'un Européen passe pour lui porter ses bagages et gagner quelques sous.

– Mais il semble y avoir un second type de fellah qui revient dans plusieurs récits :

74. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.3, p. 171.

75. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914, p. 388.

76. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 103.

77. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 115.

78. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 312.

« La population actuelle des bords du Nil a pour fonds l'ancienne population égyptienne, plus ou moins pure. La langue de fellah est l'arabe mais ils ne sont purement Arabes ni par le type physique, ni par le caractère moral »⁷⁹.

Les visiteurs ont l'impression de reconnaître dans les paysans les traits des statuettes qu'ils viennent d'admirer dans le musée ou dans les monuments.

- Le voyage en Nubie apporte aussi de nouvelles rencontres et de nouvelles silhouettes à décrire :

« Celle du fellah est sans contredit la moins belle ; il n'a plus ici le type des habitants de la Basse-Égypte, son nez est camard et ses yeux abrutis. Les figures les plus intelligentes sont celles des Barbarins et de certains nègres. Les Barbarins ont le profil énergique et la pose digne, ils sont généralement d'honnêtes gens et alimentent de serviteurs fidèles Le Caire et Alexandrie. Les nègres ont la physionomie ouverte et franche, ce sont de bonnes bêtes de somme aimant la gaieté et l'insouciance »⁸⁰.

Il y a aussi des personnes d'Abyssinie venues pour commercer, à peine vêtues, aux cheveux crépus et longs.

Les autres voyageurs ne portent pas du tout de jugements sur les différents groupes ethniques. Géramb décrit les Bédouins qui l'accompagnent mais se contente de donner leur couleur de peau et leur taille. Il n'y a pas de portraits dépréciatifs des Coptes, des Juifs ou des Turcs (même s'il est parfois dit que leur présence a contribué à la dégradation de l'Égypte) et les Bédouins sont très rarement traités de voleurs. Les Lyonnais se distinguent peut-être ici par une plus grande tolérance mais il est probable qu'ils ne s'y soient pas intéressés.

Les fellahs

Les voyageurs ont peu de contacts avec les paysans, immense majorité de la population. Ils sont ordinairement entourés par les employés des hôtels, les âniers ou leur drogman, guide et interprète d'origine levantine, personnage haut en couleur qui fait l'objet de vives critiques mais qui organise toutes les sorties.

Il existe une image rêvée et exotique du monde à la campagne, image que l'on décrit du navire qui remonte le Nil :

« Voici des Bédouins qui conduisent leurs chameaux chargés de coton, de maïs ou de bersim. Plus loin après avoir déchargé les bêtes, les chameliers se reposent à l'ombre des palmiers et des tamaris plantés sur la digue : là, des troupeaux de buffles se plongent avec délice dans les eaux du canal »⁸¹.

Mais cette image n'empêche pas les visiteurs de remarquer une réalité plus dure. Bottu de Limas décrit les hommes qui portent une tunique de cotonnade bleue avec une ceinture de

79. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 429.

80. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 210.

81. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914, p. 102.

corde et parfois un caleçon de toile et un turban sale. Ils ont la peau d'un brun foncé tirant sur le noir à force de travailler sous l'aridité du soleil. Les femmes ont la même chemise bleue, les cheveux tressés avec un châle dessus, des bracelets d'argent grossièrement ciselés, des verroteries, un anneau dans le nez et des tatouages bleus au front et au menton. Ils vivent dans une très grande misère qui émeut les Européens :

« Les huttes en terre sont basses et étroites ; ce sont des tombeaux de fange : aussi la condition du fellah est méprisée non seulement par le Bédouin, libre citoyen du désert, mais par l'artisan des villes »⁸².

Chautard remarque des ressemblances avec les anciens Égyptiens : la frugalité des repas, la résistance à l'oppression qui a toujours existé ou le penchant au vol. Cependant, ces pauvres gens attirent la sympathie par leur accueil, leur hospitalité, leur gentillesse et leur intelligence. Ils sont victimes aussi du gouvernement. Ils portent les charges de la propriété (les impôts) sans en recueillir les bénéfices. Ils sont sans cesse battus par les agents du pouvoir qui viennent récupérer l'impôt. Celui-ci est très inégal, rapporte Ampère, ainsi un fellah qui part s'installer en ville devra sa part du village et sa part dans la corporation qu'il va intégrer.

Malgré la misère et la saleté, les fellahs restent admirés par les Européens qui tentent de les comparer aux images des bas-reliefs antiques ou des statues. Pour Bottu de Limas, les femmes sont belles par la régularité de leurs formes, la dignité de leur port et de leur taille. Leurs bras gracieusement arrondis et leurs jambes merveilleusement modelées lui font penser aux belles cariatides d'Athènes.

Les esclaves

La visite d'un marché aux esclaves est une scène qui revient souvent dans les récits de voyage. Cependant, seuls deux Lyonnais semblent en avoir visité. Géramb se rend au marché du Caire mais d'avance « [il] frémissait de ce qu'[il] allait voir »⁸³. C'est pour lui un « détestable commerce » qu'il fuit précipitamment : sa position est celle d'un chrétien humaniste qui estime que les hommes sont issus d'un même couple et qu'il est donc impossible et inutile d'établir une hiérarchie entre-eux. Il décrit sur plusieurs pages ce qu'il voit alors, en particulier une vente aux enchères d'une esclave. Chenavard, quant à lui, semble moins choqué même s'il critique cette pratique :

« À notre arrivée près de la place de l'Esbékieh, nous vîmes le marché aux esclaves. Plusieurs jeunes nègres, garçons et filles, étaient rangés le long d'un mur, exposés au regard de la multitude. Ces infortunés paraissaient insensibles à leur sort ; à peine voilés de quelques lambeaux flottants, toutes les parties de leur corps étaient tour à tour mises à découvert au moindre vent qui venait à les agiter. Aucune pitié pour eux ne se peignait sur les visages et leur maître ne semblait occupé que du lucre qui pourrait lui revenir de ce trafic barbare »⁸⁴.

82. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914, p. 313.

83. Marie-Joseph de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.3, p. 105.

84. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p. 136.

Ampère et Guimet ne relèvent que très peu la barbarie d'un tel traitement. Aucun des deux ne se rend sur un marché mais ils croisent un marchand d'esclaves et un propriétaire. À l'occasion d'une rencontre avec marchand d'esclaves, Ampère explique que l'esclavage est très doux en Orient, sitôt l'esclave arrivé dans la famille, il devient le confident de son maître et finit sa vie souvent affranchi. Guimet, quant à lui, se rend au temple de Karnak avec un ânier qui a gagné assez d'argent pour s'acheter un esclave nubien qui fait le même travail que lui : l'esclave n'est donc pas triste et a apparemment la possibilité ensuite de s'affranchir et de devenir maître. Mais quelques années plus tôt, Géramb s'est soulevé contre cette idée de l'esclavage doux qui est pour lui une « détestable hypocrisie ».

« Je voudrais qu'on me citât, dit-il, un seul grand d'Égypte qui ait écouté les réclamations d'un esclave par lui maltraité, [...] un seul esclave [...] qui ait refusé d'échanger le bonheur de sa servitude contre celui de retourner au lieu qui le vit naître ».

Figures féminines

Il y a très peu de figures féminines dans les écrits lyonnais. Aucun n'est accompagné par une femme et n'a pu pénétrer un harem. Ils n'ont pas rencontré de prostituées, ou elles sont assez laides pour les faire fuir (Guimet a vécu cette expérience là : déçu de ne pas voir ce à quoi il s'attendait, il a quitté la chambre). Ils n'ont pas vu de danseuses et Guimet regrette en rentrant au Caire, après son voyage en Haute-Égypte, de ne pas avoir trouvé d'almehs (ces courtisanes exilées en Haute-Égypte par Méhémet-Ali au début de son règne). Les seules femmes de ces récits sont celles croisées dans les rues. On décrit alors leurs vêtements et leur grâce. Chenavard rencontre une femme au Caire,

« une jeune Arabe voilée, mais dont les yeux, seule partie visible de son visage, faisaient présumer la beauté des autres traits et nous pûmes admirer encore sous le point de vu artistique la perfection de forme de ses pieds et des ses mains »⁸⁵.

Ce point de vue est celui d'un architecte et d'un artiste qui s'intéresse à la forme. La description est très rêvée : le voile donne à la scène tout son attrait en permettant à l'imaginaire de se développer.

Guimet décrit des femmes égyptiennes qui portent un voile de mousseline, des pantalons bouffants recouverts d'une robe de soie éclatante comme des ballons de toile. C'est tout l'exotisme de l'Orient qui ressort de ces descriptions : elles arborent des bijoux riches et des vêtements colorés ; elles vivent séparées des hommes mais pas recluses puisqu'elles vont au bain, au bazar, chez les unes, chez les autres... Elles sortent sur des ânes richement parés. Ampère leur attribue même des « révolutions ministérielles ».

Les fellahines sont aussi l'objet de belles descriptions. Bottu de Limas, on l'a vu, les compare aux belles cariatides d'Athènes surtout quand elles vont puiser de l'eau au fleuve. Tous soulignent leur élégance naturelle.

85. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p. 100.

Ethnographie du voyage

La vie quotidienne

Certains voyageurs sont plus sensibles à l'Égypte contemporaine qu'à l'Égypte pharaonique. Ceux-ci séjournent souvent plus longtemps que les passionnés d'égyptologie et veulent donner une image approfondie de ce qu'ils ont vu. Savary par exemple retrace la journée typique d'un habitant du Caire. Les Lyonnais n'ont pas ce but-là. Leurs descriptions sont courtes. Leurs remarques tiennent souvent du cliché, voici par exemple comment Chenavard décrit une habitation du Caire :

« L'intérieur de la maison est disposé de façon à jouir de la fraîcheur [...]. Le sol est pavé de marbre, recouvert de nattes de jonc ; c'est là que, sur ses divans, le paisible Arabe passe ses journées s'abreuvant de café et respirant la fumée d'un tabac aromatique »⁸⁶.

Cette conception de l'Arabe paresseux se retrouve dans le récit des journées qu'Ampère passe sur le fleuve, à l'orientale, allongé sur des coussins avec un narguilé, buvant de l'orangeade... D'autres auteurs comme Géramb se contentent de présenter les riches demeures du Caire :

« Le luxe et les décorations sont entièrement réservés pour l'intérieur et pour les cours dont plusieurs sont pavées de marbre et ornées de bassins »⁸⁷.

La seconde réflexion qui revient régulièrement sur la vie quotidienne concerne le bruit de la ville. Les Arabes semblent très bruyants et tous les voyageurs le soulignent : Géramb rapporte par exemple que règne au Caire « un vacarme auquel une oreille qui n'est pas égyptienne a de la peine à s'accoutumer ». Les Lyonnais sont obligés de demander le silence plusieurs fois au cours de leur périple pour méditer tranquillement.

Enfin beaucoup de remarques sont faites sur le moyen de transport le plus populaire en Égypte : l'âne. « L'âne égyptien est d'une vivacité rare » écrit Géramb. Chautard hiérarchise les montures et les attelages en commençant par le bas de la société : le fellah et son baudet, tous les deux sont les souffre-douleurs et pourtant se sont les meilleurs ouvriers de l'agriculture en Égypte. À côté circule l'âne du Caire fière monture des cheikhs, puis le « vaisseau du désert », le dromadaire. Les attelages sont plus rares : le chariot à deux chevaux comme dans les sculptures antiques, le tombereau au service de la voirie, la belle calèche des pachas, l'omnibus européen des grands hôtels. Et il y a les piétons, les marchands ambulants qui proposent tous les produits possibles : galettes, lait, eau, oranges, dattes... Les cavaliers ne tiennent pas compte des piétons qui doivent se pousser à leur passage ; ils sont un réel danger dans ce tohu-bohu assourdissant. S'ajoutent à ces quelques points des remarques qui ont été faites ci-dessus comme les récits des bazars, des fellahs...

86. Antoine-Marie Chenavard, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846, p.99.

87. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinai en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.3, p. 78.

Fêtes, rites et croyances

La ville est l'occasion de découvrir les fêtes et les rites de la société égyptienne.

Le premier point noté par les Lyonnais concerne le Nil et toutes les croyances qui lui sont rattachées. Les Égyptiens louent démesurément le Nil qui est pour eux la source de vie.

« On entre à pleine voile dans le fleuve. Les mariniers le saluent de leurs cris et portent à leurs bouches son onde sacrée »⁸⁸.

Même si le missionnaire ne s'appuie que sur ses souvenirs pour rédiger son récit, cet aspect-là est vérifié chez les autres auteurs. Géramb rapporte tous les noms que le Nil a reçu : le Bon, le Béni, le Saint, l'Abondant, le Don de Dieu, le Sacré. Ampère assiste à un zikr, une sorte de cérémonie religieuse inspirée des cérémonies païennes pour éviter au bateau d'être pris dans un typhon. Les fêtes liées à l'eau sont aussi très nombreuses mais pas décrites dans ce corpus.

Les Égyptiens conservent aussi quelques traces de l'ancienne religion selon Ampère qui note qu'un culte est rendu au serpent pour que les femmes soient fécondes. Au Caire,

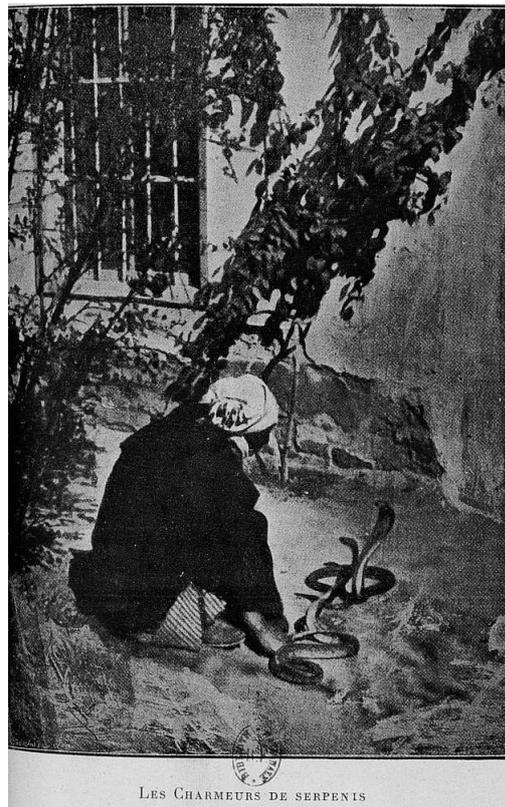


FIGURE 3.11 – Charmeur de serpents, photo de l'ouvrage de Chautard.

Guimet regarde de la fenêtre de son hôtel un enterrement.

« Les hommes chantent faux ; les femmes crient ; c'est un véritable charivari »⁸⁹.

88. Missionnaire apostolique, *Pérégrinations en Orient et en Occident*, Lyon, J.B. Porte, 1863.

89. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 53.

Il a l'impression d'assister à un mardi gras européen. Il va ensuite à une cérémonie des derviches hurleurs puis à une autre des derviches tourneurs, confréries de mystiques soufis, moines qui cherchent à atteindre un état de transe par le chant ou la danse.

« Ce métier doit durer toute la nuit ; peu à peu les derviches s'animeront, se lèveront, danseront, hurleront... et cela jusqu'à ce qu'ils tombent par terre harassés par la fatigue et étourdis par l'extase ; alors le peuple admirera ces saints inspirés du prophète. C'est là ce qu'on appelle des derviches tourneurs »⁹⁰.

Lorsqu'il voit les derviches hurleurs quelques jours plus tard au Caire il ne réussit pas à se convaincre que c'est une prière et pas un spectacle. Il faut dire qu'il a payé l'entrée.

Aller admirer les psyllés charmer les serpents est aussi une excursion appréciée par les Européens. Chautard étudie la technique des charmeurs pour capturer les serpents. Il assiste à des séances de captures pour juger si c'est l'œuvre du démon ou pas. Mais il conclut que non après avoir utilisé une médaille de saint Benoît. Il reconnaît que les charmeurs procèdent par prestidigitation même s'ils connaissent quelques trucs.

Religions

L'Égypte est considérée généralement comme le berceau des religions où elles coexistent pacifiquement. La religion majoritaire est l'islam, puis vient le christianisme et le judaïsme. Chautard affirme que sur douze millions d'habitants, plus de onze millions sont musulmans, soixante mille sont chrétiens. La religion musulmane est un peu décrite par les Lyonnais. Géramb assiste à une prière musulmane et en a « une impression vive et profonde » mais pour lui les musulmans restent « dans l'ombre de la mort ». Le père trappiste ne les maudit pas pour autant mais prie pour eux, pour qu'ils trouvent la vraie voie. Au Caire il réussit à visiter trois mosquées en se cachant et en se déchaussant. Il voit ainsi les musulmans en prière, sans autel ni images, les hommes en bas et les femmes en haut, à genoux, sur un tapis.

Guimet voit les pratiques qui se font en dehors de la mosquée : des tirailleurs égyptiens font leurs ablutions avant de commencer leur journée. Guimet trouve la religion musulmane compliquée puisque il faut se laver en entier en enlevant les vêtements les uns après les autres, tout en priant. Il se moque parce que les musulmans semblent prier avec une telle concentration que, dit-il, ils ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux. Lorsque l'équipage du bateau prie, la tempête ne pourrait apparemment pas les arrêter.

Les Européens considèrent que les Arabes prient trop : ainsi pour Guimet, les enfants sont plus intelligents que les adultes qui sont abrutis par les prières. Ils ont une idée fixe et leur esprit devient paresseux, ils ne disent plus que des versets du Coran et donc ils bredouillent lors des conversations et le voyage à la Mecque les rend idiots (il dit "voyage" et non "pèlerinage"). Il rajoute que chaque croyant se croit dans l'intimité de Dieu et réclame ses faveurs. Pour lui, Mahomet, « pieux législateur », n'avait pas prévu cet abêtissement. Guimet est pétri des thèses de son temps : Mahomet est admiré mais la religion musulmane est décadente. Tous les visiteurs ont essayé de tenter les musulmans,

90. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 238.

de les faire agir contre les principes du Coran : Chautard veut les prendre en photo lorsqu'il sort du séminaire des Missions Africaines du Caire et qu'il rencontre les malades agglutinés à l'entrée alors que la représentation est interdite par leur religion. Guimet et Ampère remarquent que les matelots ne sont pas très dévots puisqu'ils boivent et surtout demandent du rhum aux Européens.

« D'après ce que j'ai vu en Égypte et en Turquie, je serais porté à croire que, dans ces deux pays, la pratique de la religion musulmane n'est plus qu'une habitude dont on se moque en lui obéissant »⁹¹.

Les Européens soulignent beaucoup les problèmes liés à l'Islam : l'intolérance et le fanatisme. « Le côté triste de cette religion c'est son intolérance »⁹² écrit Guimet. Elle est remarquée parce qu'elle empêche les chrétiens de bien s'installer. Cependant ils notent les progrès : ils peuvent se promener tard dans la nuit dans les rues du Caire sans craindre une agression.

Géramb évoque au moins deux fois le fanatisme musulman malgré sa diminution constante. Seuls les plus ardents dévots prêchent et pratiquent encore le fanatisme car les relations sont de plus en plus nombreuses avec l'Europe et elles atténuent les différences avec l'Orient. Le trappiste condamne la loi religieuse de Mahomet qui n'a, selon lui aucun principe, aucun caractère de durée. Elle ne peut s'établir que par le glaive et par la force et autorise la polygamie, la captivité des femmes et le droit de les enfermer et de les répudier, de condamner à l'esclavage... Chautard approfondit cette idée quand il remarque une famille de fellahs revenant des champs ; la « pauvre femme » ploie sous la charge alors que son mari est assis sur le pauvre baudet : « le culte de la force et l'oppression de la faiblesse, surtout de la femme » caractérise très bien, pour lui, « le mahométisme pris sur le fait ». Les Lyonnais ne font pas partie des voyageurs, nombreux, qui s'intéressent à la coexistence des différentes religions et à la tolérance de l'Islam. Cependant Chenavard fait remarquer, lors de sa visite de Mataryet, quand il voit les deux objets de vénération pour un chrétien (l'arbre de Marie et le puits de la Vierge) que « les musulmans respectent ce lieu parce qu'ils croient à cette tradition et qu'ils regardent Jésus comme un prophète du vrai Dieu ». De fait, l'Égypte est un lieu de pèlerinage chrétien et les musulmans ne les empêchent pas de venir.

Ils croisent aussi les Coptes au cours de leurs voyages mais développent plus de préjugés que d'idées réfléchies.

« Les habitants de ce village sont coptes et se croient chrétiens »⁹³.

Pour Guimet, la religion copte n'est pas une vraie religion chrétienne quoiqu'ils en disent même s'ils descendent probablement des premiers prêtres égyptiens puisque leur langue utilise les hiéroglyphes. Le dernier chapitre de Chautard est un état du christianisme en Égypte. Il affirme que si la religion principale est l'Islam, c'est parce que les prêtres d'Orient se sont séparés du Pape. Sa théorie s'appuie sur les victoires de tous les pays catholiques sur les Arabes : seuls les pays schismatiques ont échoué.

Il a consulté les archives de la Sacrée Congrégation de la propagande créée par le

91. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 329.

92. Idem, p. 275.

93. Idem, p. 153.

pape en 1622 et compare l'étendue du christianisme en 1656 et en 1910. Les Coptes, les Grecs, les Arméniens, les Syriens, les Latins formaient en tout soixante à soixante dix mille chrétiens orientaux.. En 1910, il y a à peu près six cent mille coptes et quarante mille grecs. Beaucoup sont fidèles à l'Église romaine. Ce développement est surtout dû aux différents collèges et dispensaires des jésuites et des congrégations françaises.

3.3.3 La modernité

Méhémet-Ali

Barbare ou civilisé ?

Seuls deux Lyonnais rendent visite à Méhémet-Ali, maître de l'Égypte depuis 1805 qui, pour faire de son pays une France de l'Orient, commence de vastes réformes aidé d'Européens. Il assoit son pouvoir en tuant la milice des Mamelouks en 1811⁹⁴. Les jugements sont souvent contrastés sur ce pacha réformateur.

Géramb le rencontre deux fois à son arrivée au Caire et juste avant son départ. Le jugement qu'il porte sur le vice-roi est très nuancé : il lui semble plutôt favorable au début de son voyage puis très hostile. Pour lui, Alexandrie « semble avoir repris une nouvelle existence, une nouvelle vie à la volonté de l'homme extraordinaire auquel elle est aujourd'hui soumise ». Quelques pages plus loin, il ajoute que la ville :

« se relève, se repeuple, s'embellit en quelque sorte à vue d'œil. Commerce, marine, art militaire, architecture, monuments publics, constructions particulières, tout se ranime, se développe et prend une nouvelle vie. L'éminent concours des ouvriers nationaux et des étrangers distingués dans tous les genres de talents ou d'industries ne suffit pas à satisfaire l'impatient génie qui a imprimé ce mouvement extraordinaire. On dirait que, comme Dieu, il voudrait pouvoir tout créer d'un seul mot »⁹⁵.

Il rencontre le vice-roi et commence par faire sa biographie très élogieuse, il est reçu avec courtoisie. Mais le palais somptueux est précédé d'un quartier très pauvre qui fait pitié à l'auteur. Pendant trois heures de conversation, Méhémet-Ali a posé des questions sur l'Europe et a écouté attentivement les réponses. Mais en même temps, Géramb se rappelle que cet homme peut tuer qui il veut quand il veut. Les références divines qui parsèment le discours du vice-roi sonnent pour le père trappiste comme une hypocrisie. Il retourne le voir à la fin de son voyage et son opinion est très négative parce qu'il a vu les signes d'exploitation :

« Il regarde froidement, sans pitié, sans remords la multitude des malheureux, des veuves, des orphelins qu'il a faits »⁹⁶.

94. Ils sont massacrés à la citadelle dans un guet-apens, acte qui fait passé le vice-roi pour une brute sanguinaire auprès de beaucoup d'Européens

95. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinaï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836, T.3, p. 23.

96. Idem, p. 62.

Il voit ensuite le gendre de Méhémet-Ali, Ahmet-Bey qui a l'âme la plus atroce sous des abords séduisants : il aurait fait jouer ses deux lions avec un domestique qui finit par mourir. Le prince fait alors couler son sang entre ses mains. Cette histoire complètement improbable semble tirée des contes arabes les plus anciens : Géramb rend la scène encore plus atroce et en fait le récit comme s'il était présent pour montrer toute sa répulsion. De tous les Européens, sa critique est l'une des plus virulentes.

Ampère est beaucoup plus admiratif.

« L'homme extraordinaire qui a succédé aux Français dans ce pays, et qui poursuit à sa manière l'œuvre de civilisation commencée par eux, est lui-même un des principaux objet de la curiosité des voyageurs. Un touriste qui se respecte ne saurait partir du Caire sans avoir vu Méhémet-Ali »⁹⁷.

Il reçoit presque tous les Européens, en tout cas les plus importants, et c'est quasiment une institution que d'aller voir cet homme.

« Entre ses admirateurs enthousiastes et ses détracteurs passionnés, quel jugement porter ? [...] Ce qui va suivre est plutôt le résultat de ce que j'ai entendu dire du pacha dans le pays et de mes réflexions sur ses actes que d'un entretien nécessairement assez insignifiant »⁹⁸.

Pour lui, l'Égypte a toujours eu besoin de la direction d'un seul homme en rébellion contre les empires plus grands : Ali-Bey, mamelouk de la fin du XVIII^{ème} siècle, est un précurseur de Méhémet-Ali. Il retrace très rapidement l'arrivée de Méhémet-Ali au pouvoir, les deux guerres contre la Porte, qu'il a perdues à cause de l'Europe et affirme que l'assassinat des mamelouks est un crime qui ne montre pas une férocité particulière. Méhémet-Ali n'a cédé que devant les desseins de la civilisation occidentale. Sa politique de la terre est critiquable parce qu'il a déclaré que toute la terre lui appartient et a installé un monopole d'état sur les productions donc sur les prix. Mais Ampère a une façon tout à fait particulière d'excuser le despotisme de Méhémet-Ali : il faut un pouvoir central très fort pour maintenir les canaux et l'irrigation qui sont les vecteurs de la vie en Égypte. Pareille tâche rend presque normaux les sacrifices qu'il exige de la population. C'est un ambitieux pas un sage ; le seul reproche que lui fait Ampère est de ne plus punir les employés de l'administration qui affament le peuple pour s'enrichir. Tout le mal ne vient pas de lui : il n'a pas vraiment compris que gouverner revient à faire le bonheur de son peuple, mais peu de souverains européens sont dans ce cas. Cependant il a permis quelques améliorations concernant :

- Les hôpitaux.
- Les plantations.
- L'abolition des distinctions des sectes et des races.
- L'école (qui est cependant un ensemble d'instruction trop vaste pour être utile).

Pour Ampère, le bilan n'est pas aussi négatif qu'il paraît.

97. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 236.

98. Idem, p. 238.

Les Francs

Le terme de “Francs” désigne dans ce paragraphe les Européens établis en Orient à qui les voyageurs rendent souvent visite. Dans la première moitié du siècle, ce sont les Européens appelés par le vice-roi pour réorganiser l’armée, l’enseignement, la médecine... Ensuite il s’agit des consuls ou des commerçants que l’on va voir pour retrouver la culture européenne. Ces visites fonctionnent comme de vraies institutions. Guimet se promène dans une ville où son navire a fait halte et, en entendant quelqu’un parler français, il se souvient qu’il a une lettre de recommandation pour monsieur Frédéric B... qui, « après nous avoir fait prendre le café obligatoire, nous offre de visiter sa maison »⁹⁹. Les voyageurs ont des lettres de recommandation pour des personnes de tout le pays. Sans ces lettres, impossible d’entrer en contact, avec elles les voyageurs se voient offrir le café et la grande pipe turque.

Le premier des hôtes est Soliman Pacha, ou colonel Sève. Ce Lyonnais, né en 1788, fait sa carrière dans l’armée de Napoléon puis, à la Restauration quitte la France, part à Milan et est engagé par le vice-roi Méhémet-Ali pour réformer ses armées. Il se convertit à l’Islam, épouse une musulmane et s’intègre complètement. Il meurt en 1860 après de nombreuses années au service de l’Égypte. Géramb ne le rencontre pas mais a une opinion terrible de cet homme qui a servi Napoléon puis qui a vendu sa conscience pour de l’or et échangé les *Évangiles* contre le *Coran*. Il le qualifie d’apostat infâme, tombé dans la misère, rejeté de tous. Cependant tous les autres le décrivent comme un homme riche et très agréable. Chenavard rencontre Soliman-Bey, chez lui dans son « vaste salon de structure arabe », tous deux partagent « selon l’usage, café et grande pipe turque » et discutent de l’état moral des Arabes d’aujourd’hui qui sont moins violents à l’égard des Européens. Son compagnon, Étienne Rey connaît Sève depuis son enfance à Lyon et passe de très bons moments en sa compagnie. Ampère rend aussi visite à celui qui est resté « très bon français quoiqu’il s’appelle Soliman-Pacha ». Il vit dans une belle maison dont le rez-de-chaussée est meublé à l’européenne. Il possède un billard et se procure des journaux de Paris. Il ne juge pas le fait qu’il soit devenu musulman parce qu’il a été très bien accueilli. Ils parlent de son père que Soliman Pacha connaissait de Lyon.

Ampère rend ensuite visite aux autres Français installés au Caire, à commencer par Linant-Bey avec qui il a parlé de son projet de creuser un canal entre les deux mers. Linant-Bey ou Linant de Bellefonds est un ingénieur né en 1800, employé par Méhémet-Ali dès les années 1820. Il dresse une carte hydraulique du delta du Nil, devient directeur général des ponts et chaussées puis supervise la construction du canal de Ferdinand de Lesseps qu’il a ardemment soutenu. Réécrire cette discussion est l’occasion pour Ampère d’exprimer sa pensée : le gouvernement anglais va empêcher cette réalisation car il craint la concurrence d’autres pays comme la Grèce dans le commerce avec l’Extrême-Orient. Ampère décrit Linant comme un homme d’un esprit vif qui a de nombreux projets hydrauliques.

Il rencontre ensuite Clot-Bey dont il fait l’éloge entre autre parce que le docteur lui a permis de visiter ses collections : Clot-Bey est aussi un Français que le vice-roi a fait venir pour rénover le système hospitalier de l’Égypte. Le docteur, homme très curieux,

99. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d’un touriste*, Lyon, 1867, p. 161.

s'est fait collectionneur d'antiques. Ampère décrit ses plus belles pièces et se demande à partir des trois objets en fer de la collection du docteur, si les Égyptiens connaissaient ce métal. Comme aucun des objets ne présente de signes particuliers, il ne peut conclure. Il visite aussi une autre collection d'antiques, celle d'Abbot. Il rencontre Lambert qui est directeur de l'école polytechnique du pacha. Avec cet ancien Saint-Simonien, « on a grand plaisir à causer de l'Europe et de l'Égypte avec cet enthousiaste un peu railleur »¹⁰⁰. Les Saint-Simoniens ont beaucoup d'influence en Égypte et leurs doctrines sont souvent discutées dans les récits de voyage au pays des pharaons, mais les Lyonnais ne semblent pas y porter trop d'intérêt puisque ce sujet est très peu abordé (deux fois par Ampère mais en une courte phrase).

Ils se rendent aussi chez les principaux consuls, rencontrent des grands égyptologues mais s'ils ont de l'importance sur le plan du savoir, ils n'ont pas la carrure des Français qui ont permis la construction de l'Égypte moderne sous la direction de Méhémet-Ali et de ses descendants. Ils sont considérés comme les héritiers de l'expédition d'Égypte. Tous restent des intermédiaires appréciés entre les deux cultures et une preuve que le mariage Orient-Occident est possible.

Progrès incertains

La fin d'un Orient authentique ?

L'Égypte apparaît très souvent comme un monde authentique en train de disparaître à cause des hordes de touristes et de la modernisation à marche forcée. Seul Ampère vitupère contre les touristes ignorants qui détruisent les antiquités. Il essaie même de s'isoler lors de sa visite des pyramides mais ne réussit pas puisque les Arabes attendent les touristes partout et ne les laissent pas en repos. Les autres ne mentionnent pas la naissance des agences de voyages et des tours organisés.

En revanche ils font tous la réflexion que le paysage moderne gâche l'exotisme. Dans les villes, certains quartiers sont trop européanisés pour être intéressants : à Alexandrie, Ampère regrette que le quartier des auberges et des consulats soit totalement neuf et que les architectes aient élevé une imitation d'obélisque au milieu de la place. Il reconnaît cependant que ces maisons blanches respirent la propreté, l'air assaini et permettent de lutter contre la peste. Guimet, sur le Nil, remarque les locomotives qui le longent parfois et les filatures de coton qui le bordent avec leurs grandes cheminées.

« Pour nous qui sommes à l'affût des monuments antiques, cela gâte un peu l'illusion archéologique ; on a beau chercher à se persuader que l'on voit des machines à vapeur au temps de Séstoris ou des usines bâties par Ramsès II, le charme est détruit et si les palmiers ne venaient pas au secours du voyageur, il se croirait à Manchester »¹⁰¹.

Chautard, quant à lui, est étonné par le pont qui enjambe le Nil et surtout par l'existence d'un tramway qui parcourt les dix-huit kilomètres séparant le Caire des pyramides

100. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 209.

101. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867, p. 139.

construit en 1869. Il refuse de le prendre par peur de dénaturer, dans son esprit, l'Égypte antique :

« Mais comment nous associer à pareille profanation de l'antiquité orientale ? ».

Cette désillusion n'est pas seulement celle du paysage : Guimet fait des emplettes, son « devoir de touriste ». Il achète un coufieh de soie, des tarbouchs (coiffure des orientaux), de la cuivrierie du Caire (service à café et aiguière), des chapelets en émail et des étoffes. Mais il se rend compte plus tard que tous les objets qu'il a achetés viennent d'Europe ! Il n'a pas pu trouver des objets réellement fabriqués par les Égyptiens. Il rend visite aussi à un jeune bey et trouve que les meubles de sa maison ressemblent à des meubles fabriqués à Lyon. Après vérification auprès des maîtres de maison, il s'avère en effet qu'ils viennent de cette ville. Comment alors se sentir dépaysé ?

Cependant, à l'instar des autres visiteurs européens, ils utilisent le train, dorment dans les grands hôtels luxueux et profitent des spectacles occidentaux. Et l'Égypte est déjà symboliquement un pays exotique. Chautard dit de la citadelle qui surplombe le Caire :

« Sans doute vues de près, nos belles villes d'Europe sont mieux bâties et mieux percées que la capitale de l'Égypte, mais est-ce l'effet du soleil radieux d'Orient qui empourpre tout ce qu'il éclaire, est-ce la majesté des grands souvenirs du passé, est-ce la vue de ces pyramides séculaires, témoins de l'enfance du Christ ? Toujours est-il que rien ne me fera oublier le panorama du Caire, el Kahira, "la victorieuse", la perle de l'Orient ».

Un peuple exploité

Les voyageurs évoquent souvent la grande pauvreté des fellahs causée par la modernisation du pays : ils critiquent pour la plupart le régime très dur qui leur est imposé à une époque où une frange très riche se développe et le montre.

En passant dans la campagne ce sont les huttes des fellahs qui choquent Chautard :

« On s'attendrait à voir de blanches villas égayer ces cultures sans chômage, et l'on ne voit que des huttes en terre, couvertes de roseaux et d'un peu de boue, percées d'une seule ouverture de la hauteur d'un âne, servant à la fois de porte d'entrée, de fenêtre et de cheminée »¹⁰².

Il s'agit pour Chautard d'un « contraste attristant » entre une terre très riche et fertile, un soleil radieux et « un fleuve paisible » et ces « pauvres fellahs » que l'on récompense d'être courbés tout le temps « par un bonnet en poil de chameau, une chemise en coton et quelques galettes de maïs ». Les Européens sont d'autant plus critiques que les paysans sont assommés par les impôts¹⁰³ et par la conscription : Méhémet-Ali a fait réaliser les grands travaux de modernisation (canaux, voies ferrées, barrages...) par des fellahs, récupérés contre leur gré dans leurs villages et non payés. Beaucoup d'entre eux sont morts à la tâche. Guimet croise sur le Nil d'énormes chalands remplis de fellahs qui vont travailler

102. Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914, p. 239.

103. Voir le paragraphe sur leurs rencontres avec les fellahs dans la partie 3.3.2. du chapitre 3.

gratuitement pour le vice-roi. Mais cela ne le choque pas puisqu'en France la conscription existe aussi. La brutalité qui force les paysans à travailler le dérange nettement plus. Cependant, bien qu'offusqué, cela ne l'empêche pas, en entrant dans un village avec les soldats qui portent la livrée du khédive, de faire semblant d'enrôler des hommes pour leur faire "une bonne farce". Il ne se rend pas complètement compte des atrocités que les fellahs ont vécues et en rit.

Géramb en fait une plus vive critique : en remontant le canal Mahmoudieh, il songe à tous les paysans qui ont travaillé là, sans outils et qui sont morts. Il semble descendre au pays des morts quand il rencontre des femmes et des enfants en pleurs qui se rendent à Alexandrie auprès des hommes de la famille enlevés pour grossir les rangs de l'armée d'Ibrahim. La troupe est affamée, gelée et presque mourante.

« J'ai vu de ces infortunés cherchant de tous côtés leur pâture comme les animaux, broutant l'herbe comme eux, et s'estimant heureux de pouvoir paisiblement s'en rassasier. Il n'y a qu'un seul propriétaire dans le pays c'est Méhémet-Ali, il a tout pris : hommes, femmes, enfants, vie, argent, biens, il dispose de tout ; tout est à la merci de son despotisme ; tout doit servir, quand il le veut et comme il le veut à ses gigantesques projets. Peu lui importe la misère de ceux sur qui pèse sa tyrannie ; il la voit d'un oeil sec [...]. La cupidité, l'ambition : voilà ses dieux ; et il leur immole d'innombrables victimes ».

Il appelle les personnes les plus riches d'Europe à venir assister à un tel spectacle, à se rendre compte que la campagne se dépeuple, que la société est mise à mal.

Parmi tous les Lyonnais pas un ne songe à comparer cette misère à celle des ouvriers occidentaux alors qu'il arrive souvent que des voyageurs fassent le rapprochement.

Une Égypte européanisée

Un paysage nouveau

Avec la modernisation, un paysage nouveau apparaît : ce sont les voies de chemin de fer, les rues du Caire "hausmanisées", les usines, les nouvelles formes de l'agriculture... Le meilleur exemple de ce paysage est la région du canal de Suez. Déjà pour y aller, Chautard traverse la campagne égyptienne. Il remarque que le delta du Nil est « sillonné de chemin de fer » et que la gare du Caire est « une vaste et belle construction en style arabe modernisé ». Puis, l'arrivée à Suez, à Ismaïlia ou à Port-Saïd plonge le touriste dans des paysages extrêmement modernes¹⁰⁴. Les Français font aussi attention aux systèmes d'irrigation, canaux et barrages. C'est Chautard, parmi les Lyonnais, qui les décrit le mieux puisqu'il est resté plusieurs années, pendant leurs travaux (le barrage de Fouvel-Bahr du Français Mougel, les barrages anglais à Assiout, Assouan, et Zefta). Le delta peut ainsi être irrigué toute l'année et accueillir des cultures permanentes si on y ajoute les engrais suffisants.

104. Voir le paragraphe sur Suez dans la partie 3.3.1. sur les itinéraires.

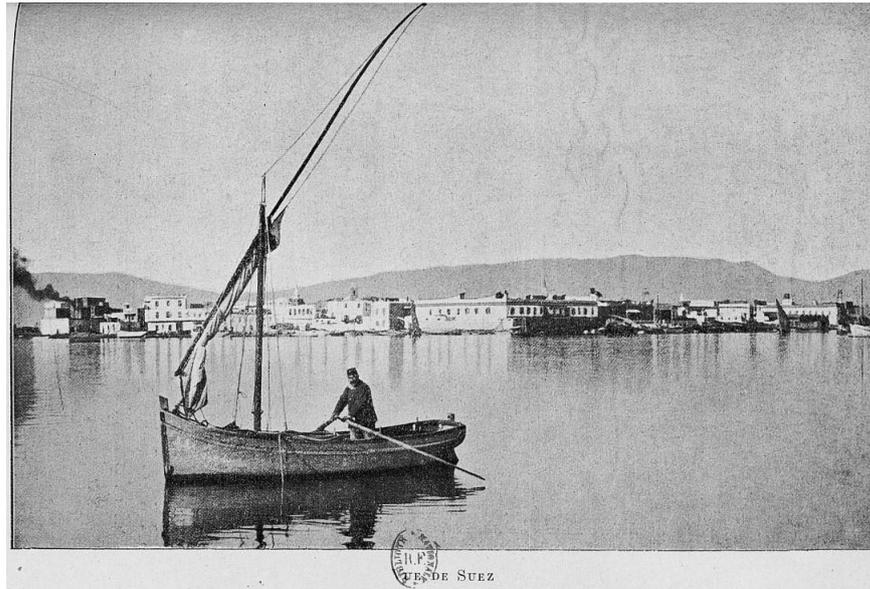


FIGURE 3.12 – Vue de Suez, photo de l’ouvrage de Chautard.

Chautard a aussi le temps de visiter des nouveaux systèmes d’exploitation : il part voir un élevage français d’autruches près d’Héliopolis et rencontre un français qui fait des essais de viticulture prometteurs car les grappes pèsent plus de trois kilos chacune. Il visite en janvier 1902, l’exploitation franco-hollandaise d’arachide de Salieh, qui fonctionne très bien. Les Égyptiens semblent en être friands.

À ce paysage s’ajoute de nouvelles pratiques qui viennent d’Occident : Guimet peut aller boire, manger et écouter de la musique dans un bar allemand qui propose de la bière. Il assiste à des courses de chevaux dans le nouvel hippodrome du Caire et va écouter Verdi à l’opéra. Trois opéras ont été construits, deux à Alexandrie et un au Caire. Cependant, seuls les Européens participent à ce genre d’activités, même la riche population égyptienne n’en a pas encore l’habitude.

L’Égypte moderne présente donc un nouveau visage : celui d’un mariage partiel de l’Orient et de l’Occident :

« Après déjeuner nous allons nous promener le long du canal Mamoudhieh, bordé par les charmantes villas des riches Levantins. les aspects en sont délicieux et le confortable européen est venu s’ajouter à la beauté de la végétation africaine, pour produire un ensemble saisissant »¹⁰⁵.

Les présences anglaise et française

Les auteurs français ne sont pas avares, dans leurs récits, d’éloges au génie français qui a mené l’Égypte sur la voie de la modernité. La rénovation d’Alexandrie a été permise par l’œuvre des Français, selon Ampère : réparation des fortifications, déblaiement des ports, mesures de salubrité, idée de réouverture du canal qui va jusqu’au Nil... Méhémet-Ali est le second fondateur d’Alexandrie grâce à l’aide des ingénieurs français.

105. Émile Guimet, *Croquis égyptiens, voyage d’un touriste*, Lyon, 1867, p. 118.

« La France introduisit l'Europe au Caire sous de meilleurs auspices et avec des avantages plus certains en y apportant les lumières, l'industrie, la police des états civilisés »¹⁰⁶.

Ce sont les Français qui asséchèrent la place de l'Esbekieh, lac pendant les périodes de crue du Nil.

« J'aime à m'arrêter, ajoute-t-il à tout ce que les Français avaient commencé pour la civilisation de l'Égypte »¹⁰⁷.

Cette fierté s'accompagne d'un rejet des Anglais qui passe par la moquerie : tous les Lyonnais réagissent de cette façon. Bottu de Limas est surpris de trouver Alexandrie envahie par les Anglais le lendemain de son arrivée ; il apprend que le bateau de la compagnie des Indes a accosté... Il rit de leur costume trop original et regrette qu'ils ne fassent pas plus attention à ce qui les entoure. Il se moque de tous les Anglais avec qui il voyage sur le Nil. Ils dorment les uns sur les autres et le lendemain matin sont occupés aux « plus minutieux détails de toilette » à l'aide de peignes, miroirs, brosses, rasoirs, serviettes », ils enfilent des costumes complets :

« Pantalon à carreaux blancs et noirs, la jaquette de coutil toujours écourtée, la casquette en toile blanche retombant très bas sur la nuque, ou le chapeau de paille ombragé du voile vert, la large cravate enfin, dont le nœud s'épanouit coquettement sur un col de chemise qui les étrangle et semble enraidir tous leurs mouvements ».

Il leur reconnaît quand même une exquise politesse. Ampère raconte une anecdote amusante : il se rend à la colonne Pompée avec un Anglais et alors qu'ils y arrivent, celui-ci fait demi-tour pour aller manger parce qu'il est l'heure... Il se moque aussi d'un Anglais qui croit encore que le Nil et le Niger sont reliés et accuse l'explorateur Bruce d'erreur : il n'a pas trouvé les sources du Nil comme il l'affirme.

Les auteurs sont conscients que l'Égypte est le « carrefour de l'univers » selon une expression de Chautard. L'importance de l'Égypte tient surtout à sa position, si bien que ce pays « est appelé à devenir un pays international où la puissance la plus méritante pourra jouer un rôle prépondérant mais non exclusif, les hommes d'état anglais le savent ». Chautard écrit après le début de la domination anglaise, mais Ampère voit déjà que l'Angleterre va s'établir en Égypte pour préserver la route des Indes puisqu'il assiste à un discours de Lord Palmerston dans lequel ce dernier affirme vouloir un pouvoir fort pour l'Égypte. Il y a une conscience des problèmes coloniaux mais les Lyonnais ne prennent pas position. Leurs moqueries sont gentilles sans agressivité.

Ces voyageurs rapportent donc d'Égypte des informations qui contribuent à faire connaître le pays. Il n'y a pas spécialement d'originalité lyonnaise : les auteurs font très peu référence à leur ville. Ils ne décrivent pas ce qu'ils voient d'une façon différente des autres Occidentaux. La seule caractéristique que l'on retrouve presque chez tous les auteurs reste

106. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 231.

107. Jean-Jacques Ampère, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868, p. 233.

l'attachement à la religion et à ses principes humanistes. Ils ne développent pas d'idées coloniales et ne réagissent pas violemment à l'Islam. L'intérêt historique pour une Égypte antique et arabe est très présent : ils développent des paragraphes entiers sur l'histoire des villes, des sites et laissent beaucoup de place à des descriptions précises des monuments antiques. Chaque auteur a ses propres particularités :

- Géramb est resté dans le vieux schéma du pèlerinage. C'est un homme attaché à l'Ancien-Régime et à ses pratiques. Il mène une réflexion en grande partie teintée de catholicisme tout en restant très tolérant. Contrairement à ce que le titre de son livre a pu nous faire penser, il est plus triste pour les musulmans que réellement méprisant.
- Guimet montre un intérêt précurseur pour l'aspect ultra-moderne du pays tout en visitant les plus anciens monuments. Il ne fait jamais allusion aux objets qu'il a ramenés de son voyage et qui forment le premier cœur de son musée.
- Ampère visite le pays avec le regard de l'égyptologue sans en être un réellement. Son récit est éminemment scientifique et savant tout en restant parsemé d'impressions de voyage.

C'est un corpus assez divers qui est proposé aux Lyonnais.

Chapitre 4

Promotion de l'Égypte à Lyon et diffusion du savoir

Les liens entre l'Égypte et la ville de Lyon sont finalement assez nombreux. La présence dans les musées et les bibliothèques de collections sur l'antiquité de ce pays, les nombreux Lyonnais qui ont foulé son sol, pour des raisons scientifiques autant que touristiques, font que la ville peut être considérée comme un grand centre d'informations. Lyon fait-elle alors l'effort de rendre ces connaissances accessibles à un public élargi ? Est-ce que les Lyonnais peuvent facilement construire un savoir sur ce pays ?

4.1 Les dates rythmant la relation entre Lyon et l'Égypte dans la presse lyonnaise

Lyon est une grande ville journalistique. Au XIX^{ème} siècle plusieurs journaux sortent quotidiennement, ils n'ont pas pu tous être traités :

- *Le Progrès* est sans doute le quotidien lyonnais le plus connu. Il paraît depuis le 12 Décembre 1859 dans les presses de M. Chanoine. Celui-ci rêve depuis toujours de créer un journal et travaille au projet qui aboutit à sortir *Le Progrès, journal de Lyon, politique quotidien*. « Ce nouveau journal veut être un journal nouveau. Il se propose de donner à ses lecteurs, un ensemble d'études exactes, de renseignements positifs [...], qui à Lyon et les départements voisins, en France et à l'étranger, méritent l'examen d'un esprit éclairé »¹. *Le Progrès* est un journal indépendant et d'opposition républicaine de quatre pages. Il a acquis l'estime du public mais sa vente reste faible (cinq mille exemplaires). Vendu quinze centimes, il est consacré à la diffusion des idées politiques, sociales et religieuses.
- Le *Courrier de Lyon, journal politique, industriel et littéraire* à parution quotidienne est créé le 1er janvier 1832 à la suite des événements qui ensanglantèrent la ville de Lyon en novembre 1831. Il s'arrête le 24 juin 1900. Jean-Baptiste Monfalcon, historien et bibliothécaire de la Ville de Lyon, en est le rédacteur en chef depuis la fondation du journal jusqu'en 1834. Les frères Eugène et Alexandre Jouve lui

1. B.M.L., Éditorial du *Progrès* du 12 Décembre 1859.

- succèdent après cette date. « La rédaction de ce journal sera très variée : elle embrassera la politique, les sciences économiques et industrielles, les sciences naturelles et physiques, les arts, la littérature, etc. De nombreux correspondants de Paris, dans les départements et à l'étranger [...], nous donnent la certitude que ce journal ne laissera rien à désirer sous le rapport de l'abondance et de la variété des nouvelles. L'administration du *Courrier* a pris également ses mesures pour que les nouvelles de Lyon et du département du Rhône soient données avec la plus grande exactitude »².
- *Lyon républicain* est un journal politique quotidien. Son premier numéro sort le 14 juillet 1878. Il prend la place laissée vacante à la vente du *Petit lyonnais* et devient en peu de temps l'un des plus grands journaux d'informations du Sud-Est de la France.
 - Le *Nouvelliste* de Lyon, est un journal politique quotidien publié du 15 mai 1879 au 27 août 1944. Ce journal conservateur, à tendance monarchique, est proche des milieux catholiques et de l'Église. Ses articles font autorité ; il est notamment réputé pour la rapidité et la sûreté de ses informations. Il exerce une réelle influence sur la bourgeoisie lyonnaise.

Quelques autres journaux sont aussi cités ci-dessous mais sont moins importants.

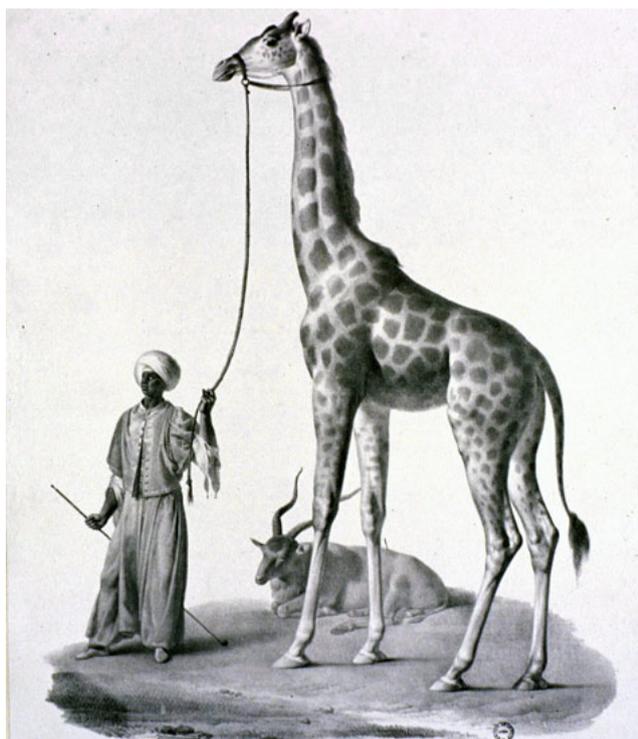


FIGURE 4.1 – Girafe envoyée par le pacha d'Égypte à Charles X, vue à Lyon, les 6 et 9 juin 1827.

Des informations anecdotiques parsèment les feuilles tel le passage à Lyon de la girafe Zarafa³, belle étrangère offerte par le pacha d'Égypte au roi Charles X, débarquée à Marseille, et qui fait halte quelques jours dans la ville, au mois de Juin 1827, avant de

2. A.D.R., PER 188, "Prospectus", *Le Courrier de Lyon*, 24 décembre 1831.

3. Image présentée dans Bibliothèque de la ville de Lyon, *L'esprit d'un siècle : Lyon 1800-1914*, Catalogue d'exposition, Lyon, Fage Éditions, 2007.

regagner Paris et le muséum d'Histoire naturelle. La presse accorde beaucoup d'intérêt à son passage.

La presse publie régulièrement des nouvelles politiques de l'Égypte, dans la rubrique internationale : le *Progrès* par exemple, pendant la crise égyptienne de Mars-Avril 1879 écrit beaucoup sur le vice-roi qui va être obligé d'abandonner son poste, sur les soulèvements du Caire, sur la place de la France et de l'Angleterre en Égypte. Mais ces articles ne montrent pas les liens qui existent entre Lyon et l'Égypte. Les journalistes récupèrent souvent les informations des journaux parisiens ou anglais : le 22 Avril 1879, le *Progrès* reprend un article paru dans l'*Observer* londonien deux jours avant, qui conseille à la France et à l'Angleterre de mener une action directe en Égypte contre le vice-roi⁴. Du 18 avril jusqu'au 26, il y a tous les jours des nouvelles sur l'évolution de la situation politique en Égypte.

Nous avons sélectionné quelques dates qui semblent être importantes pour le développement des connaissances sur l'Égypte à Lyon afin de nous assurer de l'écho de ces événements dans la presse.

4.1.1 Le discours de Lefébure pour l'ouverture de la chaire d'égyptologie

Le 27 janvier 1879, le Ministère de l'Instruction publique entérine l'arrêté qui crée à Lyon la seconde chaire d'égyptologie française. Elle est confiée à Lefébure qui débute par une première conférence le 26 Avril 1879. Cette leçon, d'après Maspéro, a un très grand succès et elle est publiée peu de temps après chez Pitrat. Un tel événement, la France ne possède pas d'autres chaires que celles de Paris et de Lyon, aurait pu faire du bruit. Mais il n'en est rien : le *Progrès* n'en parle pas, ni à la date de l'adoption de l'arrêté, ni à celle du premier cours. *Lyon républicain* le laisse aussi de côté. Finalement, c'est dans le *Courrier de Lyon*, à la date du 25 Avril 1879, qu'une annonce est faite : le journal donne une liste des cours dispensés à la faculté, au cours de ce deuxième semestre de l'année 1878-1879, et mentionne les conférences d'archéologie égyptienne de Lefébure, pour les personnes qui préparent la licence de lettres⁵. Rien d'autre n'en est dit : ni le parcours de l'égyptologue, ni les raisons pour lesquelles cette chaire est ouverte, ni le contenu de la première conférence. Cette annonce ne dit pas non plus que ces cours sont nouveaux : ils vont rejoindre sans distinction les autres facultés.

Ce sont les bulletins plus spécialisés, achetés par une élite intellectuelle, qui en parlent le plus à l'image du premier tome des *Annales du Musée Guimet* qui sort en 1880. Émile Guimet y rédige une notice sur les cours de langues orientales à Lyon et y introduit ce cours qu'il nomme « cours d'égyptien ».

« Il y a fort peu de temps que les Lyonnais se préoccupent de l'étude des langues orientales. Les relations commerciales de cette ville avec l'Extrême-Orient, les intérêts que plusieurs de ses habitants ont avec l'Algérie et l'Égypte auraient dû plus tôt attirer l'attention de nos compatriotes sur ces études qui

4. B.M.L., *Le Progrès*, 22 Avril 1879.

5. A.D.R., PER 188/60, *Le Courrier de Lyon*, 25 avril 1879

pouvaient leur être si profitables. C'est le congrès provincial des orientalistes tenu à Saint-Étienne en 1875 qui a donné la première impulsion et c'est depuis le congrès provincial des orientalistes de Lyon en 1878 que l'on a créé dans notre ville des cours de sanskrit, d'égyptien et de japonais »⁶.

Guimet donne alors les horaires des cours : le mercredi à 16h15 a lieu le cours d'archéologie égyptienne, le vendredi et le samedi à 9h15 les conférences particulières de grammaire et d'explication des textes.

Cet événement, qui pour la ville et ses collections est majeur (les collections d'antiques et celles des bibliothèques vont considérablement en profiter), est très peu communiqué au public et reste dans le milieu aisé des élites intellectuelles.

4.1.2 Les découvertes de Lortet et de Gaillard

Il est d'autres nouvelles beaucoup plus présentes dans les journaux : elles concernent essentiellement des figures d'origines lyonnaises qui accomplissent d'importantes découvertes. Des pages entières sont consacrées aux travaux en Égypte de Lortet et de Gaillard.

À l'occasion d'une conférence qui a eu lieu en la mémoire de Lortet, *le Progrès*, le 9 février 1913, rédige un article sur « La mission laïque : un explorateur des siècles : Louis Lortet » : « Lortet et son disciple Gaillard ont enrichi Lyon de bijoux de science et d'art dont la cité a le droit d'être fière » aurait dit le docteur Jaricot, le deuxième conférencier avec Gaillard :

« Louis Lortet, en étudiant si laborieusement les momies humaines et animales qui emplissent les hypogées, a donné la clef de bien des hiéroglyphes et montré que toutes les grandes maladies, à commencer par la tuberculose, sont vieilles comme le monde »⁷.

Le Progrès, le 23 Juillet 1909, fait un article sur les « Découvertes dans la haute Égypte » de Lortet : le journal explique précisément où se font les fouilles et ce qui a été trouvé.

« Cette nouvelle et très fructueuse expédition qui accroîtra encore les richesses de notre muséum est toute à l'honneur du doyen honoraire de la faculté de médecine. Elle couronne dignement la brillante et féconde carrière du savant »⁸.

C'est pendant ces fouilles qu'il trouve les momies de crocodiles et les barbus de Lyon aujourd'hui si célèbres. Toute la ville est régulièrement informée des travaux de ce savant et de ses missions :

« On sait que depuis quelques années notre savant et laborieux compatriote aidé de M. Gaillard, son distingué chef de travail, s'est fait en quelque sorte une spécialité de l'étude des momies animales de l'Ancienne Égypte[...] M. le Docteur Lortet vient d'être chargé par M. Briand, ministre de l'Instruction publique, d'une mission spéciale en Égypte »⁹.

6. B.M.L., *Annales du Musée Guimet*, Paris, 1880.

7. A.D.R., 4T 282, Article du *Progrès*, 9 février 1913.

8. A.D.R., 4T 282, Article du *Progrès*, 23 Juillet 1909.

9. A.D.R., 4T 282, Article de *Lyon Républicain*, 7 février 1907.



FIGURE 4.2 – Photo de l'article du *Progrès*, 23 Juillet 1909 : « M. Lortet dirigeant les fouilles dans la Haute-Égypte »

« Le muséum de Lyon, auquel le nom de M. Lortet est désormais attaché, et qui est un des plus riches qui soient au point de vue égyptologique va donc sous peu s'enrichir encore de nouvelles collections »¹⁰.

Les journaux diffusent donc des connaissances mais font surtout de la publicité pour les musées de la ville et leurs acteurs.

4.1.3 La réouverture du musée Guimet et l'inauguration du muséum boulevard des Belges

Les journaux au début du XXème siècle s'intéressent particulièrement au retour du musée Guimet à Lyon : sa première installation est commentée dans la mesure où elle est inaugurée par le Ministre de l'instruction publique mais c'est son retour qui attire les foules.

La personne d'Émile Guimet, entre admiration et dédain

Beaucoup d'articles sont écrits sur ce grand homme qui figure parmi les "Gloires lyonnaises". On lui consacre des biographies...

10. A.D.R., 4T 282, Article de *Lyon Républicain*, 7 février 1907.

« M. Émile Guimet vient de publier une nouvelle étude sur les curieuses et très instructives trouvailles de M. Albert Gayet dans la Basse-Égypte. L'ouvrage admirablement illustré projette avec une netteté impressionnante la vie, les mœurs et jusqu'à la physionomie des hommes qui se sont succédés sur les bords du Nil et stratifiés dans ses nécropoles. [...] N'est-il pas remarquable que les cultes abolis de l'Égypte, de l'Inde, de la Chine, du Japon aient fourni au mysticisme et à l'intelligence pratique que l'on reconnaît aux Lyonnais une dérivation si féconde ? Ce sont des Lyonnais comme les Guimet, les Lortet, les Gayet qui ont apporté à l'histoire et à la philosophie de l'histoire les documents les plus sûrs et les plus précieux »¹¹.

Le journal contribue à faire de ces hommes des hautes figures lyonnaises. Ils sont reconnus à la fois pour leur savoir et pour la façon dont ils l'ont présenté aux Lyonnais dans les musées. La fin de l'article raconte comment les fouilles ont été faites. On y a trouvé : « Thaïs, en ses atouts magnifiques et le "père" Sérapion vêtu de bure et ceinturé et bracelé de fer ». Ces deux figures sont évoquées comme si tout les lecteurs du journal les connaissaient. Elles semblent presque faire partie du quotidien de la ville. Guimet est très souvent présenté comme une figure sympathique du monde lyonnais.

Son musée est très apprécié et son inauguration, sous les auspices de Jules Ferry ne passe pas inaperçu dans la presse. Peu de nouvelles sont données lors de l'inauguration du musée le 30 septembre 1879. Il s'agit plus pour le *Courrier de Lyon* de saluer la visite à Lyon du ministre de l'instruction publique, Jules Ferry :

« Dans la matinée de Mardi, le ministre de l'instruction publique a fait les différentes visites que nous avons annoncées. Il s'est d'abord rendu au musée orientale que M. Guimet vient de faire construire sur le boulevard du Nord et qui avait été pour la circonstance brillamment pavoisé [...] Assisté de M. Chatron, l'habile architecte qui a édifié le musée, M. Guimet a montré à ses invités toutes les richesses que renferme ce bel établissement. M. le ministre a manifesté à plusieurs reprises son admiration et il a vivement félicité notre éminent concitoyen qui fait de son immense fortune un si noble usage. M. le ministre l'a remercié pour les généreux bienfaits de toutes sortes dont il se montre constamment prodigue »¹².

C'est le lendemain, le 2 octobre 1879, que le *Courrier* s'attarde sur le musée et son contenu. Beaucoup de salles sont consacrées au Japon et il le souligne. Cependant un paragraphe concerne l'Égypte :

« Au deuxième étage se trouve la salle égyptienne, décorée d'après les peintures des hypogées de Thèbes, Memphis et Phylée, douze grands tableaux représentant des scènes de la vie publique sous la quatrième dynastie. Cette salle, dont l'installation n'est pas encore terminée, renferme quelques momies ou sarcophages curieux et déjà un assez grand nombre de stèles funéraires et statuette égyptiennes. Une vitrine fort curieuse contient des objets relatifs au culte d'Isis hors d'Égypte »¹³.

11. A.D.R., 4T 282, Article du *Progrès*, 13 avril 1914.

12. A.D.R., PER 188/63, *Le Courrier de Lyon*, 30 Septembre 1879.

13. A.D.R., PER 188/63, *Le Courrier de Lyon*, 30 Septembre 1879.

La joie de voir revenir le musée

Le débat a été vif lors du départ du musée : le *Courrier*, le 31 avril 1888, lance une attaque virulente contre le maire qui refuse d'aider à financer le musée. La ville est secouée par une controverse entre les catholiques qui rejettent ces religions à de simples superstitions inintéressantes et qui ne veulent pas du musée et les anticléricaux qui le soutiennent. Ainsi, avec une évidente mauvaise foi, le *Nouvelliste* titre le 8 mars 1892 « Ce que coûte au contribuable le musée Guimet » alors que la très grande majorité des fonds vient bien de son fondateur.

« Malgré les récits alléchants d'un catalogue savamment rédigé, écrit le journal, les visiteurs étaient peu nombreux dans les galeries du « Musée des religions »[. . .]. La renommée du musée n'avait pas dépassé les bords fleuris de la Saône »¹⁴.

D'autre regrettent ce départ. Le *Courrier*, le 31 Avril 1888, écrit ainsi :

« Il y avait une fois une ville dont un homme riche et intelligent voulait faire un centre d'études destinées à illustrer la France entière. Cette ville s'était Lyon et cet homme tous les journaux ont dit son nom il y a quelques semaines. Pour arriver à ce but, il avait réuni à grand prix des collections inestimables, des manuscrits précieux, une bibliothèque considérable dans un monument qui avait été inauguré avec solennité par les plus grands personnages de la République. Quand tout fut prêt, le monument et ce qu'il contenait fut offert à la ville qui... refusa ce cadeau royal »¹⁵.

Cependant son retour est unanimement salué. De nombreux journaux écrivent un article, en ce mois de Mai 1913, sur son inauguration par Herriot. Le *Progrès* titre « Le nouveau musée Guimet » et décrit spécialement les salles égyptiennes¹⁶. Il n'en fait pas vraiment l'éloge puisqu'il lui semble que « les échantillons y brillent bien plus par leur quantité et par leur poids que par leur qualité » mais il recommande tout de même d'aller voir par nous-mêmes ces incroyables salles.

En décrivant le dernier ouvrage de Guimet, le *Progrès* encourage à aller visiter attentivement le musée.

« Mais nous devons borner là cet article. Notre seule ambition est d'informer les Lyonnais de l'intérêt qu'ils trouveront à visiter attentivement le nouveau musée Guimet »¹⁷.

C'est aussi l'occasion de rappeler l'histoire du musée et de ses collections. Un journal publie le témoignage d'un touriste tout étonné de trouver un musée Guimet à Lyon alors qu'il le croyait à Paris. Il part donc le visiter et donne une description très précise de ce qu'on y trouve :

« Une salle immense peuplée de souvenirs égyptiens de tous les âges m'ouvrit ensuite ses portes. Antinoé, la merveilleuse ville d'Hadrien, se rappelle par ses

14. A.D.R., 4T 282, Article du *Nouvelliste* du 8 mars 1892.

15. A.D.R., 4T 282, le *Courrier de Lyon*, 31 Avril 1888.

16. A.D.R., 4T 282, Article du *Progrès*, 25 mai 1913.

17. A.D.R., 4T 282, Article du *Progrès* 13 avril 1914.

momies, ses étoffes aux délicats coloris et ses portraits moulés dans le plâtre. Les fouilles de M. R. Weill m'initièrent aux mystères des sépultures égyptiennes du temps des Pharaons. Merveilleux ces petits "oushatis" que l'on mettait dans les tombeaux où les croyances locales voulaient qu'ils remplaçassent le mort dans ses travaux funéraires!... Et ces petites figurines en bois peint, du temps d'Abraham montrant des scènes de la vie rurale; c'est une vache qui vèle, le boulanger faisant le pain, le laboureur et sa charrue, etc... etc... Plus loin d'énormes blocs de pierre me firent penser à quelques cataclysmes. « erreur, me dit mon cicérone, c'est M. Adolphe Reinach qui a rapporté toutes ces inscriptions des fouilles qu'il a pratiquées à Koptos » »¹⁸.

Il monte ensuite au premier étage où sont conservés les objets japonais et « son admiration grandit ». Cette description extrêmement précise ne peut donner qu'envie d'aller voir ces collections. Il est le premier à consacrer autant de lignes aux objets égyptiens.

L'inauguration des deux musées

L'achat par la mairie du Palais des Glaces fait couler beaucoup d'encre, certaines personnes étant opposées à cette dépense. Mais les collections du muséum étaient devenues bien trop importantes pour les salles du Palais des Arts. « Le muséum va déménager et se rajeunir » dit le *Progrès* le 5 mai 1913 : ce déménagement est très attendu et va permettre de dévoiler des collections jusque-là conservées en réserve. *L'Express* du 15 juin 1914 rapporte l'inauguration du muséum d'histoire naturelle « qui occupe un vaste hall vitré du côté de la rue Boileau alors que le musée Guimet occupe l'autre partie du dit Palais, au Nord »¹⁹. Cette installation est l'occasion de louer l'idée de Guimet de faire construire le Palais des Glaces : Herriot, maire depuis 1905, le félicite et toute l'assistance l'applaudit. Le journal souligne l'intelligence d'avoir mis les deux musées côte à côte : le visiteur peut ainsi passer d'une collection à l'autre facilement.

« Là se relie par des séries remarquables d'instruments en silex, de vases en pierre et en terre cuite, et de sarcophages, l'Égypte préhistorique à l'Égypte des pharaons que le visiteur pourra à l'aise travailler à connaître dans la salle voisine du musée Guimet passant ainsi sans interruption de l'étude de l'humanité avant l'histoire à celle, si attachante, que nous permettent des inscriptions en caractères hiéroglyphiques premiers documents écrits sur l'histoire de l'humanité »²⁰.

Cette inauguration arrive quelques mois après un décret voté par la majorité qui donne la prédominance sur les collections provinciales du muséum de Paris : elle est vécue comme une revanche des savants de province contre le grand muséum.

Ces articles permettent aux Lyonnais de suivre l'évolution des musées et de leurs collections. Ils s'intéressent surtout aux grandes figures lyonnaises : l'Égypte apparaît en filigrane derrière les fouilles menées par Loret ou le livre écrit par Guimet. Les journalistes

18. A.D.R., 4T 282, journal inconnu année 1913.

19. A.D.R., 4T 282, Article de *L'Express*, 15 juin 1914.

20. Idem.

donnent plus à voir l'homme et ses activités assez extraordinaires que le pays. Cependant tous ces écrits sur les musées ont sûrement favorisé leur fréquentation.

4.2 l'Égypte à portée des Lyonnais et des visiteurs ?

4.2.1 Le paysage égyptien à Lyon

L'égyptomanie est une constante depuis le XVI^e siècle

Nous n'étudierons pas l'égyptomanie en profondeur, mais nous nous appuyerons sur l'étude de Jean-Pierre Farel « l'Égyptomanie à Lyon du XVI^e au XIX^e siècle » parue dans *Kyphi* en 2004. Les deux galeries d'égyptologie de Lyon sont le résultat de la rencontre d'un intérêt régional ancien pour les curiosités antiques de la terre des pharaons et des recherches archéologiques menées par l'école lyonnaise pendant deux siècles. La région possède une des premières imitations "égyptisantes" modernes : le sphinx de la Bâtie d'Urfé, sculpté avant 1550. Il s'inspire d'un original retrouvé à Rome mais adapte le style aux modes de la Renaissance : les formes sont adoucies et les membres modelés. Pour Jean-Pierre Farel, l'égyptomanie signifie « la recreation moderne des modèles de l'Égypte antique »²¹. Les modèles sont souvent des originaux romains, déjà interprétés. L'égyptomanie est à la mode dans les fêtes de l'époque moderne. Monuments éphémères, les imitations égyptiennes décorent les entrées royales, la naissance d'un dauphin ou les grands mariages ; ce goût pour l'installation de pyramides lors des fêtes solennelles vient d'Italie et Lyon est la première ville française à faire preuve d'une telle fantaisie²². En septembre 1548, la ville accueille Henri II et Catherine de Médicis dans un décor de fausses ruines antiques et devant un obélisque, « pyramide quarrée... avec un croissant d'argent de trois pieds au fin sommet »²³. Ils ornent très vite les processions religieuses, les jubilés, même les pompes funèbres. À tel point qu'un édile de la ville déplore « les pyramides trop communes en semblables occasions », ce qui n'empêche pas le développement de ces décors jusqu'à l'apogée de leur utilisation lors de l'entrée royale de Louis XIV et de sa mère en 1622 dont le thème « le Soleil sous le signe de Lyon » laisse libre cours à un épanchement égyptien : un obélisque pyramidal trigone de soixante douze pieds de haut est élevé à cette occasion... Cependant il ne reste rien aujourd'hui de cette tradition à part quelques dessins et quelques descriptions. Il existe aussi des monuments permanents qui ont presque tous disparus pendant la Révolution. On ne peut importer des monuments d'Égypte donc on les reconstruit avec des matériaux locaux. À Lyon, les échevins construisent en 1609 une pyramide triangulaire place Confort sur la presqu'île. Ce monuments comme tous les autres est démonté à la Révolution. Ils glorifient Dieu et s'inscrivent dans le style baroque tout en représentant un véritable projet urbanistique malheureusement détruits avant le XIX^e siècle.

21. Jean-Pierre Farel, « l'Égyptomanie à Lyon du XVI^e au XIX^e siècle », *Kyphi*, Lyon, 2004, p. 18.

22. C'est peut-être à cause de la forte communauté italienne à Lyon qui est surtout florentine (relations commerciales et bancaires).

23. B.M.L., Anonyme, *La Magnificence de la superbe et triomphante entrée de la noble et antique citée de Lyon faite au très chrétien roy de France Henry deuxième...*, Lyon, 1549.

La seconde vague est celle du XIX^e siècle

C'est, cette fois, la mode parisienne des obélisques qui influence Lyon pendant la période révolutionnaire : des sculpteurs comme Chinard se lancent dans les projets égyptisants qui ne verront pas toujours le jour – sauf une pyramide commémorative, éphémère, dressée place Bellecour en Août 1795. L'Expédition d'Égypte et l'ouvrage de Denon lancent l'ère de l'engouement pour le pays des pharaons. Ils sont relayés par la *Description*. Les projets se succèdent à Lyon mais ne se réalisent pas contrairement à Paris où les décors égyptiens se multiplient. C'est avec la Restauration que se mettent en place, à Lyon, la chapelle expiatoire à la mémoire des victimes de 1795 (une sorte de pyramide creuse, haute et aplatie) et la fontaine de la place Santonay (en forme de deux lions couchés, imitations, des lions égyptiens dits de Nectanebo). Lyon voit aussi se développer l'égyptomanie funéraire au cimetière de Loyasse, pour les classes aisées. Loyasse est un de ces nouveaux cimetières à la périphérie de la ville, cadre des nouvelles aspirations des particuliers face à la mort. Ce cimetière aéré, ville idéale des morts, comprend des mausolées en style antique romain



FIGURE 4.3 – Pyramide Laurencin (1817), cimetière de Loyasse.

ou égyptien : obélisques, temples, pyramides s'imposent. On y compte quinze obélisques, trois pyramides, une dizaine de temples.

4.2.2 Les institutions publiques

Il y a incontestablement un savoir important sur l'Égypte qui se construit tout au long du XIX^e siècle. Des articles sur les musées de la ville sont régulièrement publiés dans des journaux grand-public et s'intéressent parfois aux collections égyptiennes. L'accès aux collections des musées et des bibliothèques est-il aisé à cette époque ?

Les horaires d'ouvertures des musées et des bibliothèques

Les différents guides touristiques nous informent des horaires d'ouverture de ces espaces : du début du siècle jusqu'au début de la troisième République, ils ont peu changé :

« Le musée, le cabinet d'histoire naturelle et la galerie des antiques ouvrent leurs portes au Palais Saint-Pierre tous les jeudis et dimanches de onze heures jusqu'à deux. Les étrangers sont admis tous les jours sur simple présentation de leur passeport »²⁴.

En 1864, Adrien Péladan constate que les visiteurs ont une heure de plus seulement pour faire leur visite :

« Les divers musées que possède le palais Saint-Pierre sont ouverts au public, les dimanches, les jeudis et tous les jours fériés de onze heures à trois heures. Les étrangers y sont admis tous les jours, sur la présentation de leur passeport »²⁵.

L'effort est clairement porté sur les étrangers. Les musées doivent plus servir à l'éclat de la ville aux yeux des visiteurs étrangers (souvent de la haute société) qu'à l'éducation des citoyens lyonnais. Les premiers sont favorisés et les seconds mis de côté. Finalement, vers 1914, les musées sont ouverts tous les jours sur des périodes de plus en plus longues :

« Le muséum sera ouvert tous les jours de une heure à cinq heures »²⁶.

Les bibliothèques aussi sont de plus en plus ouvertes :

« Les jours d'entrée de la [Grande] bibliothèque sont le mardi, mercredi, vendredi et samedi depuis 9h du matin jusqu'à midi et pour les étrangers tous les jours, [...] les jours d'ouverture [de la bibliothèque du Palais des arts] sont le lundi et le jeudi depuis deux heures jusqu'à cinq heures du soir en hiver et jusqu'à six heures en été, et tous les jours pour les étrangers »²⁷.

Les étrangers sont encore favorisés ici pour les mêmes raisons. Les bibliothèques sont d'abord dans le même bâtiment que les musées et ont les mêmes règles. Dès cette époque, un arrangement est fait pour que l'une des deux bibliothèques soit forcément ouverte dans la journée.

« On peut aller tous les jours à la bibliothèque du Palais des arts de dix heures à trois heures. Ses vacances alternent avec celles de la bibliothèque de la ville, de manière à ce que l'une des deux soit toujours ouverte au public »²⁸.

Cet accord est donc le même trente ans plus tard, les heures d'ouverture changent longtemps après. Mais finalement les choses ont bien peu évolué : les bibliothèques, jusqu'à la première guerre mondiale sont difficiles d'accès. Les usagers doivent savoir quel document ils veulent consulter parce qu'ils ne sont pas en accès libre. Pour emprunter, il faut demander une autorisation à la mairie qui accepte pour plusieurs semaines ou plusieurs mois. Mais pour que cette autorisation soit délivrée il faut motiver sa demande. Aucune

24. Charles-Joseph Chambet, *Guide pittoresque de l'étranger à Lyon : Panorama de la ville, de ses faubourgs et d'une partie de ses environs*, Lyon, Guyot, 1836, p. 98.

25. Adrien Péladan, *Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs*, Lyon, Duprat, 1864, p. 431.

26. A.D.R., 4T 282, Article de l'*Express* du 15 juin 1914.

27. Charles Joseph, Chambet, *Guide pittoresque de l'étranger à Lyon : Panorama de la ville, de ses faubourgs et d'une partie de ses environs*, Lyon, Guyot, 1836, p. 118.

28. Adrien Péladan, *Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs*, Lyon, Duprat, 1864, p. 434.

des lettres de demande ne fait mention de l'Égypte : les étudiants de la faculté auraient pu vouloir consulter des ouvrages, mais ne l'ont apparemment pas fait²⁹.

Cependant les bibliothèques sont de plus en plus fréquentées. La lettre du 2 avril 1886 du conservateur à l'inspecteur des bibliothèques fait état du nombre de visiteurs : en moyenne sur les mois de Janvier-Février-Mars, il y a quatre mille deux cent soixante-douze visiteurs en 1883, quatre mille cinq cent quatre en 1884, cinq mille cinq cent quatre vingt dix-huit en 1885 et sept mille cent vingt-deux en 1886. Mais cela n'indique ni la classe sociale des usagers ni les livres qu'ils ont consultés.

Au cours du siècle, les bibliothèques mais surtout les musées semblent de plus en plus ouverts à une population qui reste quand même bourgeoise.

L'action des maires de Lyon et des conservateurs pour l'accès au savoir

C'est avec l'arrivée du musée Guimet que les conservateurs commencent à faire attention à toucher un public plus large. Guimet ne révolutionne pas le système : il met en pratique des idées qui émergent de la politique scolaire de la troisième République. Les musées doivent servir à l'instruction du peuple et doivent être pensés pour lui. Ainsi il faut que les collections soient rangées de façon logique et annotées pour que le spectateur ne se perde pas et comprenne tout. Guimet a été particulièrement intéressé par l'organisation du musée de Boulack au Caire que Mariette a divisé en trois "sous-collections". Chaque objet y est titré et Mariette a ajouté le lieu, la date de découverte et ce que l'objet représente. C'est le système que Guimet utilise pour sa propre collection. Les objets sont rangés par pays et par époque. Le musée des Beaux-Arts aussi se réorganise. Focillon prend en 1913 sa direction ; il se trouve en présence d'un très grand nombre d'œuvres d'art et d'archéologie dispersées dans « des dépôts provisoires établis un peu partout »³⁰ entre autres dans le cabinet Lambert et la salle des moulages. Le conservateur pense à une nouvelle organisation avec « dans la grande galerie des bustes, une galerie des antiques avec les sarcophages et d'autres morceaux de la petite salle des antiques et de la sculpture ». Dans l'ancienne petite salle des antiques il veut mettre la sculpture moderne. « Les avantages de cette installation seraient d'avoir sous les yeux une suite chronologique : Antique, Moyen-Age et Renaissance, Lyonnais Modernes, Écoles du XIXème siècle ». Il cherche ainsi à mieux guider le spectateur en le plongeant tour à tour dans les différentes périodes historiques. La première est bien entendu celle de l'Égypte ancienne représentée essentiellement par ses sarcophages.

Une véritable attention est portée au caractère éducatif que peuvent prendre ces collections. Certains l'utilisent comme argument pour obtenir plus de fonds tel Lortet dans cette lettre au maire :

« Vous n'ignorez pas, monsieur le maire, combien le muséum est utile au point de vue de l'instruction populaire, combien il est nécessaire à l'enseignement

29. En revanche on retrouve des personnes qui font des recherches sur le lyonnais, qui entrent dans l'enseignement, etc.

30. A.M.L., 111 WP 058 2, Extrait du Procès-Verbal de la Séance de la commission des Musées du Lundi 24 novembre 1913.

supérieur et enfin quel succès nous avons eu en inaugurant des conférences pratiques de zoologie et de géologie »³¹.

Le comité pour le développement des musées lyonnais rédige une pétition en faveur d'un nouveau musée Guimet en avançant comme argument :

« Cette attribution est moralement avantageuse pour la ville. Le nouveau musée Guimet sera un attrait de plus pour les étrangers. Ouvert au public, il servira la cause de l'éducation populaire ».

Le musée est présenté avec une double fonction : il attire les étrangers par ses collections extraordinaires, permet de favoriser le tourisme dans la ville et éduque le peuple en étant ouvert à tous.

« M. Herriot souhaite que les maîtres et les élèves de l'école supérieure et secondaire viennent souvent au musée pour parfaire leurs connaissances et pour s'instruire. Les enfants des écoles primaires pourront aussi venir y prendre des leçons de choses »³².

À cette époque, l'école est obligatoire, c'est tout une génération qui est invitée à se rendre au musée et qui y voit les collections égyptiennes.

Si cette action est vraie pour les musées, elle l'est beaucoup moins pour les bibliothèques. Les bibliothécaires sont hostiles au prêt de peur que les gens endommagent les livres ou même ne les rendent pas. Quelques bibliothèques populaires ouvrent mais nous n'en avons pas retrouvé la trace.

La foule au rendez-vous

La foule est donc présente dans les musées. Le muséum est très apprécié et reçoit parfois plus de dix mille visiteurs en une semaine.

« Chacun peut facilement constater le succès que nous avons obtenu non seulement auprès du public curieux mais encore auprès des hommes d'études qui travaillent au redressement des forces de la France. Tous les jours des officiers, des ingénieurs, des médecins, des vétérinaires, des élèves de nos écoles industrielles viennent travailler dans nos galeries »³³.

Les Lyonnais sont marqués aussi par les collections égyptiennes du muséum : qui ne connaît pas les momies de chats ou les barbus de Lyon ? Lortet fait aussi des efforts pour favoriser la venue des étudiants et des scientifiques en leur proposant des horaires d'ouverture plus larges, en mettant en place des conférences dans l'enceinte du muséum ou encore en leur laissant le monopole d'utilisation des salles. Enfin il met en place la bibliothèque qui devient vite le lieu de prédilection des scientifiques qui peuvent avoir accès aux livres des savants du monde entier. Le *Républicain patriote* du jeudi 9 avril 1954 titre « Les musées, richesse de la ville... : la ville avait refusé la charge du musée Guimet ». Il retrace l'existence du musée, son installation définitive à Paris avant qu'une

31. A.D.R., 4T 209, Lettre de Lortet au Maire, le 2 novembre 1872.

32. A.D.R., 4T 282, Article de l'*Express* du 15 juin 1914.

33. A.D.R., 4T 209, Lettre de Lortet au préfet du 7 mars 1874.

partie des collections ne revienne à Lyon. La première installation du musée n'est pas un succès populaire comme le voulait Guimet, il en fait lui-même l'amère constatation :

« Il ne fallut que quelques années à son fondateur pour se rendre compte qu'à part quelques initiés, les Lyonnais – peut-être pas suffisamment avertis et peu entraînés par la municipalité d'alors, M. Gailleton étant maire – ne prêtaient qu'un maigre intérêt à la révélation des civilisations orientales »³⁴.

C'est avec sa réinstallation à côté du muséum sous la mairie d'Édouard Herriot qu'il devient ce que son fondateur avait voulu qu'il soit : un musée au service de l'éducation populaire, ouvert à tous.

« Musée Guimet ! Mots presque pleins de mystères et quasi magiques qui évoquent pour beaucoup les momies. Quel est le Lyonnais qui n'a pas vu au moins une seule fois, une seule momie du grand musée de Lyon ? »³⁵.

Le musée des religions est donc remarqué dans la population pour ses momies : l'Égypte fascine les Lyonnais qui, dès le début du XX^{ème} siècle, ont plus conscience de ce que possèdent les musées. Pour voir l'impact réel des musées sur les populations, il aurait fallu lire des autobiographies lyonnaises et noter si l'auteur était allé les visiter. Les seules autobiographies partielles étudiées ont été les récits de voyage : aucun auteur ne fait mention d'une visite aux musées de Lyon. Ampère s'arrête quelques jours à Marseille et visite son musée mais il ne parle pas de Lyon.

Ce qu'en disent les guides

Les guides ne mentionnent que très peu les collections égyptiennes des musées. Quand ils le font, c'est pour parler des sarcophages et des momies.

« La collection des antiquités égyptiennes est intéressante, elle offre des couvercles de caisse de momies, des papyrus, des stèles, etc. »³⁶.

Les guides mettent plus l'accent sur les galeries de peintres lyonnais même au début du XX^{ème} siècle quand le muséum a beaucoup d'échanges avec l'Égypte.

Les bibliothèques et les musées mènent donc des politiques qui ne sont pas toujours comparables. Les premières s'ouvrent très lentement et ne laissent l'accès à leurs collections qu'à une élite alors que les seconds cherchent à recevoir plusieurs publics : d'un côté, un public de chercheurs et d'étudiants, avec les bibliothèques spécialisées, les salles de recherches qui leur sont attribuées ou des conférences qui réunissent de grands spécialistes et de l'autre un public beaucoup plus large qui vient apprendre mais aussi se divertir.

34. A.D.R., 4T 209, Germaine Vieux, « Le Palais des Glaces » probablement dans la *Revue du Lyonnais* d'après 1947.

35. A.D.R., 4T 282, *Républicain patriote*, 9 Avril 1954.

36. Adrien Péladan, *Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs*, Lyon, Duprat, 1864, p. 419.

4.2.3 Les attractions éphémères

Les expositions universelles

Lyon a abrité trois expositions :

- 1872, l'Exposition universelle de Lyon.
- 1894, l'Exposition universelle internationale et coloniale.
- 1914, l'Exposition internationale urbaine.

La première se tient deux ans après la défaite de Sedan dans un pays qui sort d'une grave crise politique, militaire et commerciale. Son organisation est un défi et un message : la France s'est relevée. Elle célèbre le progrès industriel et les arts mécaniques mais sans participation internationale. Elle ne montre donc en rien les pays orientaux et l'Égypte.

La dernière s'attarde plus sur la ville utopique et se tient dans le nouveau quartier Gerland, construit par Tony Garnier. L'exposition est internationale mais l'Égypte n'est pas présente.

Seule l'Exposition universelle internationale et coloniale aurait pu accueillir des stands sur ce pays. Ulysse Pila organise l'exposition coloniale : quelques pays sont représentés par des pavillons qui copient leurs architectures types (le palais de l'Algérie, de la Tunisie, de l'Indochine), des villages d'Afrique sont installés avec des figurants censés montrer la vie exotique du Dahomey... L'exposition a pour but de réveiller la conscience coloniale des commerçants lyonnais. Elle met l'accent sur les intérêts des colons mais aussi sur ceux des colonies. L'Égypte est sous la tutelle anglaise depuis 1882, elle s'est spécialisée dans le commerce du coton qui n'intéresse guère les Lyonnais et n'est plus aussi exotique que les villages du centre de l'Afrique : c'est peut-être pour toutes ces raisons qu'elle n'est pas représentée en 1894. Il est probable que l'intérêt économique aî été prédominant. La chambre de commerce est à l'apogée de sa puissance et envoie des missions en Orient et en Extrême-Orient mais elle ne s'intéresse qu'à la soie. En fait, elle remarque l'Égypte une dizaine d'années plus tard, lors des découvertes faites à Antinoé : c'est l'Égypte antique qu'elle voit et pas du tout l'Égypte moderne :

« Ces découvertes extraordinaires attirèrent l'attention de la Chambre de commerce de Lyon. La beauté, l'originalité des étoffes, la variété des procédés de fabrication décidèrent cette compagnie à intervenir dans les frais de fouilles afin d'en faire profiter l'admirable musée des tissus qu'elle a créé »³⁷.

À part cet attrait historique, l'Égypte ne représente rien³⁸.

Les conférences

Des conférences ont eu lieu à Lyon sur l'Égypte : il est difficile de retrouver leurs traces et de savoir qui y assiste. Le 8 Février 1913, Gaillard, conservateur du musée, et le Docteur Jaricot font une conférence en hommage à Lortet : ils parlent pendant quelques

37. Émile, Guimet, *Les portraits d'Antinoé*, Paris, Hachette, 1912, p. 4.

38. Le musée des tissus de la chambre de commerce n'a pas été étudié ci-dessus puisque des collections égyptiennes y entrent tout à fait à la fin de la période dans les années 1913-1914. Nous avons jugé que les Lyonnais ne les avaient sans doute que très peu vues avant la première guerre mondiale.

heures de l'Égypte antique et de sa religion, montrent des images et expliquent quelles ont été les découvertes de Lortet. Rien n'est dit de l'Égypte moderne. L'assemblée est sûrement composée d'hommes de sciences :

« Enfin ce voyage aux pays des tombeaux, de la philosophie, de la science et du rêve fit la joie des curieux d'art, de sciences et d'esprit. Il enchanta particulièrement M. Lambert dont on sait la belle activité en Égypte et excellente popularité parmi les Égyptiens »³⁹.

S'y retrouvent les professeurs de la faculté, les hommes politiques (le sénateur d'Ardèche préside la séance) et quelques curieux.

Gaillard fait une conférence le 23 Février de la même année, sur le muséum de Paris et celui de Lyon. Ce travail est entièrement retranscrit par le *Feuilleton du Lyon universitaire* en cinq parties⁴⁰. Il y évoque la très riche collection de momies animales mais ne s'y attarde pas : ce n'est pas son propos.

La Société de géographie organise des conférences avec des militaires, des scientifiques ou des missionnaires⁴¹ qui reviennent des pays lointains. Quelques unes de ces conférences concernent l'Égypte⁴², mais la très grande majorité est consacrée à l'Afrique noire, sa découverte et sa colonisation. L'Égypte, colonisée par l'Angleterre dès 1882, n'entre plus dans les visées coloniales de la France.

Les Congrès

La ville de Lyon reçoit aussi des Congrès scientifiques comme le congrès des Sociétés de Géographie de France du 2 au 7 août 1894 ou comme la troisième session du congrès provincial orientaliste organisé à Lyon en 1878 du 31 août au 7 septembre.

« Le Congrès orientaliste a pour but de contribuer au progrès des études ethnographiques, linguistiques et historiques relatives à l'Asie, à l'Océanie et à l'Afrique, de les encourager et de les vulgariser en France et dans les colonies. Il a aussi spécialement pour objet l'étude de la géographie de ces pays, leur commerce, leur industrie, leurs forces productives, leurs poids, mesures et monnaies. Il s'occupera également de la législation commerciale, industrielle et maritime de ces contrées »⁴³.

Le programme laisse une large place à la Chine et au Japon qui sont les deux pays les plus en vue des Lyonnais avec leur production de soie. Il y a six séances générales :

- Une séance consacrée au commerce et à l'industrie où se posent essentiellement des questions sur le ver à soie (quelles sont les maladies des vers et quelles en sont les remèdes), sur le commerce de la soie (quelle quantité exportent le Japon et la Chine) et sur son industrie (peut-on déterminer le nombre des métiers à tisser des

39. A.D.R., 4T 282, journal inconnu.

40. A.D.R., 4T 282.

41. Mais Chautard, à son retour, n'est pas invité à venir s'exprimer à la tribune de la Société.

42. Voir la partie 4.3.2 sur la Société de géographie.

43. A.M.L., 1140 WP 002, *Préambule du programme du Congrès orientaliste de Lyon*, secrétariat de la ville de Lyon, Pitrat aîné, 1878.

Indes, Chine et Japon ?). Mais on s'interroge aussi sur l'importance de l'émigration chinoise et sur l'introduction de la monnaie-papier en Chine.

- Une séance consacrée aux sciences, philologie, histoire et beaux arts, sur les relations historiques entre l'Europe et l'Extrême-Orient, les différentes civilisations, les espèces de lotus considérés comme sacrés par les Égyptiens, les Indiens, les Chinois et les Japonais...
- Une séance où l'on traitera des religions anciennes de l'Égypte, de la Perse et de l'Assyrie.
- Une séance où l'on traitera des religions de l'Inde.
- Une séance où l'on traitera des religions de la Chine.
- Une séance où l'on traitera des religions du Japon.

L'Égypte reste associée dans ce programme à l'Orient mystique et à ses religions mystérieuses : les conférenciers ne parlent que des religions anciennes. Nul trace de l'islam dans ces conférences ni de l'Égypte moderne. L'Égypte y a finalement assez peu de place mais le congrès est dominé par trois grandes figures, invitées pour l'occasion : Renan, Mariette et Maspéro. Deux des grands invités sont des égyptologues reconnus : cela donne une place non négligeable à l'égyptologie.

« Les savants et les philanthropes reçus hier par Émile Guimet étaient les princes de la science, les esprits d'élite qui marchent à la tête du progrès et consolent les hommes du spectacle affligeant de la misère et de l'ignorance »⁴⁴.

Ils sont présents dans l'assistance mais aussi dans les intervenants : ce congrès est un peu comme un avant-goût des cours de la faculté d'égyptologie créée l'année suivante. Avec eux, la ville fait déjà une place à la recherche.

Le président de ce Congrès est Guimet qui compte beaucoup dans la représentation de l'Orient à Lyon : cette nomination montre que la ville de Lyon commence à percer dans le domaine de l'orientalisme (le grand Ferdinand de Lesseps a été président de la deuxième session : donner la place à Guimet revient à les mettre sur un pied d'égalité). Viennent aussi des spécialistes en contact avec les pays orientaux comme Ferdinand de Lesseps qui est vice-consul en Égypte.

« L'immense salle des fêtes est ouverte au public dès 8 heures. Une société d'élite prend place sur les bancs et fauteuils disposés en face du bureau. [...] Sur l'estrade nous remarquons M. Hignard, professeur à la faculté des lettres et président à l'académie de Lyon ; M. Émile Guimet membre de l'académie de Lyon ; M. l'abbé Guinand, doyen de la faculté de théologie ; M. Louis Desgrand, président de la Société de Géographie de Lyon ; M. Pignet, ancien négociant au Japon ; M. Ernest Chantre, sous directeur du muséum de Lyon ; M. Robin, consul de Turquie »⁴⁵.

Sont donc présents les grands hommes de Lyon et surtout ceux du monde des facultés : le public est bien entendu réduit à l'élite intellectuelle.

44. Cité dans Charlotte Alloisio, *L'orientalisme à Lyon, 1878-1914*, Mémoire de maîtrise, Université Jean-Moulin Lyon III, 2004, p. 14, *Le Progrès*, 3 septembre 1878.

45. Cité dans Charlotte Alloisio, *L'orientalisme à Lyon, 1878-1914*, Mémoire de maîtrise, Université Jean-Moulin Lyon III, 2004, p.16, *Le Progrès*, 1 Septembre 1878.

Le Congrès national des sociétés françaises de Géographie se tient à Lyon pendant l'Exposition universelle de 1894. C'est l'occasion pour les représentants des différentes sociétés d'aller visiter l'œuvre d'Ulysse Pila. Le congrès n'est pas ouvert aux non-adhérents. Dans le programme, une petite plage horaire est réservée pour parler des barrages en Égypte mais dans le compte-rendu aucune conférence ne semble avoir été faite sur ce sujet. L'ordre du jour concerne la carte à 1/1000000 que la société de Paris est en train de réaliser et la géographie du Lyonnais. Rien n'est dit sur la situation politique de l'Égypte.

L'Égypte que les Lyonnais peuvent voir et essayer de comprendre est donc surtout l'Égypte antique et l'Égypte du rêve oriental. Les expositions universelles qui reçoivent des milliers de visiteurs, ne parlent pas de l'Égypte et les événements moins importants qui l'évoquent se tournent plus vers les élites. Ce n'est finalement que dans les musées qu'un public large peut être en contact avec le pays des pharaons.

4.3 Des connaissances réservées à la bourgeoisie

4.3.1 L'Égypte à l'université

La chaire d'Égyptologie

Lyon possède une chaire d'égyptologie depuis la fin du XIX^{ème} siècle. C'est en effet le 26 avril 1879 qu'Eugène Lefébure prononce à la Faculté des Lettres de Lyon son discours d'ouverture des conférences d'archéologie égyptienne. Victor Loret lui succède en 1887 et forme de nombreux égyptologues réputés comme Pierre Montet, le découvreur de la nécropole royale de Tanis. L'explication de la création de la chaire se trouve dans la notice biographique écrite par Philippe Virey dans les *Œuvres complètes* d'Eugène Lefébure publiées dans la collection "La bibliothèque égyptologique". En 1876, dans le milieu égyptologique, une rumeur annonce la création prochaine d'une nouvelle chaire en province par le ministère de l'instruction publique. Lefébure demande à Chabas, son maître, d'intervenir auprès du ministre pour le faire nommer :

« M. Zotenberg m'engage vivement à faire auprès de vous une démarche dont il m'a dit vous avoir entretenu lors de votre séjour à Paris. Le Ministre de l'Instruction publique ayant décidé la création de trois Universités, à Nancy, Lyon et Bordeaux, je crois, il serait assurément désirable que la science égyptologique, née en France où elle a toujours été florissante, y fût représentée au moins dans une ville, lorsqu'elle l'est dans cinq au moins en Allemagne. Nulle voix n'aurait l'autorité de la vôtre pour provoquer l'établissement d'un cours d'égyptien, et une lettre de vous au ministre, coïncidant avec d'autres recommandations dont je pourrais peut-être user, suffirait assurément pour me faire nommer, dans le cas où l'on nommerait quelqu'un »⁴⁶.

En fait, Chabas refuse d'intervenir et ce n'est que deux ans plus tard que le directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'instruction publique, Armand du Mesnil,

46. Cité dans Eugène Lefébure, *Œuvres complètes*, Paris, Lettre de Lefébure à Chabas du 21 Juin 1876.

s'interroge à nouveau sur l'intérêt d'ouvrir des nouvelles chaires. Conseillé par Maspéro et par Bréal (le linguiste), il confie la chaire à Lefébure, un des rares égyptologues prêt à enseigner.

« Il fut convenu que nous choisirions Lyon, où il était question de la chaire de sanskrit pour Regnaud, et d'une chaire de chinois ou de japonais qui ne fut créée que beaucoup plus tard, et, je crois, aux frais de la Chambre de Commerce. J'écrivis à Lefébure pour lui faire part des intentions de Bréal, et pour lui demander si, au cas où la chaire serait créée, il accepterait d'en être le titulaire. Après quelques hésitations, il accepta, et Bréal se mit en campagne : l'affaire fut enlevée de haute main, et dès janvier 1879 elle était achevée ».

L'arrêté qui nomme Lefébure à Lyon comme maître de conférences date en effet du 27 janvier 1879. Il ouvre son cours le 26 avril 1879 par une leçon qui obtient le plus grand succès, et qui est imprimée chez Pitrat. Les conférences qui suivent cette première leçon sont consacrées les unes à l'enseignement de la grammaire égyptienne, les autres à l'étude des peuples en relation avec les Égyptiens. Lefébure écrivait à M. Maspéro le 22 décembre 1879 :

« J'ai à faire par semaine trois cours dont l'un est public ; je comptais retrouver pour celui-là mes quelques auditeurs de l'an passé, et par conséquent me borner à des explications de textes, mais j'ai rencontré au contraire un auditoire nouveau, ce qui m'a, entre parenthèses, fort embarrassé, parce qu'il m'a fallu modifier entièrement ma leçon séance tenante. J'ai pris pour sujet du cours public les relations des Égyptiens avec les autres peuples ».

Ce cours, seule chaire d'égyptologie en dehors de Paris, a un très grand succès et nécessite une allocation de la part du ministère pour constituer une bibliothèque digne de ce nom. Lefébure part en 1881 en Égypte pour un an puis en 1884, il est nommé au collège de France. C'est alors Loret qui assure les cours : très vite il s'associe au muséum pour pouvoir montrer réellement des objets à ses élèves. Il travaille de concert avec Lortet et Gaillard et ensemble ils publient quelques ouvrages.

Cette chaire tenue par des égyptologues célèbres a permis le développement du second centre français, après la capitale, de l'enseignement de la langue hiéroglyphique et de la civilisation de l'Égypte antique. Sa création est le résultat de la pression du milieu égyptologue :

« [la génération de Maspéro] a enseigné sans relâche en France au Collège de France, à l'École des hautes études, au Louvre ; elle a obtenu la création de chaires, qui n'ont pas toutes été conservées, à Lyon, à Alger, à Bordeaux, à Aix-Marseille »⁴⁷.

La ville de Lyon n'a donc rien à voir dans cette installation. Si les cours sont bien suivis, c'est probablement par une majorité d'étudiants curieux : cet enseignement ne sort pas des milieux éduqués de la ville.

47. Gaston Maspéro, *L'Égyptologie*, Paris, Larousse, 1915, p. 5-40.

Des Égyptiens à Lyon : les cours de droit

Si quelques Lyonnais partent en Égypte en touriste ou en chercheur, des Égyptiens viennent à Lyon dans le cadre du Séminaire juridique égyptien de Lyon. Le directeur de ce séminaire est Édouard Lambert (1866-1947), docteur en droit romain envoyé en Égypte en 1906. Il enseigne à l'École Khédival de droit du Caire puis rentre à Lyon où il décide d'ouvrir un séminaire pour les étudiants égyptiens : dès 1908, une cinquantaine d'élèves sont à Lyon. Ils suivent des cours de droit mais aussi de français et deviennent rapidement d'un niveau égal ou meilleur à celui des autres élèves. Ils ont formé l'Association lyonnaise des étudiants égyptiens pour aller suivre d'autres conférences, de la ligue des droits de l'homme ou des comités radicaux et socialistes pour « se préparer à être des hommes modernes, à vivre la vie intellectuelle et sociale de notre époque »⁴⁸.

Ils fréquentent probablement l'élite intellectuelle de Lyon en la personne de Lambert qui prend soin d'eux comme il le ferait pour des enfants. Il n'y a pas beaucoup d'informations dans les journaux qui permettent d'imaginer leur intégration.

C'est cependant un échange intellectuel en plus : l'Égyptien est à la pointe de la modernité bien loin des huttes en boue des alentours du Caire ou des beys qui fument la pipe allongés nonchalamment dans leur canapé. Ces Égyptiens, sûrement des bourgeois, représentent une Égypte toujours en progrès et qui continue de tisser des liens avec la France malgré la tutelle de l'Angleterre.

L'université lyonnaise est un acteur particulier des échanges entre Lyon et l'Égypte. Première ville de province en terme d'égyptologie, elle ne rivalise pas avec Paris⁴⁹ mais forme de grands savants. Elle échange aussi avec l'Égypte moderne et contribue à la formation d'une élite égyptienne éduquée à la pensée occidentale. Cependant ces deux facettes ne concernent qu'une élite bourgeoise assez aisée pour faire de longues études.

4.3.2 La Société de Géographie

Naissance de la Société de Géographie Lyonnaise

La Société de géographie est fondée en 1873, après l'année terrible de 1870, pour aider au relèvement de la patrie : il faut donner l'image d'une France savante qui s'intéresse au monde entier. Cette création s'inscrit dans la vague des créations des Sociétés de géographie française qui fleurissent dans les grandes villes. Celle de Lyon est la première créée en province mais elle n'est pas pour autant subordonnée à la grande Société de Paris qui existe depuis les années 1820 ; elle correspond avec les sociétés du monde entier et fait ses propres choix rédactionnels. Cependant comme les plus grands explorateurs et militaires donnent des conférences exclusivement à la capitale, la jeune Société de Lyon est influencée par l'illustre Société de Paris.

« La Société de géographie de Lyon se compose, à l'exemple des autres so-

48. *La Correspondance d'Orient. Revue économique, politique et littéraire*, 15 Août 1910, p. 142.

49. On a vu que les plus grands textes sont publiés à la capitale en particulier parce que les caractères typographiques pour imprimer les hiéroglyphes, les grandes écoles et les plus belles collections se trouvent uniquement là.

ciétés de province, de cercles aux impératifs communs (commerce, profit) et à la curiosité intellectuelle commune (passion de la découverte, de la connaissance »⁵⁰.

Ce n'est pas un groupe de pression colonialiste comme la Société parisienne bien qu'une partie de ses membres est pour une géographie utile, qui permettrait le négoce et la colonisation.

Le 5 mars 1874, l'assemblée générale, composée de deux cent cinquante membres, adopte les statuts de la société et définit son orientation. Il s'agit de susciter des voyages et des explorations, d'éveiller l'intérêt des négociants, d'encourager les études géographiques et de diffuser l'ensemble des connaissances par des conférences et par des cours. Dès sa fondation la Société prône une géographie dite utilitaire et commerciale et propose avec le concours de la Chambre de commerce deux cours de géographie coloniale ou commerciale. Il s'agit de former des hommes pour exploiter les colonies jugées légitimes car porteuses d'un progrès moral et matériel. Ces cours sont bientôt complétés par l'école coloniale de Maurice Zimmerman.

Cette association, issue d'une coalition rassemblant hommes d'église, anticléricaux ou bourgeois opportunistes, développe autour de l'idée d'ouverture sur l'outre-mer une géographie au service du commerce mais aussi de la conquête coloniale. On y trouve principalement des soyeux et des personnes qui prônent l'action en Extrême-Orient : Louis Desgrand le président, Aynard, Ulysse Pila, Guimet mais aussi Lortet et Chantre. Sur les trois cent dix-huit souscripteurs de 1874, une grande majorité représente les négociants principalement, les soyeux. Les professions libérales (médecins, banquiers, architectes, avocats) et les techniciens-ingénieurs forment le reste de ce public. Très peu de professeurs de géographie et d'instituteurs ont adhéré. Trente ans plus tard, le nombre de membres a doublé mais le visage de la Société reste le même. Des missionnaires entrent aussi dans ce public. Les buts que se fixe la Société sont donc à l'image de ses membres : La Société veut inciter et renforcer les initiatives des Lyonnais et diffuser la science géographique en France, considérée comme le pays le plus ignare en la matière. Adhérer à la Société a donc une signification sociale : faire partie des élites, de la classe dirigeante. Il faut y être vu, aller aux conférences pour être reconnu. Le bulletin peut permettre de mieux connaître cette élite et ses aspirations quant à la question d'Égypte.

Le Bulletin de la Société de géographie de Lyon

Cette Société de géographie, la première créée en province, prend tout à fait part au mouvement de diffusion et de connaissance des questions coloniales. Le contenu des publications dans son *Bulletin* met ce rôle en évidence. Il renferme de nombreuses conférences que la Société organise pour un public de soldats, de négociants et de missionnaires. Chaque année le *bulletin* consacre quelques pages au développement des missions catholiques dans les colonies. Outre les conférences, il comprend de nombreux articles sur le développement économique et politique des colonies ainsi que des comptes-rendus

50. Jean Michel Vasquez, *Les enseignements d'un périodique provincial : le bulletin de la Société de géographie de Lyon* dans Claude Prudhomme (dir), *Une appropriation du monde : mission et missions XIXème- XXème siècle*, Paris, Publisud, 2004, p. 48.

d'ouvrages et des récits de voyage.

« Le *Bulletin* ne se présente pas comme la voie d'un courant de géographes provinciaux. Il est plutôt une tribune où l'on fait la publicité des auteurs parisiens ou d'amateurs locaux qui vantent les mérites de l'action outre-mer pour la plus grande joie de son public de notables lyonnais »⁵¹.

Il est édité chaque trimestre et relié dans un tome annuel de 1875 à 1938. Publié à quatre cents exemplaires les premières années, il atteint sept cents exemplaires, son maximum, dans les années 1900.

Jean Michel Vasquez remarque deux thèmes récurrents dans le bulletin :

- Les prouesses géographiques accomplies par l'homme sont énormément mises en avant. Il faut montrer comment l'homme réussit à creuser des canaux dans des isthmes, des tunnels dans les montagnes, comment il abolit les distances avec le Transcaucasien et le Transaharien. Ces réalisations montrent le progrès technique des civilisations occidentales et sont encore plus louées si elles sont françaises.
- Les découvertes des territoires d'outre-mer teintées d'exotisme. Trois questions alors reviennent : y trouve-t-on des richesses ? Qu'est-ce que la France y possède et comment améliorer ses intérêts ?

Si au début de sa publication, un nombre égal de pages est attribué à chaque continent, à la fin du siècle l'Afrique prend une place de plus en plus importante puisque la France y installe durablement sa tutelle.

Les articles du *bulletin* sur l'Égypte permettent de comprendre comment les membres de la Société voient le pays. Les deux sujets récurrents, cités ci-dessus, s'appliquent aussi à ce qui est dit sur l'Égypte : la très grande majorité des articles concernent l'irrigation en Égypte, les canaux, le canal de Suez et les barrages. En 1880, le docteur Dutrieux, professeur à l'école de médecine du Caire, donne une conférence sur l'irrigation des anciens égyptiens et enchaîne sur l'état actuel de celle-ci, nécessaire à l'agriculture. Dans le tome IX de l'année 1890, Louis Desgrand donne une conférence dans laquelle toute une description est faite du canal de Suez qui s'améliore de jour en jour. Les bateaux peuvent maintenant circuler de nuit grâce à l'éclairage électrique. Parler de Suez est une façon de glorifier la France :

« Les calculs les plus optimistes ne portaient pas à plus de trois millions de tonnes le maximum du transit probable du canal »⁵².

En fait les résultats dépassent six million sept cent quatre vingt-trois mille tonnes or on doit cet ouvrage aux ingénieurs et aux capitaux français. Il évoque aussi les villes nouvelles :

« On peut s'en faire une idée en se représentant nos quais du Rhône avec nos maisons à un ou deux étages au plus mais entourée de jardins »⁵³.

Quelle entreprise que d'avoir réussi à bâtir une telle ville dans ces régions arides ! En 1907, le barrage anglais d'Assouan est lui aussi l'objet d'un article. Les autres sujets concernent

51. Jean Michel Vasquez, *Les enseignements d'un périodique provincial : le bulletin de la société de géographie de Lyon* dans Claude Prudhomme (dir), *Une appropriation du monde : mission et missions XIXème- XXème siècle*, Paris, Publisud, 2004, p. 55.

52. *Bulletin de la société de géographie de Lyon*, T. IX, p. 265.

53. *Bulletin de la société de géographie de Lyon*, T. IX, p. 272.

le Nil et son importance pour l'Égypte et pour l'Afrique : les premières années, alors que la France et le Royaume-Uni dirigent ensemble le pays, les conférences insistent sur la mise en valeur du territoire et sur l'importance du Nil qui permet de pénétrer profondément l'Afrique : celui qui tiendrait le fleuve serait maître de toute la côte orientale. Lorsque la rupture avec les Anglais a lieu, dans les années 1885, mais surtout à partir de 1890, ce sujet n'est plus évoqué. En 1907, le *Bulletin* fait un article sur la richesse agricole que va permettre le barrage d'Assouan. Comme les aspirations des membres de la Société sont essentiellement d'ordre colonial, la tutelle anglaise diminue l'intérêt des négociants lyonnais pour ce pays : dès l'année 1882, des remarques anglophobes apparaissent. Il est par exemple écrit que les Anglais ne sont pas capables de maintenir les bienfaits de la colonisation antérieure.

« Nous pouvons mesurer la gravité [des problèmes avec l'Islam fanatique] par le recul de la civilisation en Égypte depuis la rupture de l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre »⁵⁴.

Cependant la faute revient presque autant à la France : la prise de Kartoum par les mahométans est l'erreur de « l'Europe, surprise dans un moment de division aveugle ». Les Européens restent solidaires face à l'Islam mais se déchirent pour établir leur influence dans le pays : Les Lyonnais critiquent la "gloutonnerie coloniale"⁵⁵ des Anglais qui profitent des infrastructures que les Français avaient installées ou les détruisent. Les missionnaires invités à écrire dans le bulletin regrettent le recul des écoles françaises :

« En Égypte, où notre influence fut si longtemps dominatrice, les missionnaires ont, répandant notre langue, conservé le souvenir de nos bienfaits, l'espérance en nos revendications. À la suite du triste recul de Fachoda, les Anglais s'attachèrent, par la persuasion et même la crainte, à arracher les derniers lambeaux de morceaux de France qui se portent bien »⁵⁶.

Aucun article n'est publié sur l'Égypte entre 1890 et 1900 ! Quelques rares textes concernent la mission Marchand (envoyée pour prendre le Soudan aux Anglais et contrôler les sources du Nil) et regrettent les débouchés de l'affaire Fachoda en 1898. Cette absence prouve vraiment les buts du bulletin : comment pousser les négociants à prendre des initiatives dans un pays où la France n'a plus d'attaches ? Autant ne rien en dire et s'intéresser à l'Afrique noire.

Le *Bulletin de la Société de Lyon* ne parle jamais du peuple égyptien et très peu de son gouvernement, il donne l'impression qu'il n'y a, dans le pays, que les Anglais et les Français. Les efforts des Khédives n'apparaissent pas, la vie des populations non plus : ce ne sont pas des études sociologiques. Les articles sont surtout des articles de géographie commerciale et coloniale. Cette vision n'est pas particulière aux négociants lyonnais, bien

54. *Bulletin de la Société de géographie*, T. 8, 1889, p. 618.

55. Terme utilisé par la presse républicaine lyonnaise : « l'Angleterre, ainsi qu'un boa constricteur, affamé perpétuel, avale tout ce qui se trouve à la portée de son insatiable mâchoire, les boîtes de conserves après les bœufs vivants, les îlots après les continents et les peuplades noires après les races jaunes ou rouges, semble arriver à la période d'obstruction stomacale. Elle est gorgée, repue. Comment peut-il lui rester encore de l'appétit ? On se demande où elle peut fourrer toutes ses proies coloniales qu'elle a englouties. Où mettra-t-elle celle qu'elle convoite encore ? » Edmond Lepelletier, « Gloutonnerie Coloniale » dans *Lyon républicain* 3 octobre, 1898 cité par Laurick Zerbini, *Lyon : miroir de l'Afrique noire*, thèse, Lyon, 1998.

56. *Bulletin de la Société de géographie*, T. 17, 1901, p. 148.

qu'on vante souvent leur sens pratique. Le *Bulletin* se fait le vecteur de la pensée de toute la classe commerçante bourgeoise française. C'est pourquoi l'Égypte disparaît peu à peu de leurs préoccupations.

4.3.3 Les récits de voyage : instruments de vulgarisation ?

Des ouvrages plus ou moins bien documentés

À l'époque moderne, la propriété intellectuelle n'existe pas, et elle a du mal à se mettre en place au XIX^{ème} siècle. Il n'est donc pas rare que les écrivains, qu'ils soient professionnels ou seulement amateurs, s'inspirent librement ou citent des auteurs plus anciens. Les auteurs parsèment leurs textes de références littéraires et scientifiques. Jean-Marie Carré fait remarquer qu'il existe une solidarité entre les auteurs qui s'étend souvent sur plusieurs siècles. Tous les auteurs lyonnais qui ont fait le voyage jusqu'au Nil citent leurs prédécesseurs. Géramb, Bottu de Limas et Chautard ont essentiellement la *Bible* à l'esprit mais aussi Pline, Diodore, Strabon ou Hérodote. Le père de l'histoire consacre tout le deuxième tome de l'*Enquête* au pays des pharaons qu'il découvre avec émerveillement. Ce que l'on en retient reste l'affirmation : « L'Égypte est un don du Nil ». Tous les Lyonnais, ou presque, reprennent cette phrase lorsqu'ils se retrouvent pour la première fois face à face avec le grand fleuve. Pline est aussi cité régulièrement pour se faire une idée du coût humain, financier et temporel des pyramides. Géramb affirme :

« On n'a que le témoignage de l'historien grec, qu'on est toujours obligé de citer quand il s'agit de l'antique Égypte, et celui de Pline, qui, venant après lui, n'a fait que le répéter »⁵⁷.

Il cite alors un long paragraphe d'Hérodote qui aurait trouvé l'inscription du prix de la nourriture donnée aux ouvriers pendant les travaux.

Souvent les Lyonnais discutent leurs thèses ou les utilisent pour discréditer des auteurs contemporains. Ainsi Chenavard se moque de l'auteur pour qui les pyramides sont un rempart contre le désert en s'appuyant sur Diodore et Hérodote pour qui les pyramides sont des tombeaux. Ils s'y réfèrent pour écrire l'histoire du pays, la destruction de la bibliothèque et du phare mais n'ont parfois pas le regard critique de l'historien et prennent tout au pied de la lettre : tous ne sont donc pas d'accord sur le rôle d'Amrou, le conquérant arabe de l'Égypte, dans la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie. Pour certains, elle fut détruite pendant la conquête, pour d'autres, sa disparition s'est faite graduellement. Ils s'appuient sur les auteurs médiévaux mais aussi sur des chroniqueurs arabes.

Ils citent aussi leurs contemporains : Bottu de Limas en haut des pyramides pense à Michaud qui, dans *Correspondant d'Orient*, écrit que le sphinx est une « admirable merveille ». Chautard a lu Mariette, Maspéro, Guimet et Pierret pour trancher la question des dieux égyptiens : y a-t-il un dieu unique en haut du panthéon égyptien ? Éclairé de ses nombreuses lectures, il conclut que oui.

57. Marie-Joseph de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinai en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836.

Ampère fait un véritable ouvrage d'érudition où il inclut les thèses de nombreux autres auteurs : il voyage avec une petite bibliothèque et, lorsqu'il lui faut sortir du bateau à cause du danger pour passer la cataracte, il emporte son "Champollion" avec lui. Du reste beaucoup de voyageurs partent avec des guides de voyage ou même :

« Une petite bibliothèque de classiques bien choisis, [...] absolument nécessaires pour réveiller l'intelligence, et même la faculté de jouir, écrasée par les ouvrages spéciaux »⁵⁸.

Ampère a ensuite le temps, pendant les deux ans de son rétablissement de continuer ses lectures et ses ajouts. D'autre part, il a bien préparé son voyage avant de partir. Il a lu les auteurs grecs et romains : il cite souvent Homère, Diodore de Sicile, Hérodote, Strabon et les philosophes alexandrins. Il a lu presque tous les voyageurs qui l'ont précédé, Wansleben, Sicard, de Maillet, Volney, Vivant-Denon et quelques chroniqueurs arabes pour comparer leurs points de vue à ceux européens. Enfin, il a étudié les égyptologues, Champollion, Belzoni, Letronne, Prisse d'Avennes, Lepsius, Wilkinson... Il donne l'impression de toujours devoir s'appuyer sur d'autres textes, comme s'il ne pouvait pas convaincre seul. Il se donne, en quelque sorte, une légitimité.

Guimet est le seul qui le fait très peu, il se contente d'écrire ce qu'il voit et pense. Mais il semble que ce soit à son retour d'Égypte, avant de se lancer dans des voyages plus lointains, qu'il prend conscience de l'utilité des écrits savants dans ces domaines : il rapporte de nombreux objets d'Égypte. Ceux-ci sont avant tout une incitation à connaître les civilisations qu'on ne comprend pas immédiatement :

« Je sentais que ces objets que je réunissais restaient muets et que pourtant ils avaient des choses à me dire, mais que je ne savais pas les interroger. Je me mis à lire Champollion, Chabas, de Rougé, les rares livres d'égyptologie qu'on avait publiés à cette époque. Alors se dressa devant moi cette formidable histoire de l'Égypte, avec ses croyances compliquées, sa religion intense, sa philosophie grandiose, ses superstitions mesquines, sa morale pure. Des comparaisons s'imposaient avec les autres civilisations archaïques. Il fallait tourner mes regards vers l'Inde, la Chaldée, la Chine »⁵⁹.

Aucun de ces auteurs n'est vraiment écrivain. Si certains récits sont agréablement écrits, ils restent peu connus. Jean-Marie Carré ne mentionne que deux auteurs parmi les sept cités : Jean-Jacques Ampère et Émile Guimet. Mais leurs récits n'ont pas la même valeur à ses yeux. Le premier se classe dans les auteurs littéraires, le second dans les petits voyageurs qui font la petite histoire et chez qui l'actualité transparaît davantage.

En revanche, Jean-Jacques Ampère est un écrivain même s'il reste "de second ordre", peu lu aujourd'hui mais très apprécié de son temps. Est-ce un romancier ? Un poète ? Un savant ? Comme la plupart des hommes de cette époque il écrit beaucoup et sur tout : le but est de tout connaître. Il voyage en Allemagne et dans les pays du Nord à la recherche du romantisme puis se tourne vers l'Orient. À son retour il publie ses impressions de

58. Valérie de Gasparin, *Journal d'un voyage au Levant*, Paris, Ducloux et Cie, 1850 cité dans Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte, anthologie des voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Robert Laffont, 2004.

59. Cité dans *Rénovation du musée national des Arts asiatiques-Guimet*, p. 5.

voyage, la même année que *Les Femmes du Caire* de Nerval, dans la *Revue des Deux Mondes*.

« Il y avait chez lui un poète in petto qui reparaisait à l'improviste, au moment où l'on s'y attendait le moins ; qui chantait le Nil, Thèbes et Memphis, au sortir de l'explication d'un hiéroglyphe ; qui soupirait une élégiaque dans le temps qu'on le croyait tout occupé de perfectionner un essai de grammaire romane »⁶⁰.

Quand il part en Égypte, ce n'est pas seulement en amateur et en touriste, mais en savant. Son livre est parfois celui d'un poète mais surtout celui d'un égyptologue et d'un historien. L'auteur dit ce qu'il a vu et senti et n'oublie pas ce qu'il a appris. Il condense et fait le point des recherches contemporaines (sur une inscription de Philae par exemple). Il a un objectif particulier : l'Égypte pharaonique, et il s'attelle à cette découverte dans un cadre net et précis. Son ouvrage est donc loin de celui d'un écrivain, c'est « une investigation raisonnée »⁶¹.

L'ouvrage de Géramb est cité dans l'anthologie de Sarga Moussa : il est connu pour sa verve et ses idées atypiques. Il reste une référence dans le monde religieux et cet ouvrage s'inscrit dans l'ensemble de ses écrits. Les ouvrages de Chenavard, Bottu de Limas, Chautard et du Missionnaire apostolique semblent avoir été en partie oubliés : ce n'est pas étonnant puisque les auteurs sont plus « locaux », intégrés à la ville de Lyon et publiés dans cette ville. Les bibliothèques des autres villes de France n'ont pas tous ces ouvrages : les *Pérégrinations en Orient et en Occident* ne sont dans aucune collection. Il y a un exemplaire du livre de Bottu de Limas et de celui de Chautard à la bibliothèque municipale de Marseille et à la B.N.F.. Ampère est très peu présent hors de Paris, Géramb aussi. Les deux récits qui se rencontrent le plus souvent sont ceux écrits par Chenavard et par Guimet. Ils ne sont pourtant pas considérés comme de grands auteurs mais ils se lisent facilement, n'essaient pas de faire de la science : ce sont peut-être les deux auteurs les plus proches de l'Égypte contemporaine. Chenavard écrit un livre illustré par son ami Dalgabio, avec de grandes planches qui plongent le lecteur dans le pays. Le livre du missionnaire ne se retrouve nulle part ailleurs : il est mal écrit et raconte, en trop peu de pages, un voyage très long, en Europe et en Orient. Il n'est pas très précis et ne permet pas de se faire une idée juste des pays visités : entre l'ouvrage d'Ampère, assez compliqué à cause de son côté scientifique mais très apprécié, et celui du missionnaire, beaucoup trop simple et peu agréable, se trouvent les autres textes qui sont plutôt bien diffusés.

Les “objets-livres” : publications et rééditions

Le nombre de publications peut montrer aussi comment le public a accueilli le récit. L'ouvrage qui a visiblement eu le moins de succès est celui du missionnaire, publié en 1863 à Lyon, dans un format in-16, sur du mauvais papier, avec une reliure en tissu. L'ouvrage n'a jamais été réédité. La bibliothèque de Lyon n'a pas choisi de l'acheter : il lui a été donné par l'abbé J-B Martin. Il n'y a pas d'illustrations, à une époque où les acheteurs

60. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t.XIII, p. 189, cité dans Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, IFAO, 1932, t.2, p. 49.

61. Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, IFAO, 1932, t.2, p. 53.

en sont férus.

Bottu de Limas publie son livre en 1861, chez Louis Perrin, cette première édition est illustrée d'une vignette sur le titre, de deux planches doubles (un plan et une vue), et de dix-sept planches gravées. Le livre est aussi publié, semble-t-il, chez N. Scheuring la même année. Cette fois, l'ouvrage est acquis par la bibliothèque du Palais des Arts, de sa propre initiative.

Géramb est publié de nombreuses fois, en 1836, 1839, 1840, 1844 ou encore 1853. L'ouvrage passe aussi sur les marchés étrangers : il est traduit et publié en allemand dès 1837, un an seulement après sa parution. Les différences entre les éditions résident dans les lithographies : en 1836, il y a une lithographie et une carte d'Égypte avec son itinéraire, en 1839, pour la troisième édition, il n'y a ni carte ni dessin, le livre est moins beau, peut-être fait pour un public moins riche et plus large. Ces dates d'édition rapprochées suggèrent que les acheteurs ont été nombreux. La bibliothèque a elle-même deux exemplaires de ce livre en trois volumes in-8 (de la première et deuxième édition). Le premier est acheté par la bibliothèque et le second vient de la Société de géographie (le texte a sûrement une valeur géographique importante). Ce livre, qui révèle un imaginaire de l'Orient assez fascinant, qui fait un tableau sombre de l'Égypte, est écrit avec une fermeté de style et une ironie qui plaisent.

Le journal de Guimet est aussi un livre très connu. Mais ce succès est peut-être arrivé plus tard, quand son auteur est devenu célèbre par ses liens avec l'Extrême-Orient et par son musée. Il ne fait cependant l'objet que d'une seule édition. Contrairement à ce que son titre, *Croquis égyptiens, Journal d'un touriste*, semble indiquer, il n'y a aucune illustration ni aucune carte.

L'ouvrage le plus édité à Lyon est celui de Chenavard, la première fois en 1846 puis en 1849, 1858 et 1867. La première édition semble la moins chère, sans dessin. La dernière page indique qu'un ouvrage contenant des planches sortira bientôt en quarante livraisons de quatre planches mais on ne sait pas pour quel prix. Les éditions suivantes ont toutes des planches ; celles de 1858 et de 1867 sont particulières : ce sont de grands livres, in-folio, très beaux, richement illustrés (soixante dix-neuf planches pour cent cinq pages pour l'édition de 1858). Ces livres coûtent sûrement chers mais sont réédités régulièrement.

Nous avons utilisé les premières éditions de chaque livre pour l'étude menée dans le chapitre 2 de façon à avoir sous les yeux ce que les Lyonnais ont lu tout d'abord. Cependant deux auteurs ont déjà publié leur récit dans des revues avant de rassembler leurs chapitres en livre : Ampère a écrit dans la *Revue des deux Mondes* et Chautard dans le *Bulletin des missions africaines de Lyon*. Tous les deux reprennent ensuite leur ouvrage, le complètent et l'édition : Chautard en fait éditer trois versions et c'est la troisième qui est à la bibliothèque, publiée en 1914, considérablement augmentée, enrichie de cartes et de gravures. Il a ajouté le récit de la traversée de la Méditerranée et un chapitre sur l'état du catholicisme en Égypte. La lettre d'A. Duret, évêque de Bubaste, vicaire apostolique du Delta du Nil, écrite au Caire, le 19 Février 1914, nous apprend que la seconde édition avait été très vite épuisée, deux mille exemplaires sont vendus en sept mois d'après lui. À son retour, Ampère met deux ans à relire et corriger les épreuves de son texte qui va paraître en articles dans la *Revue des Deux Mondes*. Ils sont réunis en un seul volume

après sa mort et forment un livre :

« Plein de science et d'attrait, d'un style aimable et nuancé, où de piquantes anecdotes et de poétiques descriptions viennent habilement orner l'austérité des exposés historiques et archéologiques »⁶².

Les critiques des contemporains

Quelques critiques nous sont parvenues, souvent placées comme introduction de ces ouvrages. Elles sont très partielles : seuls les livres de Chautard et d'Ampère sont un peu commentés en introduction et donnent un aperçu de la façon dont les gens ont lu les livres.

Une seule critique de Géramb nous est parvenue : en 1851, François-Xavier de Feller aurait estimé que le livre de Géramb « peut se lire avec plaisir même après l'*Itinéraire* de Chateaubriand »⁶³. Le lecteur s'intéresse principalement à la joie de la lecture, il ne cherche pas à découvrir un pays. Il veut une belle écriture et Géramb semble pleinement satisfaire à ses besoins.

Quelques personnes ont parlé de ce qu'a écrit Ampère : son ami François de Saulcy qui fait son apologie dans l'avant-propos, trouve le livre plein de talent et de charme. On lui a souvent reproché l'éparpillement de ses efforts sur les sujets d'études les plus disparates. Mais selon Georges Perrot :

« Il a rendu un grand service à l'égyptologie, et sa campagne a eu un autre résultat que de l'occuper et de le distraire pendant quelques années : c'est son témoignage qui a popularisé la découverte de Champollion et qui a conquis aux méthodes de la science nouvelle la confiance de ce public lettré qui ne lit que des revues d'érudition, mais qui lit la *Revue des Deux Mondes* »⁶⁴.

Il a voulu mettre à la portée de tous la science égyptologique. Ces quelques critiques placent vraiment l'ouvrage dans le rang des livres savants tout en louant celui qui a réussi à rendre la science si accessible. Ils ne retiennent pas forcément la découverte d'un pays contemporain et s'attardent sur l'Égypte ancienne.

Chautard reçoit aussi les critiques d'un public particulier, catholique pour la très grande majorité. Tous semblent unanimes. Le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, l'*Ami du Clergé*, l'*Écho des missions africaines de Lyon* ou E. Coulbeaux, ancien provincial apostolique d'Abyssinie sont d'accord pour affirmer que l'auteur « allie avec un rare bonheur, l'érudition et l'élégance littéraire »⁶⁵. Le livre obtenu est rempli de notices pittoresques et instructives qui font connaître sous ses plus séduisants aspects l'antique et vénérable terre des pharaons.

« C'est vraiment un charme que de voyager en sa compagnie au pays des pyramides. En nous faisant visiter Alexandrie, Le Caire, Memphis et sa nécropole,

62. Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, IFAO, 1932, t.2, p. 63.

63. Cité dans Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte, anthologie des voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Robert Laffont, 2004.

64. cité dans Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, IFAO, 1932, t.2, p. 64.

65. *L'écho des Missions Africaines de Lyon*. Septembre et Octobre 1913, cité dans Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914.

les rives du Nil et le canal de Suez, notre aimable cicérone nous fournit une foule de renseignements précieux, si bien qu'après avoir fermé le livre, nous sommes tout étonnés d'avoir appris tant de choses sur l'Égypte ancienne et moderne. L'ouvrage est d'une lecture très attrayante : il est écrit "à la missionnaire", c'est-à-dire dans un style simple et entraînant, avec ça et là, des traits et des anecdotes d'un pittoresque savoureux »⁶⁶.

Pour d'autres il réussit à montrer « toutes les beautés morales et naturelles, et [à] satisfaire ainsi la foi et une légitime curiosité ». Tous soulignent l'étendue de ses connaissances et le félicitent d'avoir argumenté contre l'Anglais Butler, « historien des méthodes faciles » dans ses recherches sur la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie. Les critiques sont donc excellentes mais pas du tout diversifiées, de sorte qu'il est impossible de comprendre comment l'ouvrage a été perçu.

Ces ouvrages, pas toujours évidents à lire, sont donc réservés à une élite intellectuelle qui a les références nécessaires à leur compréhension. En éditant leurs ouvrages sous forme d'articles dans des revues, Ampère et Chautard ont probablement touché plus de personnes que s'ils avaient édité leurs récits en livres⁶⁷. Ces récits sont probablement écrits pour la classe sociale d'élite d'où proviennent les écrivains.

66. *L'écho des Missions Africaines de Lyon*. Septembre et octobre 1913 cité dans Eugène Chautard, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914.

67. Les journaux circulent plus que les livres et sont moins chers. Chautard, publié dans une revue catholique, a touché plus de monde encore.

Conclusion

“Égypte passion française”⁶⁸, Égypte passion lyonnaise ? La ville a en effet beaucoup de liens culturels avec le pays par la présence de voyageurs mais aussi de grands chercheurs d’origine lyonnaise : chacun contribue à donner l’image d’une Égypte antique qu’il leur faut comprendre. Cependant il ne ressort jamais une vision lyonnaise globale et originale. Les personnalités liées à l’Égypte ont chacune leur originalité qui s’inscrit dans la façon dont la France considère le pays. Le contexte politique se retrouve dans les récits et les bulletins des sociétés savantes avec, par exemple, le développement d’une certaine anglophobie ; mais surtout il se constate dans la constitution des collections des musées qui cherchent la grandeur et dans celles des bibliothèques qui privilègient les auteurs français. L’égyptologie est un moyen de s’affirmer face à l’Angleterre et à l’Allemagne, et l’Égypte contemporaine n’est jamais vraiment présentée. Les voyageurs ont une image déjà tronquée du pays et de ses habitants par leurs lectures antérieures et préfèrent porter leur attention à la visite des monuments de l’Égypte des pharaons.

L’image construite à Lyon est celle d’un pays exotique et antique. Les sources sont à la fois trop larges et trop imprécises : elles sont dispersées dans un trop grand nombre de dossiers aux thèmes variés et difficilement compulsables. Les articles des journaux présentés dans ce mémoire, qui évoquent la présence de l’Égypte antique à Lyon, insistent sur les antiques que tous les Lyonnais connaissent : les momies animales, celles de chats en particulier, les barbus si bien nommés “de Lyon” ou les deux momies du musée Guimet, Thaïs et Sérapion. Le pays est ainsi présenté aux habitants de la ville qui ont accès exclusivement aux collections des musées : elles sont organisées pour eux mais n’entrent pas dans les détails des découvertes des égyptologues et restent dans un domaine mystérieux, qui parle à l’imaginaire du public plus qu’à sa compréhension. Leurs connaissances sont donc liées aux collections particulières de la ville. Ils perçoivent l’Égypte au travers du prisme proposé par ces musées. Les autres sources d’informations plus scientifiques comme le bulletin de la Société de géographie, les conférences ou les bibliothèques sont réservées à une élite qui cherche à approfondir ses connaissances : elle peut aisément accéder aux études les plus récentes des égyptologues en bibliothèque et les appliquer aux dernières acquisitions des musées.

Étudier la place de l’Égypte à Lyon permet de mesurer la fascination pour l’antiquité égyptienne mise sur le même pied que les antiquités grecques et romaines. Elle est placée dans les premières galeries des musées autant par souci chronologique que par souci logique

68. Robert Solé, *L’Égypte passion française*, Paris, Éditions du Seuil, 1998.

du mythe-histoire de la raison. Cette fascination s'accompagne d'une volonté politique de s'affirmer dans le pays et en est nourrie. Il faut compenser la colonisation anglaise, promouvoir les découvertes françaises auprès du public le plus large. L'État n'est pas absent de cette évolution dans les collections des institutions lyonnaises. Cependant, il semble qu'il y ait eu dans cette ville un héritage qui a permis cet accroissement des collections et qui fait qu'elle est un centre provincial unique. Les fonds des bibliothèques et des musées remontent à l'Ancien-Régime lorsque les premiers voyageurs lyonnais descendent le Nil et rapportent objets et récits. Lyon, au croisement de l'influence italienne et de l'influence parisienne, est attirée par l'Égypte non par le commerce mais réellement par le désir de découverte ; son intérêt évolue de l'égyptomanie à l'égyptologie, consacrée par la création de la chaire universitaire en 1879, encore existante actuellement.

Sources

Les bibliothèques de la ville de Lyon :

Sources Manuscrites :

1. Archives Départementales du Rhône :
 - 4 T 66 : Musée Archéologique, collections, personnel, 1841-1857 : Découvertes, acquisitions et travaux d'archéologie du département : correspondance (1853-1864), catalogue des antiquités et objets d'art provenant du cabinet d'Ambroise Comarmond, conservateur, candidatures et nominations, procès verbaux d'installation, mémoire de M.Daussigny (1841-1857).
 - 4 T 86 : Bibliothèque municipale de Lyon : création, fonctionnement et collections an XI- 1856 : Création et organisation : arrêté (an XI), correspondance (1814-1829), règlement (1836). Logement du bibliothécaire, notices de présentation. Conservateurs et bibliothécaires : arrêtés de nomination, rapports, correspondance. Rédaction du catalogue : correspondance (1815-1851). Acquisitions et cession d'ouvrages : correspondance (1824-1856). Comité d'inspection, nomination (1847). « Collection lyonnaise de M.Coste », achat en 1855 par la municipalité pour la bibliothèque de la ville de Lyon : correspondance (1853-1856), catalogue.
 - 4 T 88-89 : Bibliothèque municipale de Lyon : Concession d'ouvrages à la bibliothèque : correspondance. 1813-1876.
 - 4 T 91 : Bibliothèque du Palais des Arts : création, fonctionnement et collections, 1826-1857 : Organisation, règlement : affiche (1828) ; conseil de surveillance : correspondance (1838) ; réunion des bibliothèques des sociétés savantes et littéraires installées dans le Palais des Arts : arrêté, correspondance (1831) ; notice (1837). Conservateurs et bibliothécaires : arrêtés de nomination, correspondance, rapports (1831-1857). Collections, réceptions d'ouvrages provenant de la bibliothèque de la ville de Lyon (1832-1834) ; catalogue : correspondance (1839) ; concession d'ouvrages par le ministère de l'intérieur (1842-1884) ; dons et acquisitions (1826-1856) ; détournement de gravures et d'ouvrages : correspondance, notes, rapports (1837-1841) ; encartage de gravures : arrêté municipal (1838) ; demande de dons d'ouvrage à l'École vétérinaire (1841-1842).
2. Archives Municipales de la ville de Lyon :
 - 177 WP 010 1 : Bibliothèque de la ville de Lyon, 1910 : Fonctionnement, restauration, reliure, dons, prêt, acquisitions, souscriptions, demandes de renseignements, mobilier, personnel, concours, Association des bibliothécaires, Commission de la

- bibliothèque, Commission consultative des musées, don Jutet, Legs Giraud, correspondance, circulaire, mémoires, devis, listes de livres, délibération de la commission consultative des musées, arrêtés, notes de services, registre 1910.
- 177 WP 010 2 : Bibliothèque de la ville de Lyon, 1911 : Fonctionnement, catalogage, acquisitions, prêt, dons, souscriptions, abonnements, demandes de renseignements, fourniture, personnel, budget, attribution à l'État des documents appartenant à l'Église métropolitaine de Saint Jean-Baptiste, exposition d'art décoratif à l'Hôtel de ville, Association des bibliothécaires français, commission du Vieux Lyon ; Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts : circulaires, arrêtés, correspondance, listes de livres, notes de service, coupure de presse, rapport, extrait de procès verbal de séance de ladite académie, registre 1911.
 - 177 WP 011 1 : Bibliothèque de la ville de Lyon, 1911-1912 : Fonctionnement, courrier adressé aux divers services de la mairie et aux particuliers (lecteurs, fournisseurs), copies de lettres, registres 1911-1912.
 - 177 WP 011 2 : Bibliothèque de la ville de Lyon, 1912 : Fonctionnement : échanges, abonnements, prêt, budget, souscriptions, dons, adjudications, demandes de renseignement, personnel, acquisitions d'appareils photographiques, Société linnéenne de botanique et d'agriculture, commission d'inspection et d'achat, l'Église métropolitaine de Saint Jean-Baptiste, commission du Vieux Lyon, Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, exposition de dessins (Rodin), legs Millaud, fonds Adamoli, aménagement de l'ancien Archevêché, déménagement de la Grande Bibliothèque au palais de l'Archevêché, achat d'un couple de chien, correspondance, circulaire, note de service, arrêtés, registre 1912.
 - 177 WP 011 3 : Bibliothèque de la ville de Lyon, 1912 : Fonctionnement : courrier relatif au prêt, correspondance 1912.
 - 177 WP 090 1 : Bibliothèque de la ville de Lyon, 1885-1941 : Commission d'inspection et d'achat, fonctionnement ; arrêtés, correspondance, circulaires, listes des membres de la Commission, procès-verbaux des séances, décrets, délibération du conseil municipal 1885-1941.
 - 81 WP 005 : Sociétés Savantes, 1807-1892 : Statuts, listes des membres, autorisations de réunions, bulletins (1807-1892), catalogue de la bibliothèque Jolibois remis par les missionnaires des Chartreux à la Société de Géographie de Lyon (1876).
3. Bibliothèque Municipale de Lyon :
- Catalogue manuscrit de la Bibliothèque du Palais des Arts.
 - Catalogue manuscrit méthodique de la Bibliothèque de Lyon.

Les Musées de la ville de Lyon :

Sources manuscrites :

1. Archives Départementales du Rhône :
 - 4 T 66 : Musée Archéologique, collections, personnel, 1841-1857 : Découvertes, acquisitions et travaux d'archéologie du département : correspondance (1853-1864),

catalogue des antiquités et objets d'art provenant du cabinet d'Ambroise Comarmond, conservateur, candidatures et nominations, procès verbaux d'installation, mémoire de M.Daussigny (1841-1857).

- 4 T 209 : Musée Guimet, 1879-1909 : Création, mutations et projets de transfert : plans, fiches techniques du musée, arrêtés de nomination des conservateurs, correspondance avec les autorités, pétition, rapports et procès-verbaux de séance du conseil municipal, mémoires, pièces comptables. Cet article qui est une sélection d'informations préparatoires à la reconstitution historique du muséum par Louis David, comporte peu d'originaux et de nombreuses photocopies.
 - 4 T 236-237 : Musée Guimet : Correspondance active et passive, classée par rubriques administrative, scientifique et bibliothéconomique. 1850-1925.
2. Archives Municipales de Lyon :
- 1400 WP 003 : 1900- 1932 Musée des Beaux-Arts : administration générale, direction du Palais Saint-Pierre, demandes de renseignements et d'avis, demandes de reproductions et de catalogues, envoi de renseignements sur la cité d'Alba Helviorum par Prevel d'Arlay, invitations à des expositions, participation au Répertoire des Musées de France, correspondance, plans 1918-1932, Société des Amis du Palais Saint-Pierre, suggestions et projets, correspondance 1927, acquisitions, propositions d'achat, refus d'achat, approbations d'achat, dons, legs, dépôts, commandes, correspondance, extraits de procès verbaux 1900.
 - 524 W 424 : Gaillard Claude : Dossier de carrière, Gaillard Claude Antoine, conservateur et directeur du muséum (en fonction du 01.02.1887 au 31.12.1939)
 - 111 WP 058 : Beaux-Arts, 1879-1920 Musées municipaux, règlement intérieur 1879-1920, fonctionnement 1906-1913, définition de la personnalité civile des musées 1905-1910, projet de publication d'un catalogue illustré du musée de peinture, 1907-1912, vol commis au Palais des Arts dans la Galerie des Antiques, prise de mesures de salubrité, affaire Descamps, 190161905, musée des Hospices civils, projet d'exposition à l'hôtel de Gadagne 1912, muséum d'histoire naturelle : inauguration, nomination au comité d'initiative 1914.

Sources Imprimées :

1. Bibliothèque Nationale de France :
 - *Le jubilé du musée Guimet, le 25ème anniversaire de sa fondation (1879-1904)*, 2ème éd., Lyon, A.Rey, 1909.
2. Archives Départementales du Rhône :
 - PER 1-960 : Journaux, 1803-200. PER 188 : *Courrier de Lyon (Le)*.
 - 4 T 282 : Musée Guimet, dossier de Presse, 1839-1939 : Image du musée dans la presse - Articles sur le musée Guimet, sur Émile Guimet. Photocopies (1877-1918). Photocopies d'articles sur le Muséum d'histoire naturelle (1839-1939).
3. Bibliothèque Municipale de Lyon :
 - Chambet, Charles Joseph, *Guide pittoresque de l'étranger à Lyon : Panorama de la ville, de ses faubourgs et d'une partie de ses environs*, Lyon, Chambet, 1836, Cote 353844.
 - Fournier, C.J.N., *Le Nouveau guide de l'étranger*, Lyon, Lions, 1826, Cote 805072.

- Péladan, Adrien, *Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs*, Paris, Duprat, 1864, Cote 806970.

Les Récits de Voyages :

1. Bibliothèque Municipale de Lyon :
 - Ampère, Jean-Jacques, *Voyage en Égypte et en Nubie*, Paris, Raçon, 1868.
 - Bottu de Limas, M.J., *Six mois en Orient en 1841 et 1842*, Lyon, Louis Perrin, 1861.
 - Chautard, Eugène, *Au pays des pyramides*, Lyon, Vitte, 1914.
 - Chenavard, Antoine-Marie, *Relation d'un voyage pittoresque fait en 1843 et en 1844 en Grèce et dans le Levant*, Lyon, Léon Boitel, 1846.
 - Géramb, Marie-Joseph, *Pèlerinage à Jérusalem et au Mont Sinäï en 1831, 1832 et 1833*, Paris, Leclère, 1836.
 - Missionnaire apostolique, *Pérégrinations en Orient et en Occident*, Lyon, J.B. Porte, 1863.
2. Bibliothèque de l'Université Catholique de Lyon :
 - Guimet, Émile, *Croquis égyptiens, voyage d'un touriste*, Lyon, 1867.

L'Égypte exposée à Lyon :

1. Archives Municipales de Lyon :
 - 1140 WP 002 3 : Fêtes et cérémonies officielles, 1869-1880 : Visite du Shah de Perse, Séjour du Maréchal Mac Mahon, président de la république française 9-10 Septembre 1876, organisation des fêtes et des réceptions, feu d'artifices, décorations, illuminations, délibération du Conseil municipal, devis descriptif, programme, état des dépenses, itinéraire, articles de presse, correspondance, rapports dessins, Bals et réceptions officielles aménagements et décoration des salons de l'hôtel de ville, des édifices et des lieux publics, devis mémoires, correspondances, notes de services, Congrès provincial des Orientalistes 31 Août-7 Septembre, 1878, mises à disposition des salons de l'hôtel de ville et du grand théâtre, décoration, correspondance, programme du congrès Août-Septembre 1878.
 - A.M. 001 C50 24 25 : *Compte rendu de la troisième session du congrès provincial des orientalistes à Lyon*, T. 2, Lyon, Pitrat Ainé, 1880
2. Bibliothèque Municipale de Lyon :
 - *Bulletin de la société de géographie de Lyon*
 - *La Correspondance d'Orient. Revue économique, politique et littéraire*, 15 Août 1910.
 - Lefébure, Eugène, *Œuvres complètes*, Paris, ss date.

Bibliographie

DICTIONNAIRES, ATLAS ET ENCYCLOPÉDIES :

Béghain, Patrice, Benoit, Bruno, Corneloup, Gérard, Thévenon, Bruno, *Dictionnaire historique de Lyon*, Lyon, Éditions Stéphane Bachès, 2009.

Bréghot Du Lut, Claude, *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire*, Moirans, Éditions MGD, 1981.

Bréghot Du Lut, Claude, *Dictionnaire des rues, places, passages, quais, ponts et ports de la ville de Lyon avec l'origine de leurs noms*, Lyon, Pélagaud, Lesne et Crozet, 1838.

Lebeau, Richard, *Atlas de la découverte de l'Égypte : voyageurs, archéologues, amateurs de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éditions Autrement, 2007.

Mayard, Louis, *Dictionnaire de Lyonnaiseries : Les hommes, le sol, les rues, histoires et légendes*, Lyon, chez l'auteur, 1932.

Prévost, Michel, Roman d'Amat, Jean Charles, Tribou de Morembert, Henri (dir), *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey-et-Ané, 1933-.

Solé, Robert, *Dictionnaire amoureux de l'Égypte*, Paris, Plon, 2001.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA FRANCE ET DE L'ÉGYPTE :

Barjot, Dominique (dir), Chaline, J.-P., Encrevé, A., *La France au XIXe siècle 1814-1914*, Paris, PUF, 2005, 688 p.

Barnett, Graham Keith, *Histoire des bibliothèques publiques en France de la Révolution à 1939*, Paris, Promodis, 1987, 489 p.

Berque, Jacques, *L'Égypte : impérialisme et révolution*, Paris, Gallimard, 1967, 750 p.

Carpentier, Jean, et Lebrun, François (dir.), *Histoire de la Méditerranée*, nouv. éd. rev. et augm., Paris, Éditions du Seuil, 2001, p. 301-511.

Comte, Henri, *Les bibliothèques publiques en France*, Lyon, ENSB, 1977, 524 p.

D'un Orient à l'autre, ouvrage collectif, Paris, CNRS, 1991, 2 volumes.

Hentsch, Thierry, *L'Orient imaginaire : la vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Éditions de Minuit, 1987, 290 p.

Laurens, Henry, *Aux sources de l'orientalisme, La Bibliothèque Orientale de Barthélemy d'Herbelot*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1978, 104 p.

Laurens, Henry, *Les origines intellectuelles de l'Expédition d'Égypte*, Istambul-Paris, Isis, 1987, 260 p.

Laurens, Henry, *Kléber en Égypte, Kléber et Bonaparte*, Le Caire, IFAO., 1988, 582 p.

Laurens, Henry, *L'Expédition d'Égypte*, Paris, Armand Colin, 1989, 520 p.

Laurens, Henry, *Orientales*, Paris, CNRS éditions, 2007, 1014 p.

Laurens, Henry, *L'Orient arabe, Arabisme et islamisme de 1798 à 1945*, Paris, Armand Colin, 1993. 372 p.

Laurens, Henry, *Le Royaume impossible, la France et la genèse du monde arabe*, Armand Colin, 1990, 210 p.

Louca, Anouar, *L'autre Égypte de Bonaparte à Taha Hussein*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 2006, 223 p.

Rodinson, Maxime, *La fascination de l'Islam*, Paris, Éditions la Découverte, 1989, 199 p.

Said, Edward, *L'orientalisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 390 p.

Tesnière, Valérie, *Le Quadrige : un siècle d'édition universitaire*, Paris, PUF, 2001, 466 p.

Varry, Dominique (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises : les bibliothèques de la Révolution et du XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1991, 631 p.

Waardenburg, Jacques, *Islam et Occident face à face*, Genève, Labors et Fides, 1998, 143 p.

Yon, Jean-Claude, *Le Second Empire, Politique, Société, Culture*, Paris, Armand Colin, 2004, 255 p.

OUVRAGES SPÉCIALISÉS :

La France et l'Égypte :

Delpal, Bernard, Hours, Bernard, Prudhomme, Claude (éd.), *France-Levant. De la fin du XVIII^e siècle à la Première Guerre mondiale*, Paris, Geuthner, 2005, 414 p.

De Meulenaere, Philippe, *Bibliographie raisonnée des témoignages oculaires imprimés de l'expédition d'Égypte : 1798-1801*, Paris, Chamonal, 1993, 315 p.

Dukay, Pierre, *Les Français en Égypte*, Paris, Tallandier, 1933, 91 p.

Edmond, Charles, *L'Égypte à l'Exposition Universelle de 1867*, Paris, Dentu, 1867, 383 p.

Hafez Saleh, Magdi Abdel, « Les rapports culturels entre la France et l'Égypte », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 56, 2004, p. 57-66.

Ibert, R., Joutard, Philippe, *Le Miroir Égyptien*, Marseille, Éditions du Quai, 1984, 282 p.

Lejeune, Dominique, *Les sociétés de Géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, A. Michel, 1993, 236 p.

Luthi, Jean Jacques, *Regards sur l'Égypte au temps de Bonaparte*, Paris, Harmattan, 1999, 221 p.

Prudhomme, Claude (dir.), *Une appropriation du monde, Mission et missions XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Publisud, 2004, 254 p.

Solé, Robert, *L'Égypte passion française*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, 349 p.

Le voyage en Égypte, en Orient ou ailleurs :

Antoine, Philippe, « Chateaubriand en Égypte : le voyageur désenchanté », *Romantisme*, n° 120, 2003, p. 27-35.

Berchet, Jean-Claude, *Le Voyage en Orient, anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Paris, Robert Lafont, 1985, 1108 p.

Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages, ou notice de tous les voyages anciens et modernes dans les différentes parties du monde : publiés tant en langue française qu'en langues étrangères*, Paris, Treuttel et Wurtz, 1808.

Carré, Jean-Marie, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1932, 2t., 400 p.

Clayton, Peter A., *L'Égypte retrouvée : artistes et voyageurs des années romantiques*, trad. Matignon, Zéline, Paris, Seghers, 1984, 192 p.

Leclant, Jean, « La modification d'un regard (1787-1826) : du Voyage en Syrie et en Égypte de Volney au Louvre de Champollion », dans : *Comptes-rendus des séances de l'année 1987 - Académie des inscriptions et belles-lettres*, 131, n° 4, 1987, p. 709-729.

Moussa, Sarga, « Le récit de voyage, genre « pluridisciplinaire ». À propos des Voyages en Égypte au XIX^e siècle », *Sociétés et Représentations*, n° 21, 2006, p. 241-253.

Moussa, Sarga, « Méhémet-Ali au miroir des voyageurs français en Égypte », *Romantisme*, n° 120, 2003, p. 15-25.

Moussa, Sarga, Antonowicz, Kaja (collab.), *Le voyage en Égypte : anthologie de voyageurs européens de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Éditions Robert Lafont, 2004, 1066 p.

Solé, Robert, Walter, Marc, Arqué, Sabine (collab.), *Voyages en Égypte*, illustré, Paris, Éditions du Chêne, 2003, 319 p.

Sylvain, Venayre (dir.), « Le Siècle du Voyage », *Sociétés et représentations*, n° 21, Paris, ISOR-CREHESS, avril 2006. .

Lyon, ses bibliothèques, ses musées et l'Égypte :

Arribaud, Jean-François, *Relations de voyages en Égypte, XVI^e-XVIII^e siècles : catalogue collectif de la Bibliothèque municipale de Lyon et de la bibliothèque de l'Institut*

d'égyptologie de Lyon II, Mémoire ENSB, Villeurbanne, 1982.

Auriault, Bénédicte, *Le musée Guimet de Lyon : de l'installation au retour (1878-1918)*, mémoire de maîtrise, Université Jean-Moulin Lyon III, 2005.

Bayard, Françoise, Gayez, Pierre, *Histoire de Lyon des origines à nos jours*, Le Coteau, Horvath, 1990, 2 volumes, 957 p.

Benoît, Félix, *Ces Lyonnais étranges...De Ponce Pilate à nos jours*, Le Coteau, Horvath, 1984.

Berger, Fabienne, *Catalogue de la Presse Rhône-Alpes, Collections de la Bibliothèque municipale de Lyon*, Lyon, Bibliothèque municipale de Lyon, 2007, 187 p.

Bibliothèque de la ville de Lyon, *Collections*, Lyon, Bibliothèque municipale de Lyon, 2000, 25 p.

Bibliothèque de la ville de Lyon, *L'esprit d'un siècle : Lyon 1800-1914*, Catalogue d'exposition, Lyon, Fage Éditions, 2007, 327 p.

Bibliothèque de la ville de Lyon, *Au fil des collections. Le patrimoine de la bibliothèque de Lyon du IXe siècle à nos jours*, Catalogue d'exposition, Paris, Fédération Française pour la Coopération des Bibliothèques, 1992, 55 p.

Bonnel, Joseph, *Sociétés savantes et bibliothèque de Lyon*, Lyon, Pitrat, 1889, 25 p.

Célébrités lyonnaises, Lyon, H. Georg, 1873, 130 p.

Chapuis, Françoise, Macouin, Francis (dir), *D'outremer et d'Orient mystique : les itinéraires d'Émile Guimet*, Paris, Édition Findakly, Collection Patrimoine d'Orient, 2001, 157 p.

Chazot, Audrey, *Lortet et le Muséum d'histoire naturelle de Lyon, 1870-1909*, Lyon, Thèse de l'Université Jean Moulin, 2002.

David, Louis, *Histoire du Muséum de Lyon*, Lyon, édition ARPPAM, 1998, 96 p.

Drevet, R., *Laïques de France et missions catholiques au XIXème siècle : l'Œuvre de la Propagation de la foi, origines et développements lyonnais (1822-1922)*, Lyon, doctorat, Université Lumière Lyon II (inédit).

Fontaines, Gérard, *La culture du voyage à Lyon de 1820 à 1830*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2003, 325 p.

Fraisse, Charles, « Notice sur la bibliothèque du Palais des Arts », *Revue du lyonnais*, t.2, série 2, Lyon, Bortel, 1851, p. 391-405.

Galindo, Denis, *Les Notables lyonnais et leur bibliothèque du début du XIXè siècle jusqu'à la première Guerre Mondiale*, mémoire de Lyon II, juin 1997.

Goyon, Jean Claude, « Deux pionniers lyonnais de la Paléoécologie de la Vallée du Nil égyptien : Victor Loret (1859-1946) et Louis Lortet (1836-1909). La constitution de la collection égyptienne du muséum d'Histoire Naturelle de Lyon », dans : Muséum de la ville de Lyon, *Du muséum au musée des Confluences, la passion de la collecte, aux origines du musée des Confluences, XVIIème, XIXème siècles*, Lyon, mai 2008, p. 161-

172.

Goyon, Jean Claude, *Les voies d'Osiris en Ré : collections du Musée des beaux-arts et du Muséum d'histoire naturelle de Lyon*, Lyon, Éditions Média Conseil Communication, 2002, 122 p.

Gutton, Jean-Pierre, (dir.), *Les Lyonnais dans l'histoire*, Toulouse, Privat, 1985, 403 p.

Kleinclausz, Arthur, *Histoire de Lyon*, Marseille, Lafitte Reprints, 1978, 3 volumes.

Latreille, André (dir.), *Histoire de Lyon et du Lyonnais*, 2è ed., Toulouse, Privat, 1984, 515 p.

Lutz, Jean-François, *Dons et legs à la Bibliothèque municipale de Lyon 1850-1950*, Mémoire d'étude DCB de l'ENSSIB, Villeurbanne, 2003.

« Lyon et l'Extrême-Orient : actes du colloque tenu à la Bibliothèque municipale de la Part-Dieu, Lyon, 17-19 novembre 1994 », *Cahiers d'histoire*, n° 3-4, 1995, p. 187-456.

Marty, Corinne, *Les bibliothèques publiques de la ville de Lyon du XVIIème au XIXème siècles : d'après les papiers d'un érudit lyonnais : Jean-Baptiste Monfalcon, 1792-1874*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Lyon III, 1988.

Merlin, Bernard, *Architectes lyonnais autour de la Méditerranée (XIXème- XXème siècles)*, Lyon, Mémoire active, 1995, 182 p.

Niepcé, Léopold, *Les bibliothèques anciennes et modernes de Lyon*, Lyon, Henri Georg, 1876, 633 p.

Perrin, Émmanuelle, David, Jean-Claude (collab), *L'Orient des lyonnais*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Jean Pouilloux, 2010, 240 p.

Prudhomme, Claude, « Lyon et l'Extrême-Orient », *Bulletin de la Société historique, archéologique et littéraire de Lyon*, t. 28, 1998, p. 11-26.

Planet, François, « Le cabinet des antiquités et des médailles du collège de la Trinité de Lyon », *Diffusion du savoir et des affrontements des idées*, 1993, p. 49-53.

Vachet, Adolphe, *Nos Lyonnais d'hier*, Lyon, A. Vachet, 1912.

Waluga, Coralie, *Émile Guimet : un bourgeois malgré lui ?*, mémoire IEP, Université Lumière Lyon II, 1992.

Zerbini, Laurick, *Lyon : miroir de l'Afrique noire ?*, Thèse, Université Lumière Lyon II, 1998.

Index

- A**
- Abbot 113
Abd-Allatif 52
Adamoli, Pierre 13, 45, 46
Ahmet-Bey 111
Albert, Jacques 41
Ali-Bey 111
Amélineau 27, 32, 55, 63
Ameilhon 59, 65
Ampère, André-Marie 74
Ampère, Jean-Jacques ... 57, 70, 74, 77, 78,
82, 85–90, 92, 98–100, 102–107, 109,
111–113, 116–118, 132, 143–147
Amrou 142
Antériou 62
Arconati-Visconti 58
Artaud, François .6, 7, 9, 11, 13, 33, 37, 50,
51, 63, 73
Artigue 98
Auger 34
Aynard 139
- B**
- Bégule, Lucien 58
Bénédite, Georges 55
Bérulle, Pierre 44
Baedeker, Karl 69
Baillet, Auguste 55
Baillet, Jules 55
Barodet, Désiré 58
Baruffi 62
Baudoin 41
Beauvau, Henry 44
Belon, Pierre 38, 42, 43, 46, 60, 61, 64
Belzoni 143
Benoît, Félix 56
Berthet, Jean 40
Berthier 59, 65
Berthollet, Claude-Louis 2, 48
Bertholomey, Joesph 30
Billiet, Joseph 70
Bismarck 56
Blanc 54
Boileau 45
Boitel, Léon 69
Bonafous, Matthieu 37, 58, 62
Bonaparte 31, 48, 52, 54, 59, 61, 64–66, 70,
71, 73, 79, 80, 95, 112, 143, 146
Borély 28, 29
Bottu de Limas 69, 73–75, 77,
78, 80, 82, 83, 85, 86, 88, 91, 94, 95,
103–105, 117, 142, 144, 145
Bourguignon d’Anville, Jean-Baptiste .. 46,
47, 59, 60
Bouriant, Urbain 55
Bréal 137
Brèves, François Savary de 40
Briand 18, 20, 122
Brofsen, Ernest 50, 51
Brossette, Claude 45
Bruyas, Aimé 8
Bruyn, Cornélis 44, 46, 60, 62
Byron 74
- C**
- Caillaux 57
Carnot, Sadi 49, 50
Caylus 59, 61
Chabas 24, 54, 55, 67, 136, 143
Chabrol 49
Chambet, Charles Joseph 11, 35, 129
Champollion, Jean-François ... 6, 7, 24, 31,
42, 52–55, 57, 61–67, 74, 77, 95, 99,
143, 146

Champollion-Figeac	31	Dubois, Aymé	31
Chanoine	119	Dubourg	76
Chanoine Christophe	62	Ducamp, Maxime	57
Chantre, Ernest	14–16, 135, 139	Duff Gordon, Lucie	57
Charavay	58	Dugas	45
Charvin	36	Dugier	30
Chassénat, Émile	55	Durand	19, 73, 98
Chateaubriand	57, 65, 66, 70, 74	Duret	145
Chatron	124	Duringe	31
Chautard, Eugène	70, 74, 76, 78, 80, 82, 85–97, 102–104, 106, 108, 109, 113–117, 134, 142, 144–147	Duseigneur, Raoul	58
Chenavard, Antoine-Marie	8, 57, 58, 61, 62, 69, 70, 73, 75, 77, 78, 80, 82, 83, 85, 86, 88, 90, 91, 93, 95, 102, 104–106, 109, 112, 142, 144, 145	Dutrieux	140
Chinard	128	Duvand, Adrien	58
Clélio, Paul	44		
Clayton, Robert	57	F	
Clot-Bey	9, 10, 19, 29, 32, 33, 66, 112	Férnardent	11
Cogel	74	Falconnet	45
Cogordan	58	Fauvel	41
Colbert	41	Feller, François-Xavier de	146
Comarmond, Ambroise	7–9, 12, 13, 33	Felon	45
Conté	2	Fermanel	41
Copin, Jean	43	Ferry, Jules	24, 55, 124
Costaz	2	Flaubert, Gustave	57
Coste	36, 150	Focillon	130
Coton	34	Forbin	6, 62, 70
Couillié	146	Fourier, Joseph	31
Culbeaux	146	Fourmont, Claude	61
		Fournier	11
D		Fourrier	2
Dévéria, Théodule	8, 31, 55, 67	Fraissinet, Marc	80
Dalgabio, Jean-Michel	70, 74, 144		
Daressy	16	G	
Delandine, Antoine	36, 49	Géramb, Ferdinand, Marie-Joseph	57, 69, 73, 75, 76, 78, 80, 82, 83, 85, 87, 89–92, 95, 97, 98, 101–112, 115, 118, 142, 144–146
Des Guidi, Sébastien	58	Gaillard, Claude	15, 16, 19, 21, 22, 55, 122, 133, 134, 137
Desgenettes	2	Gailleton	25, 33, 132
Desgrand, Louis	56, 135, 139, 140	Galland	65
Diodore	142, 143	Garnier, Tony	133
Dolomieu, Déodat-Guy	48	Gau	66
Drissard	9	Gayet, Albert	19, 26, 28, 30–32, 55, 62, 63, 124
Drovetti, Bernadino	7, 10	Georg	22
Du Mesnil, Armand	136	Gespach, Édouard	55
		Gillet	31

Gillet, Charles	58		
Girard	2, 62		
Giraud, Jean-Baptiste	38, 58, 62, 151		
Grébaud, Eugène	55		
Grand, Pierre	55		
Greppo	66		
Guérin, Louis	76		
Guieysse, Paul	55		
Guimet, Émile	5, 15,		
	22–28, 30, 32, 33, 54, 55, 63, 69, 74,		
	75, 78, 82–87, 89–100, 102, 103, 105,		
	107–109, 112–114, 116, 118, 121–		
	126, 130–133, 135, 139, 142–145		
Guimet, Jean-Baptiste	22		
Guinand	135		
H			
Hérodote	71, 142, 143		
Hassan, sultan	88		
Herriot, Édouard ..	15, 26, 33, 125, 126, 131,		
	132		
Hignard	135		
Holstein, Prosper	38, 58		
Homère	143		
Horrack, Philippe	55		
Hoskins	57		
Hugounenq	16		
I			
Irby, Charles	57		
J			
Janin	5		
Jaricot	122, 133		
Jolibois	56, 57, 64, 66–68, 151		
Jolois, Prosper	55		
Jomard	2, 49, 50, 61, 62, 66		
Jouguet, Pierre	19, 32		
Joulard	54		
Jourdain, Claude	14		
Jouve, Alexandre	119		
Jouve, Eugène	119		
Jumel	66, 86		
K			
Karr	30		
L			
L'Anglois, Pierre	42		
La Chaise, François de	5, 34		
Lacassagne, Alexandre	58		
Lambert Bey	113		
Lambert, Édouard	134, 138		
Lambert, César	41		
Lambert, Charles	66		
Lambert, Jacques-Antoine ..	8, 37, 58–61, 64,		
	130		
Lancret	2		
Larrey	59, 61, 65		
Le Mascrier	39, 40, 42, 46, 61		
Lefébure, Eugène ..	19, 27, 32, 55, 121, 136,		
	137		
Legendre	58		
Lenoir	62, 66		
Lenormant, Charles	6		
Lepsius	57, 100, 143		
Leroux, Ernest	54		
Lesage, Charles	56		
Lesseps, Ferdinand de	112, 135		
Letronne	61, 143		
Ligon, Richard	41		
Linant de Bellefonds	66, 112		
Lobo, Gerónimo	41		
Loret, Victor ..	15, 16, 19, 22, 55, 126, 136,		
	137		
Lorrain, Claude	13		
Lortet, Louis ..	14–22, 28, 33, 122–124, 130,		
	131, 133, 134, 137, 139		
M			
Méhémet-Ali ..	29, 61, 66, 67, 71, 77, 80, 86,		
	89, 91, 105, 110–116		
Ménéstrier, Claude	34, 39, 42		
Maignan	32		
Maillet	39, 143		
Malpeines, Léonard	42		
Manoncourt, Sonnini	60		
Marchand, J-B	141		
Mariette, Auguste, Pacha ..	19, 22, 24, 29, 54,		
	55, 67, 91, 95, 130, 135, 142		
Martin-Daussigny	9, 10		
Maspéro, Gaston ..	15, 17–19, 26, 28–30, 55,		

	56, 121, 135, 137, 142	Pline	142
Mestre	36, 58	Pococke, Richard	41, 42
Michaud	142	Ponthus-Cinier	58
Millin	66	Porte, Jean-Baptiste	69
Miot	61, 65	Poussin	13
Missionnaire apostolique	69, 74, 76, 78, 92, 101, 144	Prévost d'Iray	61
Moïse	95	Prisse d'Avesne, Émile	53, 63, 143
Monconys	13, 40, 43, 44, 46, 72	Prunelle, Gabriel	14, 33, 36, 37, 48, 49, 58-60
Monfalcon, Jean-Baptiste	8, 35, 36, 53, 119	Puget	45
Monge	2		
Montet, Pierre	136	Q	
Montlyart	43	Quatremère	59, 61, 66
Moret, Alexandre	31, 55		
Morgan, Jacques de	14, 15	R	
Morin-Pons	36, 38, 58, 62	Récamier, Julie	74
Morisot	41, 44	Régamey, Félix	24
Murat	73	Rambaud	45, 50, 51
		Rambeau-Brosse	35
N		Regnaud	137
Nectoux	57, 65	Reinach, Adolphe	21, 26, 27, 126
Nerval, Gérard de	70, 144	Revoil, Pierre	74
Neufville de Villeroy, Camille	34, 39-41	Rey, Étienne	8, 69, 70, 73, 74, 112
Niepce	34, 35, 37	Reynier	58, 59, 65
Norden	42, 60	Rifaud, Jean-Jacques	61, 69
		Rives, Blanche	31
P		Robin	135
Péladan, Adrien	12, 13, 129, 132	Rochemonteix, Maxence	55
Palin	61, 66	Rolin	11
Panaghiotti	30	Rosellini	53
Pancoucke	2, 48, 51, 52, 59	Rougé, Emmanuel, de	24, 55, 67, 143
Passalacqua, Giuseppe	6, 66	Rougé, Jacques, de	55
Perachon, Marc	39, 42	Rougnard, Jean-Bonaventure	37, 58, 59, 61
Perrin, Louis	69	Rousset	98
Perrot	62		
Pestalozzi, Jérôme Jean	13	S	
Philippe de la très Sainte Trinité	44, 57	Sacy, Sylvestre	52, 59, 61, 65
Pichard	53	Saint Bonnet	45
Picket	56	Saint Elme, Ida	57
Pierret, Paul	55, 142	Saint John, Bayle	57
Pignet	135	Saint-Ferriol, Louis	31, 32
Pila, Ulysse	133, 136, 139	Salle, Eusèbe	59
Pillement	74	Salt, Henry	7
Pitrat	121, 137	Santo, Seguezzi	41
Planat	61	Saulcy, François de	77, 146
Plantin	39	Savaresi	59

Savary, Claude	44, 59, 60, 62, 106
Schweinfurth, Georg August	15, 16, 18
Serre	45
Sicard, Claude	42, 72, 143
Smith	57
Soldi	54
Soliman Pacha	63, 66, 112
Stochove	41
Storck, Adrien	58
Strabon	71, 142, 143

T

Taylor, Baron	53
Terme	8, 53
Thévenot	44, 46, 61
Thévet, André	42
Thiollière	62
Tourneau	29
Trimolet	30
Trotignon	62
Tyndale, Walter	56

V

Valérian, Ian-Pierre	43
Vignon, Barthélémy	73, 77
Villeroy, François-Paul	45
Vintrignier, Aimé	27, 63
Virey, Philippe	55, 136
Vital de Valous	58
Vitte, Emmanuel	70
Vivant-Denon	48, 53, 57, 59, 65, 67, 128, 143
Voisin, François	63
Volney	44, 57, 60, 66, 82, 85, 143

W

Wansleben	41, 57, 143
Warburton, William	42, 46, 61
Weill, Raymond	26, 126
Wilkinson, William	69, 143

Y

Young, Thomas	57, 66
-------------------------	--------

Z

Zimmerman, Maurice	139
Zotenberg	136

Table des figures

1.1	Galerie antique du Musée des Beaux-Arts, 1909.	12
1.2	Momies de chats, époque ptolémaïque, Stabl-Antar (Haute-Égypte), envoi de Gaston Maspéro, 332 à 30 av. J.-C., conservée au muséum.	17
1.3	Statuette d'homme barbu, époque prédynastique, Nagada 1er, amratien Gébelein (Haute-Egypte) 3800 à 3500 av. J.-C. pierre (schiste), musée des Confluences.	17
1.4	Statuette d'homme barbu, époque prédynastique, Nagada 1er, amratien Gébelein (Haute-Égypte) 3800 à 3500 av. J.-C. Pierre (brèche claire), musée des Confluences.	18
1.5	Accusé réception de l'Institut khédival. « l'Institut d'Égypte vous remercie de l'envoi... » au muséum de Lyon, 19 Avril 1910, Verso.	20
1.6	Accusé réception de l'Institut khédival. « l'Institut d'Égypte vous remercie de l'envoi... » au muséum de Lyon, 19 Avril 1910, Recto.	21
1.7	Tableau représentant Émile Guimet dans son musée, F.Luigini, 1898.	23
2.1	Ex-libris de Camille de Neufville de Villeroy.	40
2.2	Page de titre des <i>Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne</i> de Bourguignon d'Anville avec la signature de Prunelle	60
2.3	Rapport des récit de voyages et des ouvrages scientifiques dans le total des livres sur l'Égypte des bibliothèques de Lyon, pour les périodes suivantes : époque moderne-1798 ; 1798-1832 ; 1832-1882 ; 1882-1914.	65
3.1	Carte d'Égypte, de Géramb.	79
3.2	Itinéraire des Lyonnais en Égypte, carte réalisée sur le fonds de Daniel Dalet, avec le logiciel Inkscape.	81
3.3	Carte de la Basse-Égypte de l'ouvrage de Chautard, avec le réseau ferré mais pas son itinéraire.	83
3.4	Station d'âniers à Bédrechine, photo de l'ouvrage de Chautard.	84
3.5	Chargement des sacs de coton, photo de l'ouvrage de Chautard.	87

3.6	Le Caire, vue de la place Roumeyleh, lithographie de Delgabio pour Chenavard.	88
3.7	Vue générale du Caire arabe, photo de l'ouvrage de Chautard.	89
3.8	Memphis, lithographie d'après les dessins de Delgabio pour Chenavard . . .	93
3.9	Le Nil et les pyramides de Chéops et de Chéphren, photo de l'ouvrage de Chautard.	94
3.10	Mont Sinaï, Lithographie de Villain dans l'ouvrage de Marie-Joseph de Géramb.	101
3.11	Charmeur de serpents, photo de l'ouvrage de Chautard.	107
3.12	Vue de Suez, photo de l'ouvrage de Chautard.	116
4.1	Girafe envoyée par le pacha d'Égypte à Charles X, vue à Lyon, les 6 et 9 juin 1827.	120
4.2	Photo de l'article du <i>Progrès</i> , 23 Juillet 1909 : « M. Lortet dirigeant les fouilles dans la Haute-Égypte »	123
4.3	Pyramide Laurencin (1817), cimetière de Loyasse.	128

Table des matières

Remerciements	i
Introduction	1
1 L'Égypte et les musées de Lyon : exposer l'Égypte ancienne	5
1.1 Le Musée des Beaux-Arts, une promenade en Égypte	5
1.1.1 Aux origines de la collection : l'activité des jésuites	5
1.1.2 La politique dynamique du premier directeur du musée	6
1.1.3 Le rassemblement des objets égyptiens	9
1.1.4 L'évolution de cette collection	11
1.2 Le muséum d'histoire naturelle, une institution liée à l'égyptologie	13
1.2.1 Origine du muséum	13
1.2.2 Des scientifiques lyonnais en Égypte	14
1.2.3 Le muséum et l'Égypte	20
1.3 Le musée Guimet	22
1.3.1 L'Égypte, première passion d'Émile Guimet	22
1.3.2 L'échec du Musée	24
1.3.3 Le retour partiel du Musée à Lyon	26
1.4 Les collections égyptiennes d'autres musées de province	28
1.4.1 Les collections du Musée Borély de Marseille	28
1.4.2 Les collections du Musée des Beaux Arts de Dijon	30
1.4.3 Les collections du Musée de la Ville de Grenoble	31
1.4.4 Les collections du Musée de Picardie	32
1.4.5 Qu'ont-ils en commun avec les musées lyonnais ?	32
2 Les bibliothèques de la ville de Lyon : lire l'Égypte	34
2.1 Petite histoire des bibliothèques lyonnaises	34

2.1.1	La bibliothèque du Lycée aussi appelée Grande Bibliothèque	34
2.1.2	La bibliothèque du Palais des arts	36
2.1.3	La constitution de la Bibliothèque Municipale moderne	38
2.2	Les acquisitions d'ouvrages sur l'Égypte	38
2.2.1	Le fonds ancien de la bibliothèque du Lycée remonte aux commu- nautés religieuses de l'Ancien Régime	38
	La collection de la bibliothèque du collège de la Trinité, l'ouverture d'esprit et surtout la curiosité des pères jésuites.	38
	Les ouvrages saisis pendant la Révolution dans les divers couvents et communautés religieuses	43
2.2.2	Les ouvrages de l'Académie royale du XVIIIème	45
2.2.3	L'Égypte au XIXè siècle : dons d'État, dons des sociétés savantes et dons des particuliers	47
	Les dons de l'État ont toujours existé	47
	Les dons des Sociétés savantes : le cas de la Société de Géographie .	56
	Les dons des particuliers	58
2.3	Étude sur la collection égyptienne des deux bibliothèques publiques	63
	Des ouvrages publiés à Paris	64
	Une répartition dans le temps intéressante	64
3	Des Lyonnais en Égypte	69
3.1	Voyageurs en Égypte	70
3.1.1	Le voyage en Égypte, une institution au XIXème siècle	71
3.1.2	Les précurseurs du XVIIème et XVIIIème siècles	71
3.2	Les Lyonnais voyageurs	73
3.2.1	Petites biographies	73
3.2.2	Les buts de leurs voyages	75
3.2.3	La forme des différents récits	78
3.3	Les voyages	79
3.3.1	Les itinéraires	80
	L'itinéraire général en Égypte	80
	Basse-Égypte	82
	Haute-Égypte	97
	Le Désert : Le Sinaï	101

3.3.2	Les rencontres	102
	Une mosaïque de populations	102
	Ethnographie du voyage	106
3.3.3	La modernité	110
	Méhémet-Ali	110
	Progrès incertains	113
	Une Égypte européanisée	115
4	Promotion de l'Égypte à Lyon et diffusion du savoir	119
4.1	Les dates rythmant la relation entre Lyon et l'Égypte dans la presse lyonnaise	119
4.1.1	Le discours de Lefébure pour l'ouverture de la chaire d'égyptologie .	121
4.1.2	Les découvertes de Lortet et de Gaillard	122
4.1.3	La réouverture du musée Guimet et l'inauguration du muséum boulevard des Belges	123
	La personne d'Émile Guimet, entre admiration et dédain	123
	La joie de voir revenir le musée	125
	L'inauguration des deux musées	126
4.2	l'Égypte à portée des Lyonnais et des visiteurs?	127
4.2.1	Le paysage égyptien à Lyon	127
	L'égyptomanie est une constante depuis le XVI ^e siècle	127
	La seconde vague est celle du XIX ^e siècle	128
4.2.2	Les institutions publiques	128
	Les horaires d'ouvertures des musées et des bibliothèques	128
	L'action des maires de Lyon et des conservateurs pour l'accès au savoir	130
	La foule au rendez-vous	131
	Ce qu'en disent les guides	132
4.2.3	Les attractions éphémères	133
	Les expositions universelles	133
	Les conférences	133
	Les Congrès	134
4.3	Des connaissances réservées à la bourgeoisie	136
4.3.1	L'Égypte à l'université	136
	La chaire d'Égyptologie	136

	Des Égyptiens à Lyon : les cours de droit	138
4.3.2	La Société de Géographie	138
	Naissance de la Société de Géographie Lyonnaise	138
	Le <i>Bulletin de la Société de géographie de Lyon</i>	139
4.3.3	Les récits de voyage : instruments de vulgarisation?	142
	Des ouvrages plus ou moins bien documentés	142
	Les “objets-livres” : publications et rééditions	144
	Les critiques des contemporains	146
	Conclusion	147
	Sources	150
	Bibliographie	154
	Index	159
	Table des figures	164